

SF METAL

SERGE BRUSSOLO



La cicatrice du Chaos

FLEUVE NOIR

SERGE BRUSSOLO

LA CICATRICE DU CHAOS

Les Brigades du Chaos – 3



FLEUVE NOIR

Pour Patrick Lehance, dessinateur des abîmes. Ce morceau de littérature « Trash » qui, j'espère, le réjouira.

S.B.

« Connaissez-vous le concept de techno-mythes ? (...) L'idée de base est que nous avons perdu tous les vieux mythes : Orphée et Eurydice, Persée et Méduse. Nous avons donc mis à la place des techno-mythes modernes. »

Michael Crichton, *Le Monde Perdu*.

Le vent rouge a enseveli Los Angeles. Il dépose sur chaque chose une poussière qui transforme les objets les plus ordinaires en créatures vivantes. La Terre n'est plus qu'une écorce fracturée, une planète béante dont la cicatrice laisse échapper les pires créatures infernales.

Le Chaos remet les compteurs à zéro, efface la mémoire des hommes et fait régresser la civilisation aux limites de la barbarie.

Deux survivants luttent dans la tempête qui rend amnésiques tous ceux qu'elle frôle de ses bourrasques.

Deux hommes solitaires.

Deux hommes pour sauver l'univers...

PROLOGUE

Mathias Faning travaille à la morgue de Los Angeles, au service nécro-vidéo. Toute sa science consiste à extraire de la mémoire résiduelle des morts, les dernières images enregistrées par leur conscience au moment du meurtre, et à en tirer le portrait de leur assassin. Sa femme, adepte du RubOut, une drogue qui efface les souvenirs, ne lui adresse presque plus la parole et s'efforce d'atteindre l'amnésie totale pour refaire sa vie.

Koban Ullreider, lui, n'a jamais faim, jamais froid, et ne dort pas davantage. C'est un psychopathe rapatrié des colonies martiennes, et dont le système nerveux n'enregistre aucune information tactile. Endoctriné par son père, un ancien prédicateur de la colonie martienne, il exerce le « métier » de psycho-killer, et éventre les femmes pour leur greffer des organes de son invention. Son but : les transformer en anges de l'Apocalypse et utiliser cette brigade du Chaos pour faire pleuvoir sur la nouvelle Babylone le châtiment annoncé de toute éternité par les Écritures. Il a introduit frauduleusement sur Terre les débris d'une muraille martienne dont les émanations sont connues pour engendrer des crises de dépression suicidaire. Ayant entreposé les pierres prohibées dans un entrepôt du ghetto, il provoque une épidémie de neurasthénie et de suicides dans les pâtés de maisons des alentours. Il semblerait que les pierres rouges agissent sur lui comme une sorte de message hypnotique le poussant à réaliser des choses qu'il ne comprend pas.

Sarah, elle, travaille à l'institut médico-légal comme simple femme de ménage. C'est une artiste qu'un accident a réduite au chômage. Elle est fascinée par le clone d'identification, cette baudruche inventée par le professeur Mikofsky, et qui permet à partir d'une simple cellule ou d'une goutte de sang prélevée sur

un assassin en fuite d'obtenir un portrait en trois dimensions de celui-ci.

Mais qui est en réalité Koban Ullreider ? Un simple malade mental ou au contraire un agent d'une puissance supérieure programmé à son insu pour une vengeance à l'échelle cosmique ? Et si le Big-bang servait d'alibi à quelque chose de plus terrible ? Une réalité qu'aucun savant ne veut regarder en face ?

Mikofsky semble le croire. Selon lui, la planète Terre ne serait pas une simple sphère composée d'eau et de continents fragmentés, mais bel et bien le crâne gigantesque d'un dieu assassiné en des temps immémoriaux. Un Dieu que Koban Ullreider aurait été chargé de ramener à la vie !

Sarah ne sait plus ce qu'elle doit penser.

Mikofsky n'est-il qu'un illuminé... ou bien, comme il le prétend, a-t-il eu accès à un dossier « top sensitive » que même le Président des États-Unis n'a pas le droit de consulter ?

Pendant ce temps, Koban Ullreider, que la police croyait avoir enfin abattu, renaît de ses cendres grâce au procédé du clonage d'identification. Non content d'être revenu d'entre les morts, le voilà qui se multiplie en clonant ses propres cellules, donnant ainsi naissance à une armée composée d'enfants qui sont des doubles de lui-même à diverses périodes de sa vie.

Cette milice étrange se répand dans les rues de Los Angeles pour souffler à la face des gens la poussière rouge de Mars, cette fameuse poudre de désespérance qui pousse au suicide tous ceux qui la respirent.

Cette fois le Chaos est en marche. L'acte final va enfin se jouer.

CHAPITRE PREMIER

Mathias Faning avait peur des ballons de baudruche. Chaque fois qu'il en voyait un flotter au bout d'une ficelle, il ne pouvait s'empêcher de frissonner de terreur. Peu de gens encore admettaient le danger, car il y avait dans cette image de la mort quelque chose d'extravagant, de paradoxal, qui allait à l'encontre de tous leurs souvenirs d'enfance. Et pourtant Faning savait qu'il avait raison.

En ce moment même, étendu sur la moquette faisant face à la baie vitrée de son appartement, il scrutait la nuit avec l'attention soutenue d'une sentinelle sondant les ténèbres. C'était toujours à cette heure *qu'ils* se manifestaient, quand la fatigue vous alourdissait les paupières, vous contraignant à fermer les yeux. Il fallait alors redoubler de vigilance, se raidir contre l'assoupissement, ou sinon...

Il sentit qu'il devait bouger pour résister au sommeil car ses membres s'engourdissaient. Bientôt l'ingestion forcée de café noir ne suffirait plus, il lui faudrait avoir recours aux amphétamines.

« Bouge ! s'ordonna-t-il. Tu vas t'endormir ! C'est exactement ce *qu'ils* veulent. Profiter de ton sommeil pour s'introduire chez toi. »

Mais son corps pesait une tonne, et il était si bien, là, vautré sur la moquette. Pourquoi bouger ? Pourquoi ?

Il n'avait pas dormi d'un vrai sommeil depuis tant de nuits. Ne méritait-il pas une permission ? Il s'obligea à se redresser, il lui semblait que son squelette avait été pétri avec du ciment. Il traversa la pièce plongée dans la pénombre et alla se servir un nouveau gobelet de « pur Colombie ». La cafetière électrique était branchée depuis si longtemps qu'elle répandait une odeur de caramel chaud, un peu écœurante. Faning frissonna, de fatigue et d'angoisse. Dans un instant la nuit allait commencer à se décolorer, et il pourrait enfin relâcher son attention. Il se

massa l'estomac. L'excès de café et les sécrétions acides de la peur lui irritaient les muqueuses. Il se demanda s'il allait faire un ulcère. Un ulcère, à la veille de la fin du monde !

Il se rapprocha de la baie vitrée. Comme dans tous les immeubles de grande hauteur, on ne pouvait l'ouvrir en totalité, et elle était conçue pour encaisser des vents dépassant trois cents kilomètres heure. Le Santa-Ana, notamment, celui qu'on surnommait le vent rouge et qui soufflait du Nevada. Non, la fenêtre ne risquait pas de se briser, d'ailleurs ce n'était pas de cette manière *qu'ils* passaient à l'attaque...

Mathias appuya son front contre la plaque de polycarbonate et laissa son regard courir sur la cité. Depuis l'invention de l'architecture souple antisismique on avait multiplié les buildings, là, où jadis, proliféraient les constructions rase-bitume. À l'étage où il habitait, le vent soufflait très fort. Les jours de tempête, lorsqu'on sortait sur un toit, mieux valait s'encorder.

Le vent... *ils* aimaient cela. Ils se laissaient porter par les bourrasques, cerfs-volants humanoïdes que les courants ascendants faisaient doucement grimper entre les façades. Mathias les avait vus faire. Quand la nuit vidait les rues de la cité, ils surgissaient on ne savait d'où, armée d'enfants dont les âges s'échelonnaient de six à seize ans. Des mioches et des adolescents, vêtus de guenilles, avec sur le visage, le même air de famille, comme s'ils étaient tous frères. C'était le cas, du reste, le professeur Mikofsky le lui avait expliqué quelques semaines auparavant.

— Vous n'avez donc pas encore compris ? lui avait lancé le géant au crâne chauve. Ce sont des clones de Koban Ullreider. Cette armée de pseudo-gosses, c'est lui-même, à différents âges de sa vie ! Koban à six, à dix, à treize ans... Il n'est pas vraiment mort. Quelqu'un a volé à la morgue le clone d'identification qui a permis son arrestation, et l'a reproduit par bouturage.

— C'est impossible, avait protesté Mathias, un clone d'identification n'est qu'un ballon de baudruche. Une sorte de poupée gonflable destinée à se dissoudre au bout de quelques heures.

— Oui, marmonna le scientifique. C'est vrai quand la baudruche est fabriquée à partir d'un être humain. La cellule utilisée pour le clonage accéléré ne produit effectivement qu'un semblant de vie, une poupée gonflable comme vous dites si bien. Mais nous avons oublié une chose : Koban Ullreider n'était pas humain. C'était un mutant. Son organisme n'a pas réagi de la même façon, il a transmis à la baudruche quelque chose de plus, quelque chose que nous ne savons pas analyser... et qui fait toute la différence. Maintenant il a commencé à se reproduire. Il prélève sur son corps quelques cellules, et les fait se développer en accéléré. Il est en train de se dupliquer... et pour mieux donner le change, il a été assez rusé pour ne jamais donner à ses doubles la même apparence. En arrêtant son évolution à différents âges, il nous donne l'illusion de nous trouver en face d'une multitude d'individus distincts. Si l'on n'est pas prévenu, il est difficile de réaliser que tous ces gosses ne sont en réalité qu'une seule et même personne.

L'armée infantine s'était vite répandue dans les rues de la ville. Qui se serait méfié de ces gamins dépenaillés, souvent très jeunes, qui avaient tous l'air de mâcher du chewing-gum. On les laissait s'approcher sans y prendre garde, c'est alors qu'ils vous soufflaient au visage la poussière rouge dont leur bouche était remplie. La poussière rouge de Mars... La poudre de tristesse provenant de la muraille des lamentations que Koban Ullreider et son père avaient réussi à faire rentrer en fraude sur la Terre. Les rumeurs les plus folles couraient sur la nature exacte de ce minéral. Et, malgré toute sa bonne volonté, Faning avait encore bien du mal à admettre les théories fumeuses de Mikofsky. Une chose était sûre : la poussière rouge, dès qu'on l'inhalait, agissait sur le système nerveux, engendrant des crises dépressives d'une rare intensité. D'un seul coup on était submergé par une immense et incontrôlable tristesse qui vous poussait à en finir avec la vie. On n'aspirait plus qu'à la fin de cette horrible sensation de déréliction, et tous les moyens étaient bons pour y parvenir. Au cours du mois qui venait de s'écouler, les suicides s'étaient multipliés de manière alarmante. Les gens sautaient du haut des ponts, des immeubles, ou jetaient leur voiture contre les piliers de béton des échangeurs

routiers. Certains s'immolaient par le feu, d'autres avalaient n'importe quel produit caustique. Le suicide était devenu une épidémie qu'on ne parvenait pas à juguler. Des centaines d'individus mouraient chaque jour, sans distinction d'âge ou de sexe. Quand on marchait dans la rue, il arrivait qu'on se fasse tuer par la chute d'un corps tombant du trentième étage d'un bâtiment. Oui, il y avait de plus en plus de « sauteurs », et l'on s'appliquait désormais à raser les murs pour ne pas se trouver sur leur trajectoire. Il avait fallu renforcer les toits des voitures que les impacts aplatissaient régulièrement. On avait bien essayé d'installer des flics au sommet des buildings, mais ils n'avaient pas tardé à faire comme tout le monde, c'est-à-dire à enjamber les rambardes de sécurité pour plonger dans le vide, bras et jambes écartés tels des parachutistes en chute libre. Emprunter le métro n'était guère satisfaisant car les rames ne circulaient presque plus. En effet, il ne se passait pas une heure sans que quelqu'un ne se jette sous les roues des wagons, ou ne saute du quai pour aller poser le pied sur le rail d'alimentation central, s'électrocutant aussitôt dans un affreux grésillement.

Lentement, la peur s'était installée, et l'on avait commencé à se cloîtrer. Aujourd'hui le Sunset Boulevard était aussi désert qu'au lendemain d'un conflit atomique. Seuls les enfants y traînaient encore. Des enfants dont on hésitait maintenant à s'approcher. Mais les clones de Koban Ullreider étaient habiles, ils offraient aux plus méfiants leur visage désarmant de gamins des rues et savaient contrefaire la détresse pour amener les bonnes âmes à leur ouvrir les bras. On ne comptait plus les foyers d'accueil, les soupes populaires, les annexes de la SALLY qu'ils avaient ravagées en l'espace d'une heure, soufflant à la face des chômeurs rassemblés la terrible poussière rouge dont ils étaient remplis. Et c'était chaque fois le même drame : les poignets qu'on ouvre, les têtes qu'on glisse à l'intérieur d'un nœud coulant improvisé. Ou alors le feu : les bidons d'essence éventrés à coups de canif, les dortoirs incendiés avec l'assentiment des victimes...

Les services d'hygiène avaient bien sûr distribué des masques antipollution, mais ces pauvres protections s'étaient vite révélées inefficaces. La poussière rouge, la poussière de

tristesse, était si pulvérulente qu'elle s'infiltrait partout, dans le moindre interstice. Il aurait fallu des combinaisons intégrales qu'on ne possédait pas en si grand nombre. Peu à peu, les gens avaient cessé de sortir. Après avoir dévalisé le rayon « conserves » du supermarché du coin de la rue, ils se barricadaient chez eux et calfeutraient les interstices de chaque ouverture avec des bourrelets de feutre, de mousse, ou – pour les plus pauvres – au moyen d'une bouillie de papier journal humidifié.

On avait peur des enfants, on les chassait à coups de pierres, de bouteilles vides, et parfois même à coups de fusil.

— Ça ne fait que commencer, avait murmuré Mikofsky. La tristesse est l'arme chimique la plus redoutable qu'on n'ait jamais inventée. Vous ne la sentez pas dans l'air ? Elle a une odeur indescriptible. Une odeur grise... Si vous avez le malheur de la respirer elle éteint tout désir en vous, tout appétit. Ne vous faites aucune illusion, mon vieux, les gens vont tomber comme des mouches. J'ai pu examiner les statistiques, pas celles – truquées – qu'on lit à la radio ou à la télé, non : les vraies. Je peux vous dire que le nombre des suicides est en constante augmentation. Les gens n'ont plus de goût à rien. Ils ne vont plus à leur travail. Les usines se vident. Bientôt le pays sera paralysé. Le désespoir gagne du terrain...

— Il faut attendre, avait riposté Faning. Le temps est avec nous. Je ne pense pas que Koban Ullreider puisse se reproduire indéfiniment. Sa substance va s'épuiser... Ses clones seront de plus en plus imparfaits, et leur durée de vie de plus en plus courte. Si nous parvenons à lui échapper jusqu'à ce qu'il devienne trop faible, nous aurons gagné la partie.

Mathias avala la dernière goutte de café contenue dans la tasse. À force de scruter l'abîme des rues entre les façades, ses yeux se brouillaient. Il se passa la main sur le visage, cédant à l'épuisement. Il allait renoncer quand il *les vit*...

L'armée des enfants. Ne trouvant plus personne dans les rues, elle montait à l'assaut des immeubles. Pour les clones dépourvus de substance c'était facile. Baudruce sans épaisseur

véritable, il leur suffisait d'inhaler l'air ambiant jusqu'à se gonfler à la manière d'un ballon de latex dans lequel on aurait soufflé. Une nuit qu'il était en planque au seuil d'une galerie marchande, Faning les avait vus faire. Sous ses yeux, la troupe des clones s'était changée en une escadrille de ballons météo grim pant doucement au gré des bourrasques qui aspiraient les papiers gras dans le puits des façades. Il avait été suffoqué de stupeur et de rage. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Quoi de plus facile pour ces créatures privées d'organisme que de se métamorphoser en lampions de chair translucide ? Ne pesant guère plus qu'un cerf-volant, ils se laissaient emporter par le vent. Dilatés, grotesques et pourtant affreusement dangereux, ils avaient l'air de ces poisson-lunes, ces tétrotons séchés qu'on vend aux touristes dans les boutiques de San Francisco.

Qui leur avait soufflé ce stratagème ? Cette manière d'escalader les immeubles aux portes obstinément closes ? Quel instinct inné de la prédation ?

Depuis, chaque nuit, Mathias guettait leur envol, une carabine à portée de la main. Une fois gonflés ils devenaient enfin vulnérables. Une balle bien ajustée pouvait les faire éclater comme n'importe quel ballon rencontrant la pointe d'une épingle. En bas, au ras du sol, ils étaient mous, invincibles, mais dans les airs le rapport des forces s'inversait. Il fallait en profiter. Mathias s'était empressé de faire part de ses observations aux habitants de son immeuble, hélas, personne n'avait voulu se joindre à lui pour constituer une brigade d'extermination. Les gens avaient bien trop peur. Ils préféraient s'en remettre à la défense passive, se cloîtrer, s'emmurer vivants au milieu de leurs montagnes de boîtes de conserves.

Faning posa sa tasse au hasard à la surface d'un meuble. Cette fois ça y était. Les créatures volantes montaient doucement vers le sommet de l'immeuble. Elles étaient si gonflées qu'elles avaient perdu toute apparence humaine. On eût dit des bulles d'air se frayant un chemin vers la surface à travers l'eau trouble d'un marais. Parfois elles s'entrechoquaient mollement, dans le silence, et ricochaient les unes sur les autres, augmentant leur éparpillement. Si on les examinait à la jumelle,

on parvenait à distinguer vaguement à la surface de chacune d'elles la double tache de deux yeux aplatis, démesurément étirés. Un peu comme lorsqu'on dessine un visage au stylo à bille sur un ballon de baudruche, et qu'on gonfle ensuite ce ballon, l'amenant presque au point de rupture.

Mathias se dépêcha d'enfiler sa combinaison de protection. Un vêtement prévu pour la collecte des substances toxiques, qu'il avait volé aux surplus du service d'hygiène. Oh ! Il ne se faisait pas d'illusions, la combinaison n'était pas assez étanche pour le protéger complètement des infiltrations de la poussière rouge en cas d'aspersion, mais elle avait au moins le mérite de dissimuler son visage derrière une paroi de plastique souple transparent. C'était toujours ça...

Il saisit sa carabine et sa cartouchière. Avec un peu de chance, il pourrait faire un beau carton avant que les clones ne prennent pied au sommet de l'immeuble. Il sortit de son appartement et s'élança dans le couloir en direction de l'escalier de secours menant à la terrasse.

— Les voilà ! cria-t-il au passage à l'intention de ses voisins. Les voilà !

Personne ne lui répondit. Beaucoup de locataires avaient choisi de le considérer comme un fou. La forme extravagante qu'empruntait le péril poussait la plupart des habitants de Los Angeles à nier la réalité des faits. L'explication la plus communément admise consistait à prétendre que l'épidémie provoquait des hallucinations auxquelles il ne fallait surtout pas prêter attention sous peine de s'enfoncer un peu plus dans la folie. Bien entendu, cette frilosité intellectuelle faisait le jeu de Koban Ullreider et de ses hordes. Fanning rapprochait souvent cette attitude d'une phrase lue au hasard d'un quelconque roman fantastique, dans sa jeunesse : « La plus grande force du vampire c'est d'avoir réussi à faire croire aux gens qu'il n'existe pas ! »

Koban Ullreider avait réussi le même tour de passe-passe. Pour la plupart des services officiels, et même l'élite scientifique du pays, il n'existait pas.

Fanning dut s'arrêter au sommet des marches pour reprendre son souffle. L'excès de caféine lui avait déclenché une crise de

tachycardie et il était au bord de la syncope. Il dut attendre que les points noirs qui dansaient devant ses yeux se dissipent pour débloquer la porte donnant accès à la terrasse. La force du vent le surprit comme toujours. À cette hauteur, il vous heurtait en pleine poitrine tel un molosse invisible essayant de vous renverser. Courbé, il courut vers le garde-fou, la carabine déjà à demi épaulée. Il prenait de gros risques en agissant ainsi. La brigade de surveillance héliportée pouvait le prendre pour un sniper fou et décider de l'abattre, mais il ne supportait pas de rester les bras croisés pendant que le fléau se répandait à travers la ville. Accoudé à la rambarde, il mit sa première bulle de chair en joue. Il avait choisi d'utiliser un faible calibre, de manière à éviter que ses projectiles ne traversent les vitres des immeubles d'en face en fin de course. Les détonations crépitèrent, sèches, sans écho, tout de suite emportées par le vent. Les clones, distendus à l'extrême, explosaient dès l'impact, projetant des lambeaux de chair translucide dans toutes les directions. La poussière rouge qui les lestait s'envolait alors dans la bourrasque pour s'éparpiller au-dessus des toits.

Mais Mathias ne pouvait être partout à la fois. Derrière lui, une autre escouade de créatures était en train de prendre pied sur les corniches des étages inférieurs. Sitôt qu'ils avaient touché le béton, les clones recrachaient doucement l'air dont ils étaient gonflés et reprenaient leur apparence première d'enfants nus.

Mathias se pencha dangereusement par-dessus la rampe d'acier pour tenter de les apercevoir. La vision de ces gosses dépourvus de tout vêtement, se tenant en équilibre au bord du vide, à plus de cent vingt mètres au-dessus de la mer avait quelque chose d'incroyable. Les clones ignoraient le vertige. En règle générale, ils n'éprouvaient aucun sentiment. Pas plus la peur que la colère, et leur visage lisse, diaphane, que la lumière du jour traversait tel le pétale d'une rose, restait toujours vide d'expression, sauf quand ils s'appliquaient à attendre une future victime. Faning épaula la carabine pour les mettre en joue, mais c'était inutile, il le savait. Dès qu'ils avaient repris forme humaine, les clones se moquaient des atteintes physiques. Les balles les traversaient comme une masse de

gelée ; quant aux orifices d'entrée et de sortie ouverts par les projectiles, ils se colmataient presque immédiatement.

À présent, les enfants avaient entrepris de faire le tour de la façade en longeant la corniche. Dépourvus de la moindre force musculaire, ils ne pouvaient espérer briser un carreau ou forcer une fenêtre. Leur stratégie d'invasion reposait sur l'extrême plasticité de leur corps qu'ils pouvaient déformer à volonté. S'ils découvraient la moindre fente, la plus petite crevasse dans la maçonnerie, ils s'y infiltraient en s'aplatissant.

Mathias transpirait dans sa combinaison et son souffle précipité embuait la fenêtre transparente de son casque, si bien qu'il avait du mal à distinguer ce qui se passait. Les enfants continuaient à explorer les baies vitrées, promenaient leurs doigts rosâtres dans les interstices des volets. Dès qu'ils avaient repéré une ouverture, même infime, ils modifiaient leur apparence. Faning les avait vus devenir aussi minces qu'une feuille de papier pour se glisser sous une porte. C'est pour cette raison qu'il avait passé beaucoup de temps à sensibiliser les habitants de l'immeuble au problème des fentes et des fissures. Certains l'avaient écouté, d'autres s'étaient détournés avec un haussement d'épaules. Et pourtant, la seule défense efficace contre les clones consistait à leur barrer le passage de toutes les manières possibles, en obturant les ouvertures communiquant avec l'extérieur.

Faning laissa échapper un juron. À dix mètres au-dessous de lui, les premiers clones avaient commencé à se déformer. Perdant leur épaisseur, ils se changeaient en silhouettes plates pour s'infiltrer dans l'entrebâillement d'une fenêtre mal fermée. Il décida de regagner son appartement avant de se faire surprendre dans les couloirs car il n'avait qu'une confiance limitée dans l'étanchéité de sa combinaison. Il se jeta dans l'escalier de secours et fit le chemin en sens inverse. Sur le palier, les premiers clones rampaient déjà sur la moquette, longues formes aplaties qui paraissaient découpées dans une affiche. Les silhouettes roses ondulaient, palpant les bas des portes, à la recherche d'un point d'entrée. De temps à autre, elles se redressaient pour examiner les serrures. Si l'on avait oublié d'obturer ce point de passage, elles modifiaient une fois

de plus leur anatomie afin de se glisser dans cet étroit tunnel. Elles prenaient alors l'aspect d'un fin tuyau, ou d'un interminable ver, et s'insinuaient dans le trou de serrure par tractions successives.

Mathias avait remplacé sa serrure par un lecteur de carte magnétique. Il se hâta d'ouvrir le battant et de refermer derrière lui avant que les ectoplasmes ne se ruent dans sa direction. Sitôt chez lui, il s'agenouilla pour calfeutrer le dessous de la porte, là où subsistait un espace d'un demi-centimètre. Un demi-centimètre c'était l'équivalent d'une porte cochère pour un clone capable des pires déformations. Pour ce faire, il utilisait un boudin de chiffon bien serré qu'il poussait en force dans l'interstice en espérant que les créatures engendrées par Koban Ullreider n'auraient pas la force de l'arracher. On ne pouvait toutefois être sûr de rien. Le danger surgissait souvent lorsqu'on s'imaginait bien protégé.

Comme chaque fois que les clones passaient à l'attaque, il se mit à faire les cent pas à l'intérieur de l'appartement, examinant les plinthes, les bordures des fenêtres et des baies vitrées avec une attention maniaque. Il tremblait à l'idée de voir s'infiltrer la flaque rose d'un ectoplasme en cours d'étirement. Il courut dans la cuisine, la salle de bains pour s'assurer que les trous de vidange de l'évier, de la baignoire et du lavabo étaient bien fermés. Les clones adoraient les canalisations qui constituaient pour eux des passages d'élection. Mathias avait dû poser des poids de fonte sur les bouchons de plastique. Même chose pour l'abattant des W-C, sur lequel il avait entassé plusieurs disques prélevés sur un haltère démontable. La présence éventuelle des ectoplasmes au long des canalisations rendait l'utilisation des sanitaires particulièrement délicate. On avait toujours peur, en levant le siège des chiottes, de voir l'un d'eux jaillir de la cuvette tel un diable sortant de sa boîte. Du coup, tous les appareils raccordés au réseau d'alimentation en eau devenaient suspects. Le lave-vaisselle, le lave-linge... la douche... Le moindre robinet pouvait abriter un ectoplasme en attente. Au fil des semaines, Faning en était arrivé à ne plus utiliser que de l'eau minérale en bouteille... et à se laver le moins possible. Les autres locataires n'étaient pas aussi prudents. La plupart d'entre eux ne se

rendaient même pas compte que les ectoplasmes s'infiltraient chez eux en passant sous les portes. Ils dormaient, assommés par les somnifères, et les clones s'approchaient sans bruit de leur lit pour leur souffler au visage la poudre de tristesse dont ils étaient gonflés. La contamination se faisait à leur insu. Sans qu'ils en aient le moins du monde conscience. Simplement, au réveil, se découvraient-ils un peu plus déprimés que la veille, mais quoi de plus de normal – n'est-ce pas ? – quand les médias vous matraquaient de mauvaises nouvelles à toute heure du jour ! À la fin de la deuxième tasse de café, la déprime s'était déjà changée en désespoir... et lorsqu'ils sortaient de l'ascenseur, au rez-de-chaussée, le désespoir avait pris la forme d'une souffrance intolérable qui irait en grandissant au fil de la journée. Voilà pourquoi beaucoup de cadres se suicidaient avant la pause-repas, sur le trajet de la cantine. Ils quittaient soudain leur bureau, grimpaient sur la terrasse... et sautaient dans le vide.

Mathias, lui, dormait le moins possible. Et quand il le faisait, c'était avec un masque respiratoire sur le visage. L'un de ces masques que les peintres utilisent pour se protéger des émanations corrosives des laques et des vernis.

Dégoulinant de sueur à cause de la combinaison plastifiée dont il était revêtu, il continuait à faire le tour de l'appartement, l'œil en éveil. Le pire, c'était qu'on ne pouvait rien faire contre les clones. Les piquer, les frapper, les lacérer, ne servait à rien. Leur consistance molle, indéfinissable, leur permettait de résister à toute forme d'agression. Ils ne vivaient que pour accomplir leur mission : souffler à la face des hommes la poussière triste contenue dans leur ventre. Leur œuvre achevée, ils entraient en déliquescence, perdaient toute énergie et se changeaient en flaque protoplasmique, à la manière des méduses en train de se défaire.

Mathias sursauta en passant près de la baignoire. Il avait cru entendre quelque chose ramper à l'intérieur du tuyau de vidange... Un frottement doux, comme en produirait un écouvillon allant et venant dans le fût d'un canon.

Il se figea, examinant les différentes obturations auxquelles il avait procédé. On n'était jamais sûr de rien, c'était bien vrai. Il

tendit l'oreille. Le bruit avait cessé. Faning s'agenouilla, fixant les tuyaux raccordés à la baignoire. Il n'avait aucun mal à se représenter la reptation de l'ectoplasme à l'intérieur du cuivre. Le seul moyen de leur barrer définitivement la route aurait été de couler du ciment dans les tuyaux. Il hésitait encore à le faire, redoutant la réaction du gestionnaire de l'immeuble. C'était un coup à se faire virer séance tenante. Et il ne faisait pas bon jouer les sans-abri par les temps qui couraient !

Il avait conscience d'être à bout de nerfs et de réagir de manière disproportionnée à la moindre alerte. C'est pour cela, du reste, qu'il avait peu à peu perdu toute crédibilité auprès des locataires.

Il allait ôter son casque de plastique souple pour s'éponger le front quand il éprouva la sensation d'une présence dans son dos. Il pivota sur lui-même...

Le clone était là, venu on ne savait d'où. Il était en train de se reformer et d'aspirer l'air ambiant pour mieux expulser la poudre emplissant sa poitrine. C'était un gosse d'une dizaine d'années, au visage lunaire, pas du tout menaçant. Un gosse qu'on n'avait nullement envie de frapper. La lumière provenant du néon installé au-dessus de l'armoire de toilette l'éclairait par transparence, accentuant sa pseudo-fragilité. Il leva son visage vers Faning et gonfla les joues...

Mathias vit le tumulte de la poudre rouge s'amasser dans la poitrine du clone. Dieu ! Ça grouillait comme un essaim de guêpes folles attendant de passer à l'attaque... Sans plus réfléchir, il leva la jambe et expédia son pied droit dans le ventre de la créature, de toutes ses forces. Il eut l'impression de frapper un énorme morceau de guimauve, et il comprit qu'une telle créature ne pouvait aucunement connaître la douleur. Sa réaction eut le mérite d'expédier le clone hors de la pièce, à la seconde même où il expulsait sa poudre de désespérance. Mathias en profita pour fermer la porte et obturer le dessous du battant avec des serviettes. Ses mains tremblaient. Bon sang ! Ce poison allait stagner dans tout l'appartement. Il se déposerait sur le dessus des meubles, dans les poils de la moquette, et continuerait à faire son office sournoisement. À chaque passage, il se soulèverait, se mêlerait à l'air ambiant, et

l'occupant des lieux, lui en l'occurrence, le respirerait à doses diluées sans même en avoir conscience.

« Ce n'est pas parce que tu ne le verras pas qu'il ne sera pas là ! » se dit-il avec une angoisse mêlée de colère.

Ne sachant si le clone avait bien craché tout son venin, il n'osait rouvrir la porte. Par où cette saloperie était-elle donc entrée ? Il avait pourtant tout vérifié ! Du moins le croyait-il...

Comme il ne pouvait pas rester prisonnier de la salle de bains toute la journée, il se décida à entrebâiller la porte. Il ne vit rien. L'ectoplasme était-il embusqué derrière un fauteuil ? Par déformation professionnelle, il chercha une arme du regard. Un pur réflexe, même s'il savait qu'un pistolet automatique ne pouvait rien contre les clones. Il se saisit d'un vieux club de golf fiché dans le porte-parapluies, et le brandit à la manière d'un sabre de samouraï.

Le clone gisait au milieu du salon. En flaque, se décomposant déjà. Quelle était leur durée de vie ? Quelques jours ? Quelques heures ? Ils mouraient dès qu'ils s'étaient vidés. Faning retourna la dépouille du bout de son *putter*. Du protoplasme, une bouillie colloïdale qui disparaîtrait très vite dans l'épaisseur de la moquette. Il lui faudrait se souvenir de ne plus jamais s'allonger à cet endroit.

Dans le quart d'heure qui suivit, il chercha avec obstination la fissure par où la créature s'était infiltrée. Il ne détecta aucune anomalie au niveau des diverses fenêtres. Par contre, le bouchon de caoutchouc obturant l'évacuation de l'évier avait sauté. Mathias grimaça. Cela signifiait que l'ectoplasme ayant progressé à l'intérieur du tuyau d'évacuation avait eu assez de force pour repousser le bouchon, et cela en dépit du poids dont il était lesté.

« Allons, lui chuchota une voix dans sa tête, ne nie pas l'évidence, tu sais très bien ce que ça signifie : ils sont en train de muter. Ils vont devenir de plus en plus forts au cours des semaines à venir. Bientôt tu ne les arrêteras plus avec de simples boudins de papier tassés au bas des portes. »

Il remit l'obturateur en place, et posa dessus un disque de fonte deux fois plus lourd. La sueur lui brûlait tellement les yeux qu'il avait du mal à voir ce qu'il faisait. Pourtant ce n'était pas le

moment d'enlever son casque, la poussière rouge devait flotter dans tout l'appartement. Quittant la cuisine, il s'empara du gros aspirateur industriel dont il avait récemment fait l'acquisition, et le brancha à pleine puissance. Il se promena ainsi à travers le logement, le tuyau de succion brandi, avec l'espoir que la poudre rouge serait aspirée par la machine. Jamais il n'avait autant fait le ménage que depuis l'apparition des créatures. C'était même devenu une véritable obsession. À la moindre idée noire, au premier coup de cafard, il se dressait, tremblant, en alerte, persuadé qu'il avait inhalé un peu de la poussière martienne sans en avoir conscience. Aussitôt, il se mettait à faire le ménage, frottant les moquettes jusqu'à leur arracher les poils. Depuis un moment il projetait de vider l'appartement, d'arracher les revêtements de sol, de camper dans une cellule presque nue, repeinte en blanc, et où la moindre trace de poudre rouge lui sauterait immédiatement aux yeux.

« Nous allons tous devenir dingues ! » grogna-t-il en scrutant le dessus des meubles autour de lui.

CHAPITRE II

Après avoir vérifié une fois de plus l'étanchéité des portes, Mathias s'effondra sur son lit, vaincu par la fatigue. Il dormit très mal, car la peur générait en lui des cauchemars qui le faisaient se dresser sur sa couche. Pour échapper aux effets de la poussière rouge en suspension dans l'air, il n'avait pas ôté sa combinaison de protection, si bien qu'il continuait à suer. Il rêva qu'il était retenu prisonnier dans un sauna et que la température de la vapeur ne cessait d'augmenter, menaçant de l'ébouillanter à brève échéance. Il s'éveilla aussitôt, le visage huileux, la bouche grande ouverte, happant désespérément le peu d'oxygène contenu dans l'alvéole du casque. À ce rythme, il risquait fort de se déshydrater avant longtemps. N'y tenant plus, il se dépouilla du vêtement de protection. La transpiration lui donnait de l'eczéma, et, depuis le début des événements, il n'arrêtait pas de se gratter. Dêvêtu, il eut presque froid. Il respirait à petits coups, avec méfiance, cherchant à détecter un « goût » suspect dans l'air qu'il avalait. La tristesse avait-elle un parfum particulier ? Il était arrivé à s'en convaincre. Il essayait de s'y préparer, de l'imaginer... Quel pouvait bien être le goût de la mélancolie ? Le doux-amer... L'aigre-doux ? Quelque chose d'un peu nauséux qui évoquait la pourriture d'un mets trop avancé se dissimulant sous une couche de miel ?

Mikofsky l'avait prévenu : même après avoir passé un appartement à l'aspirateur, il subsistait toujours quelques grammes de poussière en suspension dans l'air.

— Et cette simple bouffée, bien que très diluée, avait expliqué le professeur, agira sur votre humeur. Cela se fera insensiblement, par contamination progressive. Vous commencerez par vous sentir fatigué, puis l'apathie vous saisira. Vous lever, même pour aller pisser, vous paraîtra un acte hors de portée. La neurasthénie, puis la dépression s'ensuivront. Tout cela de manière très naturelle, imperceptible.

Mathias se rendit dans la salle de bains. Bon sang ! Ce qu'il avait envie d'une douche ! Nu, il grimpa dans la baignoire. Au moment d'ôter la bonde du trou de vidange l'angoisse le saisit... Et si un autre ectoplasme se tenait là, lové à l'intérieur du tuyau ? Ne voulant courir aucun risque, il décida de s'asperger sommairement sans vider la baignoire. Tant pis pour l'eau crasseuse qui stagnerait jusqu'à ce qu'il se décide à la vider.

Il se frictionnait avec une serviette éponge quand il eut l'impression de voir courir de minuscules fourmis rouges sur le carrelage blanc du cabinet de toilette. Cela n'avait rien d'impossible, car la chaleur favorisait l'expansion des insectes. Plus on allait vers le sud, plus la taille des cafards augmentait de manière spectaculaire.

Il s'agenouilla. Une idée déplaisante tournait dans son esprit.

Il se pencha, approchant son nez du carrelage.

Il n'y avait pas d'insectes. Le grouillement qu'il avait repéré du coin de l'œil provenait d'autre chose. *C'était la poussière...* La poussière rouge. Elle se multipliait. Chaque grain se scindait en deux, à la façon d'une cellule vivante se reproduisant par scissiparité. Le processus était extrêmement rapide, et finissait par créer l'illusion d'une fourmilière au travail. Fanning se redressa, la serviette éponge roulée en boule sur le bas du visage pour se préserver de toute inhalation dangereuse. Un grain... un unique grain avait échoué là, sur le dallage de la salle de bains. Il avait aussitôt mis à profit le sommeil de l'occupant des lieux pour se diviser. Deux heures après, le grain solitaire était déjà devenu tas de poussière.

Fanning saisit le téléphone et forma le numéro de Mikofsky. Le savant ne quittait plus son laboratoire. Il vivait entre son ordinateur, sa machine à café et son lit de camp déplié dans un coin.

— Vous êtes en état de m'écouter ? interrogea Mathias. Je viens de découvrir un truc. La poussière rouge... Elle se reproduit. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Je le savais déjà, marmonna le scientifique. Je travaille là-dessus depuis quarante-huit heures. Je pense que nous venons d'entrer dans une nouvelle phase. Les enfants ne sont que des semeurs. Ils répandent la semence aux quatre coins de la ville,

mais le processus ne s'arrête pas là. La graine germe. Elle donne naissance à un double d'elle-même, par clonage spontané. Chaque grain en engendrant un nouveau.

— Combien de générations prévoyez-vous ?

— Je ne sais pas. Jusqu'à présent, la poussière ne donne aucun signe de fatigue. Les derniers spécimens ne présentent aucune altération par rapport aux grains originaux. On a l'impression que le processus pourrait se poursuivre ainsi, à l'infini. J'espère qu'il n'en sera rien.

Mathias frissonna.

— Selon votre théorie, un simple grain de poussière pourrait donc engendrer une dune de sable à lui tout seul ? aboya-t-il.

— Oui, soupira Mikofsky. Si aucune dégénérescence ne se produit à partir d'un certain nombre de générations, cela pourrait bel et bien se produire. Mais il ne faut pas s'emballer. La division peut très bien s'interrompre après cinquante ou soixante scissions. Du moins il faut l'espérer.

— Ça représente déjà un sacré tas de sable, grogna Faning. Bordel ! Est-ce que ce truc est vivant ? Vous l'avez analysé, ça se compose de quoi ?

— Je ne sais pas, avoua le professeur. Je pense que c'est une sorte de protéine. Mais c'est normal, ce que nous appelons la poussière n'est après tout qu'un ensemble de déchets organiques, dont certains proviennent directement de notre corps, de nos cellules épidermiques par exemple...

— Attendez ! siffla Mathias. Qu'êtes-vous en train de me raconter ? Que la poussière rouge est constituée de... peau ? C'est ça ? Vous prétendez que c'est la peau de quelqu'un ?

— Vous m'emmerdez, riposta Mikofsky. Je n'en sais rien. Peut-être. Peut-être pas. Je ne fais que constater un certain nombre de phénomènes, c'est tout. Ça ressemblait à de la silice, à du sable si vous préférez... et puis ça s'est animé. Comme un fossile qui reviendrait à la vie. Au microscope électronique, ça évoque quelque chose comme un animal unicellulaire, très primitif.

— Mais pourquoi se reproduisent-ils ?

— Parce que c'est inscrit en eux, tout simplement. Et peut-être pour former quelque chose de plus complexe.

— Quoi, par exemple ?

— Des organes ? La vie a commencé de cette façon, vous savez... Par une simple cellule qui a soudain décidé de se spécialiser.

La main de Faning était devenue moite sur le combiné.

— Êtes-vous réellement certain de n'être pas en train de délirer, professeur ? lança-t-il d'un ton acerbe.

— Je ne sais pas, soupira Mikofsky. Je suis très fatigué. J'ai adressé un rapport à la cellule de crise mise en place par le maire, mais je n'ai toujours aucune réponse. Faites très attention à ne pas inhaler la poussière. J'ai fabriqué des filtres spéciaux qu'on peut adapter sur un masque à gaz ordinaire. Je vais vous en apporter un. Si la poussière continue à proliférer, il ne faudra plus respirer sans protection adéquate.

— D'accord, capitula Faning, amenez-vous, je ne bouge pas.

Quand il raccrocha, il s'aperçut qu'un certain découragement le gagnait. L'envie brutale de tout laisser tomber, d'attendre la fin du monde les bras croisés en sirotant un whisky au fond d'un fauteuil. Une sorte d'indifférence sournoise, de détachement qui interposait soudain en la réalité et lui une vitre épaisse, un écran étouffant les cris et les pleurs.

« C'est la poussière, lui chuchota une voix au fond de sa tête. C'est la poussière qui s'infiltre en toi... Réagis ! Ne te laisse pas faire. »

Il eut un regard pour la combinaison de plastique jetée en vrac sur la moquette. La prudence la plus élémentaire lui conseillait de l'enfiler sans tarder, pourtant, il ne pouvait se décider à bouger. Il n'était même plus tout à fait certain d'avoir envie de survivre.

« Bon sang ! souffla-t-il. C'est donc ainsi que ça travaille ? »

Il crut un moment qu'il ne parviendrait jamais à se redresser, puis, d'un bond, avec des gestes saccadés, il se glissa dans le vêtement de protection d'où montait une désagréable odeur de sueur. Le casque souple de nouveau enfoncé sur la tête, il reprit position dans le fauteuil et ferma les yeux. Était-on moins exposé aux idées noires si l'on dormait ?

Il se laissa emporter par le sommeil. Il se réveilla une heure plus tard, torturé par l'envie d'uriner. Il crevait de chaud dans

son scaphandre de vinyle. Il aurait donné n'importe quoi pour être sur la plage de Malibu, en slip de bain. Il se redressa et prit la direction du cabinet de toilette.

La chose se produisit au moment où il tournait la poignée. Brusquement la porte s'ouvrit comme si quelqu'un exerçait une formidable pression sur le battant depuis l'intérieur de la pièce, et Faning fut submergé par une masse pulvérulente qui le frappa à mi-corps avant de lui couler entre les jambes.

C'était la poussière. La poussière rouge. Elle s'était reproduite en quantité suffisante pour emplir à présent le cabinet de toilette jusqu'à mi-hauteur. Elle avait comblé la baignoire et enseveli les W-C. C'était comme si des terrassiers pris de folie avaient entrepris de pelleter du sable par la fenêtre. La masse rouge et bruisante s'écoulait maintenant dans le corridor, partant à l'assaut des autres pièces. À travers le vinyle gainant ses jambes, Faning eut l'impression qu'il se dégageait d'elle une étrange chaleur vivante, un peu moite. Ce n'était pas inerte, comme le sable d'une plage, ça avait l'air de bouger, insensiblement. Ça grouillait... oui, ça semblait habité d'une vie minuscule mais bien présente.

Mathias recula, atterré par l'ampleur du phénomène. Être enfoncé jusqu'aux chevilles dans cette saloperie l'horrifiait. Il se bénit d'avoir eu le courage d'enfiler son scaphandre. La poussière avait atteint le salon, sa progression était désormais visible à l'œil nu. Il suffisait de la fixer pendant quelques secondes pour voir avancer la langue de sable rouge. Il eut un geste vers l'aspirateur, puis renonça, dépassé. La sonnerie de l'interphone le fit tressaillir. C'était Mikofsky. Il commanda l'ouverture de la porte du hall. Trois minutes plus tard, le professeur franchissait le seuil de l'appartement. Son visage disparaissait sous un masque à gaz banal, du modèle utilisé par la section anti-émeute du LAPD.

— Tenez, dit-il en tendant à Faning un sac en papier kraft. Il y en a un autre là-dedans, passez-le tout de suite. Le filtre que j'ai mis au point devrait être efficace pendant trois ou quatre jours au moins.

— Vous avez vu ? lança Mathias avec un geste en direction du tapis de poussière écarlate qui recouvrait la moquette.

— Je sais, soupira le scientifique. C'est pareil au labo. Ça a commencé à se reproduire en accéléré. Je crois que nous entrons dans la phase finale du Chaos. À partir de maintenant les choses vont aller très vite. Je vais à la mairie pour rendre publiques les conclusions de mes travaux. Accompagnez-moi.

— D'accord, fit Mathias en assujettissant les courroies du masque sur son visage. Laissez-moi le temps de m'habiller.

Il enfilait son blouson quand un craquement sourd se produisit sur le palier. Il écarta Mikofsky d'une bourrade et sortit pour voir ce qui se passait. La porte de l'appartement B venait d'être arrachée de ses gonds par une énorme masse de poussière rouge qui s'écoulait maintenant dans le couloir, en direction des ascenseurs.

— Venez ! hurla Mikofsky, ne restons pas ici. Nous allons être enterrés vivants !

Mais Mathias n'avait pu s'empêcher d'avancer vers la porte béante qui pendait, encore accrochée à ses gonds tordus. Le logement était plein de poussière, ensablé sur une hauteur de deux mètres. Encore cinquante centimètres et la masse pulvérulente aurait atteint le plafond ! C'était le travail des clones. Ils avaient dû s'introduire dans l'appartement deux ou trois jours auparavant pour y cracher leur chargement de poussière rouge. Gagnée par l'apathie, la famille qui vivait là avait regardé proliférer le sable martien sans esquisser un geste. Et la masse poudreuse l'avait submergée, enterrant enfants et parents en l'espace de quarante-huit heures.

— Venez ! répéta Mikofsky. S'il y avait quelqu'un là-dedans il est mort à l'heure qu'il est. Le sable l'a étouffé. Et c'est ce qui va nous arriver si nous traînons sur ce palier.

Il avait pressé le bouton d'appel de l'ascenseur.

Faning leva la tête. D'autres craquements sourds venaient de retentir aux étages supérieurs. D'autres portes sans doute, arrachées par la poussée du sable en extension.

— Pourquoi cette accélération soudaine ? demanda-t-il.

— Pour nous prendre de court, répondit Mikofsky. Pour nous empêcher de réagir et de trouver la parade. Vous ne comprenez pas que c'est intelligent ?

— Vous croyez vraiment que c'est vivant ?

— Oui. J'en suis persuadé. Je dirais même que ça va s'organiser dans les jours qui viennent.

Ils pénétrèrent dans l'ascenseur. Au moment où la cabine se mettait en marche, Faning réalisa qu'ils avaient peut-être commis une terrible erreur : en effet, si le puits de descente avait été comblé par la poussière, ils risquaient de rester bloqués entre deux étages. Comme pour concrétiser ses craintes, un crépitement résonna au-dessus de leurs têtes. C'était le sable, qui, s'infiltrant par-dessous les portes palières coulissantes, coulait dans le tunnel vertical, aspergeant le toit de la cabine.

— D'ici trois jours tout l'immeuble sera comblé, balbutia Mikofsky. Du rez-de-chaussée jusqu'au toit. Le sable va remplir chaque appartement, chaque couloir.

— Un silo... grogna Faning. La tour sera comme un silo à grain rempli à ras bord.

La cabine s'immobilisa au niveau de la rue. Par chance, l'avalanche de poussière rouge n'avait pas encore atteint le hall. Mathias se précipita vers le bureau d'accueil. Le gardien le regarda s'approcher, l'œil vague, sans esquisser un geste. Sa casquette d'uniforme avait roulé sur le comptoir sans qu'il se soucie de la rajuster. Faning le saisit par la cravate et le secoua.

— Faites un appel général, ordonna-t-il. Il faut ordonner l'évacuation de l'immeuble avant que les ascenseurs et les escaliers de secours ne soient bloqués. Vous comprenez ce que je dis ?

Mais l'homme restait indifférent, le regard perdu.

— Il a respiré trop de poussière, diagnostiqua Mikofsky. Il ne vous entend même pas, laissez tomber. Filons à la mairie, nous obtiendrons peut-être la mise en place d'un plan d'urgence.

Faning renonça. Le gardien retomba de guingois sur son siège, aussi inerte qu'un mannequin dans la vitrine de chez Saks 5th avenue.

Les deux hommes traversaient l'esplanade de l'immeuble quand les premières baies vitrées explosèrent sous la poussée du sable. Ils n'eurent que le temps de se mettre à l'abri sous un parapet de béton pour échapper à l'éclaboussement mortel des éclats de verre tombant du haut du ciel. Des brèches s'étaient

ouvertes au trentième et vingt-cinquième étages, d'autres suivraient sous peu. De ces fenêtres béantes jaillissaient des cascades de poussière rouge qui se vaporisaient dans le vent, emplissant le canal des rues d'un brouillard écarlate.

— Vous voyez ? martela Mikofsky en pointant l'index vers les ruisseaux de sable pourpre dégoulinant des fenêtres. Ça s'organise... À présent l'action des clones est relayée par un mécanisme de dispersion encore plus efficace. On est passé de l'artisanal à l'industriel. Et cela va continuer ainsi. Par paliers successifs. Tous les immeubles vont se changer en d'immenses sabliers qui feront office de vaporisateurs géants. C'est ce que je vous disais tout à l'heure : ça s'amplifie.

— Okay, coupa Faning, allons à la mairie. Il se trouvera bien quelqu'un pour écouter ce que vous avez à dire.

— J'en suis beaucoup moins sûr que vous, grommela le professeur avec une grimace inquiète. Je me demande même s'il n'est pas déjà trop tard.

CHAPITRE III

Sitôt dans la rue ils eurent un meilleur aperçu du désastre. La poussière coulait en cascades rouges le long des façades bordant Wilshire. Partout les fenêtres et les baies vitrées avaient éclaté sous la pression de la poussière pullulante, et des torrents de sable pulvérulent se déversaient avec un bruit soyeux dans l'avenue, leurs coulées ricochant sur les corniches comme l'aurait fait une pluie diluvienne. On finissait par ne plus très bien savoir si l'on se trouvait en présence d'une matière liquide ou solide tant l'illusion de fluidité était parfaite. Mais le sable avait débordé des trottoirs, envahi la chaussée, formant une couche de plus en plus épaisse dans laquelle les roues des voitures patinaient. Un embouteillage monstrueux bloquait déjà l'artère. De plus, le brouillard pourpre engendré par la poussière en suspension réduisait la visibilité à trois mètres, si bien qu'on avait l'impression d'être perdu au sein d'une tempête de sable en plein désert martien.

Mikofsky et Faning avançaient, courbés, un bras levé en écran devant le visage. Mathias se fit la réflexion, que la poussière n'avait nullement le côté « papier de verre » des grains de silice. Son contact n'irritait pas la peau. Bien au contraire, elle avait quelque chose de doux. Elle formait vite une sorte de pellicule duveteuse qui obturait les rides et rendait à la peau le soyeux de la jeunesse. Malgré cela Faning se nettoyait les mains aux pans de son blouson de toile toutes les deux minutes car il trouvait ce contact déplaisant. Un peu comme si on l'avait forcé à enfiler des gants. Des gants de peau vivante. C'était chaud, moite. Ça semblait frissonner d'une vie indépendante. Au bout d'une centaine de mètres, il réalisa que le film de poussière rouge recouvrait ses vêtements, ses chaussures et ses cheveux. Il était comme enveloppé, emballé dans un gigantesque morceau de Cellophane. Dès qu'elle se déposait, la poussière s'organisait de façon cohérente, ses grains

se soudaient les uns aux autres pour former une trame qui allait dès lors en s'épaississant. Il fallait s'en débarrasser sans attendre, s'épousseter toutes les deux minutes, car, une fois la « peau » constituée, on ne pouvait plus l'arracher que par lambeaux. Faning, des lanières de chair écarlate au bout des ongles, eut fugitivement l'illusion d'être en train de s'écorcher vif.

— Vous avez vu ça ? lança-t-il à Mikofsky.

— Oui, marmonna le professeur. Je ne sais pas ce que ça signifie. Ça ressemble à du latex... Un latex très fragile. C'est sans doute une sorte d'algue.

Mathias nettoya d'un revers de main la vitre de son masque à gaz et examina le décor autour de lui. La pellicule frissonnante recouvrait peu à peu tous les objets inanimés. Les voitures, principalement, dont elle aveuglait les pare-brise. Quand les conducteurs, cédant à l'affolement, ouvraient leur portière, la « peau » se déchirait avec un bruit si douloureux qu'on s'attendait à voir perler le sang au bord de la plaie ainsi ouverte, mais il n'en était rien.

— Ce n'est pas irrigué, constata Mikofsky. Il n'y a pas de sève, ce n'est même pas végétal.

— Mais n'est-ce pas dangereux à respirer ? interrogea Faning. Cette espèce de peau ne peut-elle pas obstruer les bronches, les poumons ?

Le professeur haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Vous m'en demandez trop, maugréa-t-il. Il faudra diffuser des avis à la radio et à la télévision pour inciter les gens à porter des masques, même rudimentaires.

Ils reprirent leur marche. Gesticulant pour se nettoyer. Le seul moyen d'échapper à la tourmente était de descendre dans le métro. Ils se précipitèrent vers la première entrée qui se présenta à eux. Ce fut moins facile qu'ils s'y attendaient, car, là encore, le sable était à l'œuvre, comblant l'escalier menant aux tunnels. Ils durent creuser avec les mains pour dégager les portes de la station. Quand ils furent enfin de l'autre côté, ils réalisèrent qu'ils paraissaient tous les deux vêtus du même uniforme rouge et caoutchouteux. La « peau » avait même coagulé sur leurs cheveux de manière à former une cagoule qui

ne laissait émerger que la vitre et la capsule respiratoire du masque. Cédant au dégoût ; ils entreprirent de lacérer à coups d'ongles cette pellicule tiédasse. Tout autour d'eux, les gens faisaient de même, le visage plissé d'horreur. Quelques-uns erraient, en état de choc, incapables d'un comportement cohérent.

— Est-ce que ça va durer encore longtemps ? demanda Faning. Cette prolifération... Quelle est la finalité de tout ça ? Vous avez une idée ?

Mikofsky ne répondit pas. Il paraissait tourmenté, et Mathias comprit qu'il ne tenait pas à exposer ses théories en public, sans doute parce qu'elles n'avaient rien de réjouissant.

— Allons à la mairie, dit le professeur. Nous avons assez perdu de temps.

Ils durent se frayer un chemin jusqu'aux quais. Les couloirs étaient pleins d'une foule déboussolée, ne sachant où aller. Des prophètes de malheur annonçaient déjà que la tempête de sable allait murer les accès au métropolitain, et qu'on ne pourrait plus jamais sortir des tunnels. Jouant des coudes et des épaules, Mathias et le professeur parvinrent à grimper dans une rame. Des images effrayantes hantaient l'esprit de Faning. Il imaginait le vent de poussière profitant des stations à ciel ouvert pour s'engouffrer dans les tunnels et combler peu à peu la taupinière du réseau. Était-ce vraiment du délire ? Il aurait fallu chiffrer la prolifération de la poussière martienne, savoir qu'elle était sa vitesse de reproduction en mètres cubes pour une durée de soixante minutes.

« Ça va s'arrêter, se força-t-il à penser. C'est momentané, ça ne peut pas continuer comme ça, indéfiniment ! »

Mikofsky le secoua. Il était temps de descendre. Partout les quais débordaient de monde. Des policiers en tenue essayaient de maintenir un semblant de discipline, mais la foule était trop nombreuse et trop excitée. De plus, il fallait retenir les individus qui, ayant trop inhalé de poussière rouge, cherchaient à mettre fin à leurs jours en se jetant sous les rames. Une dizaine d'entre eux avaient été menottés aux rampes des escaliers. Ils gigotaient en tous sens, se lacérant les poignets, le visage couvert de larmes, suppliant qu'on les laisse se tuer à leur guise. Mathias et

son compagnon eurent beaucoup de mal à remonter le courant en direction de la sortie. Un patrouilleur les arrêta alors qu'ils se dirigeaient vers l'escalier menant à la rue.

— N'essayez pas de remonter maintenant ! leur aboya-t-il. C'est presque complètement bouché. Descendez sur les quais, avec les autres. Le service de la voirie va venir s'occuper de ça, c'est juste une question de temps.

Faning dut exhiber sa plaque du LAPD.

— Alors bonne chance, mon vieux ! capitula le flic. Vous pouvez prendre les outils du poste d'incendie, là dans le coin...

Mathias arracha la hache de son support, juste au-dessous du tuyau de toile roulé, et marcha vers l'escalier. La poussière s'était amalgamée sur les degrés, les rampes et les battants des portes pour former un mur élastique et tiède semblable à de la crème en voie de solidification. Faning, qui s'était attendu à creuser une tranchée, se vit contraint de découper des tranches successives dans cette banquise élastique. Ce n'était pas des plus facile car le tranchant de la hache d'incendie n'était pas assez aiguisé pour entamer la matière caoutchouteuse qui absorbait les coups sans céder. Mikofsky progressait derrière lui, refoulant les blocs de substance tiède.

— La chaleur qui s'en dégage crée l'illusion qu'il s'agit d'une chair vivante, murmura-t-il, mais il s'agit sans doute d'un dégagement calorifique produit par une surmultiplication des échanges chimiques, rien de plus...

Quand Faning atteignit le niveau de la chaussée, il constata avec soulagement que les immeubles avaient fini de se vider. Les cataractes de poussière rouge ne coulaient plus le long des façades, et même le brouillard résultant de la vaporisation était en train de diminuer.

La « peau » recouvrait tout : immeubles, trottoirs, voitures, camions, réverbères. Toute la ville paraissait « emballée », enveloppée de caoutchouc rouge sang. Les automobilistes avaient été les premiers à réagir, à l'aide de raclettes à parebrise ou de grattoirs improvisés, ils avaient déjà entrepris de dégager leurs autos. La pellicule élastique craquait sans opposer de vraie résistance, et de grands rires nerveux accompagnaient cette besogne libératoire.

Faning et Mikofsky traversèrent l'esplanade de l'hôtel de ville qui était elle aussi entièrement tapissée de chair rouge. Leurs semelles imprimaient d'étranges hématomes à la surface de la « peau » gainant les dalles de marbre. L'impression était déplaisante.

« Comme si tu piétinais un corps nu... » songea Faning.

Le service de sécurité essaya de les refouler et ils durent presque se battre pour réussir à entrer dans le bâtiment. Des dizaines de journalistes tentèrent de s'engouffrer à leur suite, et cette invasion donna lieu à un affrontement désordonné.

Une atmosphère de déménagement régnait dans les couloirs. Un peu partout, les employés municipaux entassaient des dossiers dans de grandes caisses numérotées. Dans les bureaux, on démontait jusqu'aux ordinateurs. Après avoir vainement interrogé des secrétaires au regard fuyant, Faning réussit à coincer un chef de service dans le réduit d'une photocopieuse.

— Bordel ! rugit-il. Où est le maire ? Vous êtes tous en train de vous défiler, c'est ça ?

— C'est une situation de sinistre maximum, bégaya l'homme, le conseil municipal descend dans le bunker de crise installé sous le bâtiment.

Je ne suis pas habilité à vous donner plus d'informations. Vous ne faites pas partie du département d'État. Lâchez-moi et fichez le camp avant que j'appelle la sécurité !

— Je suis habilité classe 2, intervint Mikofsky en exhibant un porte-cartes de cuir noir. J'ai le droit d'être mis au courant.

L'homme se dégagea en grimaçant et rajusta son nœud de cravate.

— Voyez le premier secrétaire, au bout du couloir, dit-il de mauvaise grâce. Le maire est déjà descendu... L'accès de l'ascenseur est codé, vous ne pourrez pas actionner la cabine, même avec une habilitation de classe 2... Maintenant laissez-moi, j'ai du travail.

Et il se rua hors du réduit.

— Ça sent mauvais, grogna Faning. C'est la débâcle. Ils sont tous en train de se tirer dans les pattes. Le bunker est prévu pour supporter une attaque atomique. Un groupe de trente personnes peut y survivre sans problème pendant cinq ans.

Ils se frayèrent un chemin vers le bureau indiqué. Partout les employés couraient, les bas chargés de dossiers. La plupart des assistantes étaient en pleurs et ne cherchaient même plus à dissimuler leurs larmes. Faning en déduisit que le taux de poussière en suspension devait augmenter d'heure en heure, et cela en dépit des filtres du système de ventilation. Mikofsky poussa une porte sur laquelle était clouée une plaque de cuivre que Faning ne prit pas le temps de déchiffrer. Un homme d'une trentaine d'années se tenait là, effondré derrière une table de travail en désordre. Son col ouvert, nœud de cravate défait, contrastait bizarrement avec son costume Armani. Il avait l'air hagard, et ses yeux rouges, gonflés, montraient qu'il avait pleuré.

— Oui ? fit-il d'une voix épuisée. Qu'est-ce que vous voulez ?

Pas besoin d'avoir fait des études de psychologie pour deviner qu'il était au bout du rouleau, miné comme les autres par la tristesse des Martiens. De façon quelque peu dérisoire, il avait étalé sur son sous-main de vieilles photos de famille, ainsi que divers objets sans doute chargés d'une quelconque valeur sentimentale. C'était toujours ainsi que débutait le mal : par une mélancolie intense, un besoin irréprensible de ressasser le passé, de se remémorer les bonheurs enfuis.

Mikofsky s'installa en face de lui et le mitrilla de questions que le premier secrétaire paraissait à peine entendre. Au bout d'un moment, il eut un geste plein de lassitude et murmura d'une voix geignarde :

— Ça ne sert à rien... Vous ne comprenez donc pas ? Nous sommes foutus... Vous ne connaissez pas la dernière rumeur qui se propage dans les couloirs de l'administration ? Le Président se serait suicidé ce matin... Au cours d'une crise de dépression. Il se serait tranché la gorge avec son coupe-papier, au-dessus du bureau ovale...

— Ce n'est peut-être qu'une rumeur... fit prudemment le professeur.

Le premier secrétaire haussa les épaules.

— Moi j'y crois, soupira-t-il. C'est la fin... Nous allons tous y passer.

— Il faut réagir, martela Mikofsky. Je veux que vous ordonniez un certain nombre de mesures. J'ai besoin d'autorisations signées, en bonne et due forme. Il faut faire distribuer par l'armée des masques respiratoires, à toute la population. Des masques équipés d'un filtre spécial que j'ai mis au point, mais dont je ne possède à l'heure actuelle que quelques spécimens. De plus, il serait urgent de mettre tous les gens présentant des symptômes de dépression nerveuse sous euphorisants. Avec ces médicaments, on a une petite chance de contrebalancer les effets de la poussière rouge. Vous devriez vous-même en absorber sans tarder.

— Je ne suis pas déprimé, riposta hargneusement le premier secrétaire. Je suis dans mon état normal. C'est vous qui êtes excité... D'abord, montrez-moi votre habilitation !

Mikofsky dut s'exécuter. Mais déjà l'homme avait renoncé à ses velléités d'autoritarisme. Le désintérêt l'avait repris. D'un air ennuyé, et avec le désir non dissimulé de voir s'en aller ces intrus qui l'empêchaient de ressasser ses souvenirs, il signa une poignée d'autorisations dont Mikofsky s'empara aussitôt.

— Prenez donc ça, lui conseilla le professeur, en déposant deux comprimés bleus sur le buvard du sous-main. Ça vous empêchera de sombrer.

Le premier secrétaire haussa les épaules. Il s'était remis à pleurer, silencieusement, en caressant ses vieilles photos du bout des doigts.

— Il se sera flingué avant ce soir, grogna Faning en sortant du bureau. Ça ne m'étonne pas que les choses se détériorent aussi vite. Tout le monde s'en fout.

— Et ça risque de nous arriver avant longtemps, fit le professeur. Les filtres de nos masques ne seront pas éternels. La lutte contre les effets de la poussière les use très vite. Dès qu'ils seront poreux, nous commencerons nous aussi à inhaler la tristesse en suspension dans l'air. Dès que vous vous sentirez déprimé, prenez un de ces comprimés... C'est un euphorisant extrêmement puissant. Mais n'en abusez pas, vous pourriez perdre le contact avec la réalité.

Il déposa dans la paume de Mathias un tube dépourvu d'inscriptions.

— Il va falloir se droguer en permanence ? grimaça le policier. Je n'aime pas trop ça.

— Moi non plus. Mais je n'ai rien trouvé de plus efficace jusqu'à maintenant. Une fois que j'aurais pu obtenir qu'on fabrique les filtres respiratoires en série nous ne risquerons plus de tomber en pénurie. Jusque-là, il faut se préparer au pire. N'oubliez pas : si vous êtes surpris par la poussière, prenez tout de suite un comprimé. Le taux de tristesse en suspension dans l'air est très élevé à certains endroits, et l'effet s'en fait sentir au bout de trois ou quatre inspirations. Après c'est trop tard, on n'a plus envie de s'en sortir, on se laisse couler avec une certaine délectation morose. Aucune arme bactériologique n'a jamais atteint ce degré d'efficacité. L'homme devient son propre bourreau.

Mathias glissa le tube de comprimés dans sa poche. Il songea à Candy, sa femme, adepte du RubOut, cette drogue qui effaçait les souvenirs, et dont il était sans nouvelles depuis le début des événements. Où était-elle en ce moment ? Avait-elle déjà succombé à la tristesse des Martiens ? Les déprimés chroniques devaient difficilement résister aux effets de la poussière rouge. Oui, sans doute était-elle morte dès les premières heures du Chaos ? Il l'imaginait sans mal, sautant du haut d'un building, ou jetant sa voiture contre un pilier de béton. Quelque chose se noua dans sa poitrine. Une brusque tristesse s'empara de lui, et il fut tenté d'avaler sans attendre l'un des comprimés fabriqués par Mikofsky.

— Que faisons-nous maintenant ? s'enquit-il pour combattre le chagrin qui menaçait de le submerger.

— Je file aux services de santé pour mettre en marche la fabrication des filtres et des euphorisants, dit le professeur. J'espère que je ne rencontrerai pas trop de difficultés. Pendant ce temps, essayez donc de nous trouver un véhicule blindé, équipé d'un ordinateur capable d'interpréter les signaux en provenance des satellites orbitaux. Nous risquons d'en avoir besoin. Chargez-y autant de vivres que vous pourrez. Faites comme si les choses allaient empirer, on ne sait jamais.

— La section anti-émeute du LAPD possède ce genre d'engin, marmonna Faning. Je vais essayer d'en piquer un. On se retrouve où ?

— En bas de chez vous. J'essayerai de garder le contact par téléphone, restez à l'écoute.

Ils se séparèrent sur le quai du métro, au milieu des pleurs de la foule rassemblée.

CHAPITRE IV

Faning émergeait de la bouche du métro quand deux garçons grimpés sur une moto le frôlèrent. Celui qui se tenait derrière le conducteur arracha le masque à gaz du policier. Mathias n'eut pas le temps de réagir... d'ailleurs il n'en avait aucune envie. Résigné, il regarda s'éloigner l'engin sur la perspective du boulevard. Jadis, il aurait probablement dégainé son arme de service, visé les pneus ou tiré en l'air. Il aurait arrêté une voiture au hasard pour la réquisitionner et se lancer à la poursuite des deux voleurs... Aujourd'hui, toute cette agitation le fatiguait par avance. Il se moquait du masque, il se moquait des voleurs, il se fichait de tout. Il était trop las pour tenter quelque chose. Il n'avait qu'une envie, s'asseoir sur ce banc, là, au milieu du square désert et attendre, les yeux dans le vague, les mains croisées sur le ventre, comme un vieillard désabusé.

Il fit quelques pas, les membres pleins d'une lassitude nouvelle. Il se sentait usé, comme si le temps s'était accéléré à son insu, consumant toute son énergie vitale. Tout lui paraissait laid, étranger, sans vie. Il se laissa tomber sur le siège. Comme les gens étaient ridicules ! Quelles gueules ils avaient ! Ils suaient la médiocrité, la crasse, l'ennui des petites vies sans passion. Toute la ville était à leur image. Pourquoi s'attarder plus longtemps ? Pourquoi rester là un jour de plus ? Pour faire quoi ?

Il se sentait soudain très vieux. Il regarda ses mains, s'étonnant de n'y point trouver les déformations articulaires propres aux rhumatismes. Il fit courir ses doigts sur son crâne, persuadé qu'ils rencontreraient une peau dénudée par la calvitie. Il fut surpris de se découvrir une chevelure drue, crissante. Ça n'allait pas. Il y avait quelque chose qu'il ne comprenait pas.

Il se redressa, se mit instinctivement à boiter, à la façon des vieillards. Il lui fallait éviter les cailloux du sol qui tordaient

douloureusement les articulations de ses pieds. Ah ! une canne aurait été la bienvenue. Une bonne canne solide sur laquelle il aurait pu s'appuyer. Quelle misère de devoir traîner une carcasse pareillement délabrée, mais on ne pouvait tout de même pas passer toutes ses journées au lit, n'est-ce pas ?

Il déambula à travers le parc désert, sans rien voir, écoutant le bruit de ses organes, se demandant lequel d'entre eux allait le trahir aujourd'hui. Tantôt c'était l'estomac, tantôt les intestins... Ou bien on ne pouvait plus rien avaler, ou bien on n'arrivait plus à chier correctement. C'était ça la vieillesse, l'usure. Tout se délabrait, et on passait son temps à guetter la prochaine panne.

Il se figea. Un panneau métallique venait de lui renvoyer son image. Il constata avec stupeur qu'il était jeune. L'incroyable sentiment d'usure et de lassitude qui l'écrasait n'avait rien à voir avec son âge. C'était... c'était une illusion due à la poussière rouge !

Bon sang ! Il avait bien failli se laisser avoir. Pendant quelques minutes il s'était réellement cru au bout du rouleau, n'aspirant plus qu'au repos éternel, prisonnier d'une carcasse délabrée privée de toute énergie. La tristesse... La tristesse des Martiens. Il comprenait mieux à présent pourquoi ceux qui y cédaient n'avaient plus qu'une envie : en finir au plus vite.

Il plongea la main dans sa poche à la recherche du tube d'euphorisants que lui avait donné Mikofsky. Il était si secoué qu'il avala deux comprimés coup sur coup. Il avait peur, peur de céder de nouveau à l'illusion du désespoir. La réaction nerveuse le faisait grelotter. Pendant un moment il crut qu'il ne parviendrait jamais à se réchauffer, puis il commença à transpirer et quelque chose se mit à crépiter le long de ses nerfs, une sorte de courant électrique qui lui donnait la danse de Saint-Guy. Il se sentit brusquement débordant d'une énergie mal canalisée, un trop-plein de vapeur qui menaçait de faire sauter le couvercle de son cerveau, comme dans les dessins animés... Ouais, c'était exactement ça. Vachement marrant.

Le chat bouffe les comprimés, il s'illumine comme une ampoule électrique, on voit la décharge qui grimpe vers sa tête et BOUM, le haut de son crâne s'envole, et sa cervelle fait un looping dans les airs... BOUM !

Bordel, qu'est-ce qu'il faisait chaud ici ! C'était chouette cette espèce de pellicule rouge qui recouvrait l'herbe, ça hallucinait un max, le top délire, carrément. Et il y en avait partout de ce truc. Ça ressemblait à de la peau humaine, de la peau d'indien ! Ouais ! On aurait pu l'utiliser pour s'en fabriquer des déguisements. Des déguisements de Sioux ou de Comanches. La peau des hommes rouges recouvrait la ville, le général Custer devait s'en retourner dans sa tombe ! Ouah ! le super gag !

Faning pressa le pas. Il remarqua que lorsqu'on tapait des talons, la peau gainant les trottoirs se marbrait d'hématomes violets. Ça aussi c'était rigolo. Il aurait fallu la badigeonner d'arnica au fur et à mesure qu'on avançait ! Et si on se mettait à danser, on fabriquait de la peau de panthère !

Il trouvait la chose si poilante qu'il interpella les passants pour leur en faire part, mais ceux-ci lui opposèrent des visages ravagés par le découragement et s'éloignèrent en haussant les épaules.

— Hé ! leur cria Mathias. Vous êtes pas marrants les mecs ! On vous l'a jamais dit ? Vous devez pas vraiment vous poiler dans l'existence !

Et il se mit à danser, pour la simple joie de voir la peau des trottoirs enfler et noircir sous ses semelles. Les trottoirs-panthères ! Les trottoirs-dalmatiens ! Clac-clac-clac, plein de petites taches.

Il s'agenouilla, caressa la pellicule vivante. Il y avait sûrement du fric à faire avec ça. Des poupées gonflables en vraie peau ? Pourquoi pas ? De la peau tiède, frémissante, donnant l'illusion de la vie ? Ouais ! Tous les obsédés en seraient raides dingues. Il fallait tout de suite en prélever des coupons, trouver des nanas capables de tailler ça au petit poil et ouvrir un atelier de couture.

Il tâta ses poches, en quête d'un canif, n'en trouva pas, et oublia tout aussitôt pourquoi il avait eu besoin d'un couteau. Les idées, les sensations, se succédaient en lui à une telle vitesse qu'il avait à peine le temps de les percevoir. Il riait. Il ne pouvait plus s'empêcher de rire. Tout était formidable. Il avait envie de faire des blagues à tous ces pauvres types qui se traînaient

comme des larves au long des trottoirs avec des têtes de chiens battus.

— Hé ! leur cria-t-il en se hissant sur une borne d'incendie. Vous êtes tous constipés ou quoi ?

Comme on ne lui répondait pas, il s'engouffra dans un cinéma qui donnait une rétrospective non-stop des films de Bergman. Au bout de dix minutes de projection il riait aux larmes, à en avoir des crampes dans le ventre. Ouaf ! Il était trop, ce mec. C'était à s'en pisser dessus. Quelle marrade !

Il suffoqua tant qu'il s'en étrangla avec le pop-corn et faillit s'étouffer. C'est en allant boire un peu d'eau dans les toilettes qu'il parvint à reprendre ses esprits. Son image, dans le miroir accroché au-dessus du lavabo, lui fit presque peur. C'était celle d'un abruti hilare, les traits déformés par la niaiserie.

« Les comprimés... » songea-t-il aussitôt. Il en avait trop pris. Il était sans transition passé de la dépression absolue à l'euphorie la plus délirante. Ses nerfs lui faisaient presque mal et la migraine lui déchirait le crâne. Il faudrait déterminer le bon dosage au plus vite afin d'éviter de sombrer dans l'infantilisme à la prochaine ingestion de cachets. Il s'aspergea le visage, se massa les tempes et quitta le cinéma au beau milieu de *Cris et Chuchotements*.

Une fois dehors, il se dirigea d'un pas rapide vers le bâtiment du LAPD. Faute de vent, la poussière rouge était retombée et le ciel vierge de tout brouillard. Les allées et venues des piétons avaient marbré la pellicule écarlate de grandes marques bleuâtres qui évoquaient effectivement des hématomes. Des camions de la voirie descendaient le boulevard, escortés par des hommes en combinaisons protectrices équipés de masques à gaz. À l'aide de grands racloirs, ils lacéraient le film rougeâtre qui recouvrait la chaussée, et jetaient ces lambeaux dans la gueule d'un incinérateur mobile. L'odeur qui montait de la machine rappelait à s'y méprendre celle de la chair rôtie.

Faning fit la grimace. Cette pestilence de bûcher ne lui disait rien qui vaille.

Il s'engouffra dans l'hôtel de police. Les euphorisants continuaient à crépiter au long de ses nerfs mais leur effet hallucinatoire s'était maintenant estompé, et il maîtrisait mieux

les informations qui arrivaient à son cerveau. Il fut frappé par l'atmosphère de capitulation qui régnait dans les différents services. Beaucoup de gens pleuraient, les plus endurcis des inspecteurs se consolaient en liquidant une pinte de gin au goulot, sans même chercher à se cacher. Une secrétaire de l'identité judiciaire s'était pendue dans les toilettes, mais personne n'avait pensé à décrocher son corps qui se balançait au-dessus des lavabos. Comme il prenait la direction de la morgue, Faning fut hélé par une standardiste aux yeux rougis.

— Hé ! sanglota-t-elle. Le toubib qui fait les autopsies... Il s'est couché sur sa table de dissection, au milieu des cadavres, et il s'est ouvert les veines. Je tenais à vous prévenir. Personne n'a voulu s'en occuper.

Mathias la remercia et descendit dans ce qui avait jadis été son domaine : le service nécrovidéo. Tout cela lui semblait aujourd'hui terriblement éloigné dans le temps. Presque aussi lointain que les souvenirs de sa petite enfance.

La fille du standard n'avait pas menti. Le toubib s'était allongé sur la table inoxydable après s'être entièrement déshabillé, et s'était sectionné l'artère radiale d'un coup de scalpel. Il avait poussé l'ironie macabre jusqu'à s'attacher au gros orteil une étiquette rédigée de sa main, et sur laquelle il avait mentionné son nom ainsi que la cause de sa mort.

Sous l'action des euphorisants, Faning ne put se retenir de pouffer de rire.

Il décida de ne pas s'attarder et se glissa dans le couloir souterrain qui permettait d'accéder aux garages de la section anti-émeute. Personne ne lui demanda ce qu'il venait faire là, ni pourquoi il inspectait les véhicules. Les mécaniciens s'étaient retirés dans l'atelier pour évoquer leurs divorces respectifs. Ils soliloquaient tous en chœur en se passant à la ronde une bouteille de téquila bon marché, chacun d'eux muré dans sa litanie morose.

Mathias réussit à dénicher le véhicule répondant aux critères définis par Mikofsky. C'était un blindé à train chenillé équipé d'une batterie d'ordinateurs capables de collecter les informations des satellites de surveillance. Faning profita de l'apathie de ses collègues pour accéder au magasin et puiser

dans les rations alimentaires. Le responsable des stocks le regarda s'agiter d'un œil hagard mais n'ouvrit pas la bouche pour lui réclamer son ordre de mission.

Ces préparatifs achevés, Mathias regagna son bureau afin d'appeler Mikofsky sur son téléphone mobile.

— J'ai le camion, lui annonça-t-il. Et vous, où en êtes-vous ?

— J'ai réussi à obtenir la mise en fabrication accélérée des euphorisants. La distribution commencera dès ce soir, répondit le professeur. C'était le plus urgent, depuis ce matin il y a eu deux mille suicides à Los Angeles. Il semblerait que la poussière rouge ait dérivé grâce aux courants aériens et qu'elle soit en train de contaminer les autres villes de Californie. Elle prolifère partout très rapidement, mais il est difficile d'obtenir des informations précises car les services responsables se désintéressent de ce qui se passe autour d'eux. Le taux d'absentéisme est effroyable. La plupart des administrations ne répondent plus. Si l'on ne parvient pas à enrayer l'épidémie de dépression collective, le pays sera très vite paralysé. Les centrales électriques cesseront de distribuer le courant faute d'ouvriers. De plus, la prolifération des cadavres nous fait courir de gros risques de choléra, surtout par cette chaleur.

— Avez-vous réussi à dénicher des interlocuteurs valables ?

— Quelques-uns. On est en train de former une brigade d'intervention, j'ai distribué des euphorisants et des masques à toute l'équipe. Ce n'est pas l'idéal mais je n'ai rien de mieux à proposer pour le moment. Certains refusent de se « droguer », d'autres réagissent mal aux antidépresseurs. Des annonces seront diffusées ce soir, sur toutes les chaînes de télévision. Des vedettes du show-business tenteront d'expliquer au public ce qu'on attend de lui. Tout cela est bricolé à la va-vite, presque improvisé, mais il faut s'attendre à ce que le courant électrique soit coupé d'un jour à l'autre.

— Je vais sortir le camion blindé, dit Mathias. Je vivrai dedans en attendant votre retour. Comme il est totalement étanche j'y serai à l'abri des infiltrations de poussière.

— Bien, fit Mikofsky. Sortez le moins possible. Personne ne peut prévoir comment la situation va évoluer. J'ai peur que nous ne soyons pas au bout de nos peines.

Il raccrocha, et Faning resta seul dans le bureau, à triturer le combiné du téléphone entre ses doigts. Alors que son regard errait sur le désordre de sa table de travail, il réalisa que la poussière rouge s'était infiltrée par les interstices de la fenêtre mal fermée. Elle avait saupoudrée certains objets avant d'agglutiner ses grains et de se changer en une pellicule à la consistance presque charnelle.

Un crayon, tombé d'un pot, s'était vu ainsi gainé d'une épaisse couche de peau qui lui donnait l'apparence d'un doigt coupé. L'illusion était parfaite et provoqua un léger dégoût chez Mathias pourtant habitué aux macabres spectacles de la salle d'autopsie. Le crayon – jadis une honnête tige de graphite enveloppée de bois estampillée *Indian purple* – ressemblait maintenant à un index tranché, figé par la rigidité cadavérique. Un index dépourvu d'ongle, mais à l'extrémité conique, très effilée. Mathias aurait aimé avoir le courage de le saisir pour le jeter dans le broyeur de documents, mais quelque chose l'en empêchait. Une peur mal définie, presque superstitieuse.

« Arrête de déconner, se dit-il pour se donner du courage. Ce n'est rien d'autre qu'un crayon à papier enveloppé d'une couche de protoplasme. Tu n'as qu'à peler la pellicule élastique pour le récupérer. »

Au moment où il tendait la main vers le cylindre rougeâtre, il eut l'impression que celui-ci se déplaçait... comme une chenille, par plissements successifs. La chair se contractait d'avant en arrière, tel l'abdomen d'un ver de terre, propulsant le crayon à la surface du bureau.

Mathias se plaqua contre son fauteuil. Allons ! Ce n'était pas possible, il délirait ! C'était encore un effet secondaire des euphorisants. Jusqu'à présent la matière rouge s'était révélée inerte. Si elle avait parfois donné l'impression de bouger c'était principalement par son grouillement reproducteur.

Faning se força à rire. Le... doigt (?) était en train de traverser le sous-main. Le buvard, pelucheux, fournissait une meilleure accroche et lui permettait de mieux progresser. Où comptait-il aller ? C'était idiot. Parvenu au bord du bureau il tomberait par terre.

« Tu n'auras plus qu'à l'écraser sous ta semelle », songea Mathias en observant l'approche du cylindre.

Un ver. Un gros ver plutôt rigide. Et dont le corps se plissait vilainement sous l'effort. Faning ne parvenait pas encore à se persuader de la réalité de la chose. De la foutaise, sans doute. Une hallucination. Il n'avait qu'à se cramponner aux accoudoirs du fauteuil, fermer deux secondes les yeux en pressant fortement les paupières, et l'image se dissoudrait d'elle-même.

Oui, bien sûr... alors pourquoi ne se décidait-il pas à le faire ? Pourquoi cette impression de danger imminent lui agaçait-elle la nuque ?

Le crayon se plissa, rétractant sa chair à la manière d'un ressort dont on comprime les spires métalliques... puis il sauta.

Il sauta au visage de Faning, visant l'œil gauche. Il s'était tant contracté en prévision du saut, que la pointe de graphite avait crevé la chair. Elle émergeait du cône de peau comme une petite griffe rectiligne, un bec, ou une épine. Mathias se jeta de côté. Le crayon vivant lui frôla la joue et lui déchira la pommette. Puis il tomba sur son épaule, roula sur sa poitrine et vint atterrir entre ses cuisses, sur le siège de vinyle. Faning se redressa d'un bond ; d'un coup de pied il renversa la chaise, puis écrasa sa semelle sur l'objet qui reprenait déjà ses contorsions de chenille. La chair éclata sous le cuir, le bois craqua. Mathias demeura un moment immobile, n'osant relever le pied, tel un soldat qui vient de marcher sur une mine et qui sait qu'en relevant le talon il provoquera l'explosion de la charge.

Était-ce... mort ?

Il n'était toujours pas certain de ce qu'il avait vu. Ou cru voir... Ou...

Il se décida enfin à faire un pas de côté. Le crayon gisait sur le carrelage, brisé en trois morceaux, la mine émiettée. Son enveloppe de peau, lacérée, ne formait plus qu'une flaque de tissus protoplasmiques inidentifiables.

Mathias relâcha doucement l'air emmagasiné dans sa poitrine. Avait-il rêvé tout cela ? Il eut un geste pour saisir le téléphone, appeler Mikofsky, mais renonça. Le professeur ne serait-il pas tenté de croire qu'il était en train de perdre les

pédales ? Mieux valait garder le silence sur cet épisode inexplicable.

« C'était une hallucination, se répéta-t-il en s'asseyant sur le siège qu'il venait de redresser. Une simple hallucination due aux saloperies que tu as avalées. Ça ne se reproduira plus. »

Et pour s'en assurer, il fixa durant près d'une demi-heure les autres objets que la poussière rouge avait enveloppés de « peau » : un taille-crayons et une gomme. Ni l'un ni l'autre ne firent mine de bouger.

CHAPITRE V

Le soir même, des camions de la Garde Nationale remontèrent les rues principales pour procéder à des distributions de cachets euphorisants. Des haut-parleurs, vissés sur le toit des véhicules, détaillaient avec beaucoup de prudence l'usage qu'il convenait d'en faire. Malheureusement, cette manne tombant du ciel attira principalement une population de junkies et de dealers, qui voyait là l'occasion rêvée de renouveler ses stocks sans bourse délier. Les gens « normaux » éprouvèrent quelque réticence à côtoyer cette faune déjà surexcitée, si bien que l'initiative de Mikofsky manqua en grande partie la cible qu'elle s'était fixée.

En outre, les cachets, gracieusement offerts, furent mal employés. On s'en gava. Ces excès donnèrent lieu à de véritables explosions d'hilarité hystérique sur les boulevards, dans les cafés ou les cinémas. Les spasmes du rire, incontrôlables, irrépressibles, engendrèrent des blocages du diaphragme, qui provoquèrent à leur tour des cyanoses et des asphyxies. Beaucoup de rieurs s'abattirent dans le caniveau, la bouche grande ouverte et le visage pourtant bleu, happant désespérément un air qui ne pouvait plus pénétrer dans leurs poumons. La nuit était pleine de ces éclats de rires, qui, dans ce décor d'immeubles recouverts de peau écarlate, prenaient une résonance démoniaque.

Les services de la voirie travaillèrent jusqu'à l'aube pour redonner à la cité son aspect habituel. La pellicule rougeâtre née de l'agglutinement des grains de poussière n'opposait aucune résistance. Elle se laissait lacérer, écorcher, réduire en lambeaux, au grand soulagement des autorités. Le soulagement fut toutefois de courte durée, dès le lendemain, les immeubles se remirent à « saigner ». La poudre rouge s'écoulait de leurs façades éventrées comme des plaies d'un stigmatisé.

À la télévision, les présentateurs entonnèrent le refrain désormais classique des aberrations naturelles dues à la pollution. C'était commode, cela expliquait tout en n'expliquant rien.

Sur CNN, Judith Carnahan parla d'une « moisissure à prolifération rapide apportée par le vent, et provenant, sans aucun doute, de la forêt amazonienne. » Il n'y avait pas à s'alarmer. Tout le monde avait entendu parler des algues qui avaient envahi le golfe du Mexique et la côte de Floride. La moisissure rouge s'apparentait à ces désagréments. C'était désagréable mais sans danger réel.

Nulle part il ne fut fait mention de l'épidémie de dépression nerveuse due à la poussière rouge.

Les autorités avaient manifestement décidé de mettre une sourdine aux rumeurs ayant circulé ces derniers jours.

Mais la poussière continuait à se multiplier. Il suffisait d'en déposer une pincée dans une tasse pour voir le gobelet déborder au bout d'une heure. Mathias ne quittait plus son masque à gaz, en dépit de l'eczéma déclenché par le bourrelet de caoutchouc qui lui entourait le visage. Mikofsky lui avait remis une boîte de filtres neufs en lui recommandant d'en changer tous les trois jours environ. Il vivait désormais dans le camion blindé soustrait au parc automobile de la section antiémeute. Les portes étanches une fois verrouillées, les volets de combat abaissés, il s'étendait sur une couchette et écoutait le nasillement montant de la radio qu'il avait branchée sur la fréquence d'alerte codée des services d'urgence. Les dialogues angoissés qui s'entrecroisaient dans les airs ne lui laissaient aucune illusion : la situation se détériorait d'heure en heure. Pire : elle s'étendait à l'ensemble du pays. Gagnées par le désintérêt, l'apathie, les populations ne faisaient plus aucun effort pour empêcher la désagrégation des structures de production. La plupart des ouvriers avaient cessé de se rendre à leur travail. On ne comptait plus les villes privées d'électricité ou d'eau potable. Le désastre s'installait, sans convulsions, sans mouvements de foule. On aurait vainement cherché au long des rues les fameuses scènes d'émeute ou de panique si chères aux auteurs de science-fiction qui s'étaient jadis complus à annoncer

la fin du monde. Il n'y avait ni cris ni bousculades. Personne ne pillait les boutiques, les galeries marchandes ou les supermarchés... Pour voler, il aurait fallu nourrir encore quelque envie, un semblant de désir, or, les citadins qu'on surprenait à errer sur Sunset ou Wilshire étaient tous habités par la même apathie. Aucune flamme n'habitait leur regard, aucun appétit ne les poussait plus à profiter de la vie. Contrairement à tout ce qu'on avait prévu, les rayons des grandes surfaces ne se vidèrent pas, car on ne mangeait presque plus. Il n'y eut ni viols ni crimes sexuels d'aucune sorte. Aucune orgie ne se déchaîna dans les collines. Le désastre s'installait en sourdine, de manière surnoise, sans hurlements d'horreur ou de protestation. Il n'y eut ni rassemblements, ni défilés. Peu à peu, les journalistes eux-mêmes cessèrent de s'intéresser à la question. De plus en plus fréquemment, lorsqu'on allumait la télévision, c'était pour découvrir un plateau désert, ou un talk-show dont les invités pleuraient silencieusement, face à face, sans proférer une parole. Plusieurs grands networks cessèrent d'émettre, faute de personnel technique... ou d'électricité. Les stations de radio se turent les unes après les autres. Ça n'avait du reste pas grande importance puisque personne ne les écoutait plus depuis longtemps. Les rues se vidèrent, l'apathie grandissante clouait les gens chez eux, dans un fauteuil ou au fond de leur lit.

Beaucoup avaient renoncé à se lever, à se laver, à s'habiller et même à se nourrir. Ils attendaient, voilà tout, le regard perdu, fixant un point invisible, marmonnant des choses incompréhensibles, les joues irritées par le flot continu des larmes qui finissait par leur irriter l'épiderme.

Mikofsky dut renoncer à la fabrication des filtres respiratoires car l'usine ferma ses portes, faute d'ouvriers. Fatigué par les nuits de veille, les nerfs tendus par les excitants dont il se bourrait depuis le début des événements, il réapparut un matin, accompagné d'une demi-douzaine de Marines en tenue de combat, le visage dissimulé sous un masque à gaz.

— C'est tout ce que j'ai pu obtenir, marmonna-t-il. Le sergent Keyes et ses gars vont nous aider à mettre sur pied une unité d'intervention mobile. D'ici demain, le reste de la troupe

arrivera au volant de camions-citernes géants. Chacun de ces véhicules est équipé d'une bouche d'aspiration grâce à laquelle nous espérons empêcher la dispersion de la poussière rouge à travers l'atmosphère.

— Des aspirateurs, ricana Keyes. Des aspirateurs de la taille d'un semi-remorque.

C'était un homme bâti en force, à la mâchoire lourde et au nez écrasé. Fanning estima qu'il ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Il ne paraissait ni inquiet ni sujet au défaitisme. Cet état d'esprit ne l'empêchait pas d'être extrêmement lucide.

— On est à peu près certains que le Président s'est suicidé, murmura-t-il dès le second jour. À ce qui se raconte, le personnel de la Maison Blanche aurait quitté la Terre à bord d'une navette pour gagner une station orbitale. Ils appellent ça un repli stratégique. Le vice-président Conroy serait là-haut avec toute sa famille, à prendre des bains de soleil artificiel au bord d'une piscine sous dôme.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Fanning en se tournant vers Mikofsky.

Le professeur haussa les épaules.

— C'est possible, avoua-t-il en laissant transparaître une certaine lassitude. D'après les informations collectées par les satellites de surveillance, il semblerait que bon nombre de pays d'Europe soient déjà retournés au Moyen Âge.

Le lendemain, Fanning se joignit aux soldats pour patrouiller à la tête des véhicules d'aspiration. C'étaient d'énormes camions-citernes reconvertis à la hâte, et sur les flancs desquels on avait greffé des turbines capables de développer une puissance de succion considérable. Lorsque les bouches d'aspiration entraient en fonction, la poussière en suspension dans l'air se rassemblait comme un essaim de guêpes, et plongeait droit dans la gueule du conduit. Un système de mise sous vide compressait ensuite les particules ainsi recueillies à l'intérieur de la citerne.

Au cours de la patrouille, Mathias prit conscience qu'il y avait de plus en plus de morts au long des rues. La pellicule caoutchouteuse de la poussière agglutinée les enveloppant de manière hermétique, ils ne répandaient aucune odeur, si bien

qu'on ne leur prêtait qu'une attention distraite. Ces formes oblongues, parfois isolées, parfois entassées, finissaient par se confondre avec les bizarres sculptures modernes que la municipalité avait jugé bon de multiplier à travers la ville au cours des dernières années.

À certains endroits, le nuage de poussière était si dense qu'il suffisait de rester assis trente minutes sur un banc public pour se retrouver « enveloppé » de la tête aux pieds. Si la passivité, l'apathie, du sujet l'empêchait de se nettoyer au fur et à mesure, la pellicule s'épaississait, gagnait en cohérence, au point de prendre la consistance d'un suaire.

— C'est du travail en moins pour nous, ricana Keyes. On nous les livre déjà emballés dans leur body-bag !

Faning n'appréciait guère ce cynisme, même si le côtoiement journalier des flics l'y avait habitué. La situation était désormais trop grave pour qu'on puisse espérer prendre du recul à coups de plaisanteries vaseuses.

Les silhouettes enveloppées de chair rouge lui faisaient peur. Il courait de l'une à l'autre pour fendre la pellicule à l'aide d'une lame de canif, avec l'espoir de dégager quelqu'un qui serait encore en vie. Chaque fois, hélas, la cagoule fibreuse laissait émerger la même face livide, à la bouche dilatée par la suffocation.

— Ils se sont laissé envelopper sans réagir, répétait Keyes. Leur instinct de survie est annihilé. Ils savent qu'ils vont étouffer, mais ils ne font pas un geste pour se dégager.

— C'est comme si la poussière avait trouvé le moyen de venir au secours de ceux qui n'ont pas le courage de mettre fin à leurs jours, observa Mathias. On dirait que tout a été prévu, depuis le début.

— C'est vrai, grogna le sergent. C'est vachement bien pensé tout ça. Peut-être que la nature a décidé qu'elle en avait ras-le-bol de l'homme ?

Un peu plus tard, alors que le peloton faisait une pause pour laisser aux turbines le temps de refroidir, Faning assista à une scène curieuse. Un chien surgit d'une rue voisine. Il était entièrement recouvert de « chair » rougeâtre, ce qui était surprenant car la plupart des animaux dévoraient la pellicule de

poussière agglutinée au fur et à mesure qu'elle se déposait sur leur pelage. C'était un réflexe inné qui ne s'était pas encore effacé de leur esprit.

Le chien en question n'avait pas succombé à l'asphyxie, sûrement parce que le film qui le recouvrait était encore assez mince pour conserver une relative porosité. Il courait de manière désordonnée, en aveugle, se cognant parfois aux réverbères. Au bout d'un moment, Mathias eut la conviction étrange que la bête était partagée entre deux volontés contraires.

C'était une impression fumeuse, qu'il avait du mal à préciser, et même à formuler clairement. Tout se passait comme si le chien avait envie d'aller à droite, et l'enveloppe rougeâtre à gauche...

Voilà, c'était dit. Cela se devinait à certaines contractions de la pellicule caoutchouteuse qui se gonflait, plissait, tel un muscle sous l'épiderme d'un culturiste.

Le chien voulait tourner à droite, le body-bag à gauche...

Faning songea au crayon qui avait bondi avec l'intention de l'éborgner, et dont il n'avait parlé à personne de peur de passer pour fou.

— Vous avez vu ? lança-t-il nerveusement à Keyes. Le chien...

Le sergent haussa les épaules.

— Il gesticule parce qu'il est en train d'étouffer, marmonna le soldat. Allez le délivrer si ça vous amuse, moi je ne bouge pas. Pas envie d'aller tripoter cette saloperie de peau de grenouille.

Mathias ouvrit la portière du camion et sauta à terre. Il allait s'approcher du chien quand il vit la chair rouge qui enveloppait l'animal se déchirer sous l'effet des tractions contraires. La tête du chien émergea, la gueule ouverte, happant l'air. Il poussa un aboiement plaintif tandis que le reste de son corps, toujours emballé par le suaire, tournait résolument à gauche, contre sa volonté. Mathias fut sur le point de se lancer à sa poursuite mais renonça car il sentait le poids du regard de Keyes sur sa nuque. Il regagna le camion sans savoir quelle conclusion tirer de ce qu'il venait de voir.

Le soir, au retour de la patrouille, Mikofsky le prit à part et le pria de grimper dans le véhicule blindé tapissé jusqu'au toit par les ordinateurs de surveillance.

— Écoutez, lui dit-il, il faut que nous parlions. Vous ne devrez pas répéter un mot de ce que vous allez entendre. C'est compris ?

Mathias s'assit devant une console. Les écrans verdâtres installaient une atmosphère de sous-marin en plongée. Leur lumière accusait durement les traits fatigués du professeur. Son énorme moustache était en train de virer du poivre et sel au blanc argenté.

— Je vais essayer d'aller vite, dit-il. Il est inutile de se leurrer, la situation empire d'heure en heure. Nous allons au-devant de bouleversements qui défient l'imagination. Je dois vous préparer à ce que vous allez voir, sinon vous pourriez penser que vous êtes en train de sombrer dans la démence. Je ne suis pas surpris par le tour que prennent les événements. J'ai toujours su que ça se passerait ainsi. Il y a trente-cinq ans que j'attends le dernier acte.

— Quel dernier acte ?

— Le réveil des géants... Le réveil de la tribu primitive, originelle qui existait avant toute chose. Avant même que l'univers que nous connaissons n'existe. Je vous parle de l'époque d'avant la seconde zéro. Du temps d'avant le Temps.

Mathias fronça les sourcils. Les paroles de Mikofsky éveillaient de vagues souvenirs en lui.

— Je tiens à être franc, dit le professeur. Je suis responsable de votre trouble. Nous avons déjà eu cette conversation, il y a quelques semaines, mais j'ai eu peur que vous ne sachiez pas garder le secret, aussi je vous ai fait absorber une dose de RubOut, une dose assez forte pour effacer de votre mémoire toute trace de mes révélations. Je vais donc vous répéter ce que vous saviez déjà. Ce dont vous gardez peut-être un souvenir confus...

— Oui, souffla Faning. Il me semble que je me rappelle quelque chose à propos de cette horde. C'est... comme un rêve mal effacé.

— Tout a commencé avec un banal programme de recherche sur des échantillons de roches dérivant dans le cosmos, expliqua Mikofsky. Une simple routine d'emboîtements. L'arrière-pensée des scientifiques était de mettre la main sur des morceaux d'architecture stellaire, des ruines satellisées. Le drame s'est produit quand l'ordinateur chargé de trier les archives, s'était amusé à emboîter météorites et d'aérolithes comme des pièces de puzzle. Et qu'il a donné une image virtuelle de l'objet ainsi reconstitué. À partir de ces morceaux épars – ces miettes de planètes – il avait assemblé un objet compact, parfaitement reconnaissable, et qui fit dresser les cheveux sur la tête de ceux qui l'avaient programmé. Un tibia. Un tibia long de 400 000 kilomètres.

— Oui, bredouilla Faning. Il me semble que je sais tout cela. Ça m'était sorti de la tête...

— C'est bien, fit Mikofsky. Ça veut dire que le reste vous reviendra peu à peu. Je vais donc abréger. La découverte du tibia impliquait que le cosmos n'était qu'un ossuaire en vrac. Un ossuaire constitué par les cadavres d'une race de géants. Il y avait donc eu, jadis, bien avant le Big-bang, une race colossale auprès de laquelle nous n'étions que des microbes. L'équipe a procédé à d'autres simulations, avec les aérolithes satellisés autour de Saturne. Les fameux « anneaux ». Cette fois la reconstitution virtuelle leur a montré que l'emboîtement de tous les cailloux constituant les anneaux de Saturne donnait un crâne... une tête de mort humanoïde au centre de laquelle Saturne flottait comme un cerveau fossilisé.

— Je le savais, haleta Mathias. C'est vrai, vous m'avez déjà dit tout ça.

— J'ai provoqué en vous une amnésie chimique parce que nous touchons là à un domaine dangereux, murmura le professeur. Le gouvernement entretient depuis des dizaines d'années un service spécial, occulte, chargé de faire disparaître tous ceux qui ont le malheur de s'intéresser à cette affaire. Un dossier auprès duquel les intrusions de petits bonshommes verts font figure de spectacles de patronage. Nous sommes en présence d'une vérité qui remet en cause tous les fondements de la morale, de la religion, de la philosophie. Cela pourrait

déclencher une crise de société sans précédent, l'émergence d'une secte plus puissante que tout ce qu'on a pu connaître à ce jour.

Il fit une pause, se passa la main sur le visage, comme s'il hésitait à continuer.

— Encore un mot et j'en aurai fini, murmura-t-il. Savez-vous ce qu'un bathyscaphe de *l'Underwater Research Team* a découvert au fond de la faille de San Andréas en juillet 2024 ?

— Allez-y, capitula Faning. Maintenant je suis prêt à tout entendre.

— Tout au fond, on a trouvé un objet immense fiché dans la vase. Du silex, à peine érodé par l'immersion, et qui avait la forme d'un triangle équilatéral. On a d'abord cru qu'il s'agissait d'une sculpture géante, mais en réalité, c'était encore plus fantastique. C'était la pointe d'une arme rudimentaire. Une flèche, ou l'extrémité d'un poignard de silex. Une arme qui avait servi à perpétrer un crime. Vous commencez à comprendre ? La lame s'était cassée sous la puissance du coup, et la pointe était restée fichée dans la plaie mortelle qu'elle avait ouverte. La faille de San Andréas, c'est une blessure fossilisée. La plaie d'un cerveau pétrifié par le temps. Nous habitons la dépouille d'un être assassiné en des âges obscurs. Toutes les grandes fosses marines qui sillonnent le globe sont probablement les cicatrices des blessures qui ont causé sa mort. Quelqu'un s'est acharné sur notre pauvre Terre, lui criblant la tête de coups de couteau. À la fin, la lame s'est brisée, et ce débris est resté coincé au fond de la plaie. C'est la seule explication. Elle est effrayante mais il faut se garder de la réfuter sous des prétextes imbéciles. L'espèce humaine a proliféré sur un cadavre assassiné, abandonné sans sépulture dans un recoin du cosmos. Nous sommes les descendants des anciens nécrophages qui ont nettoyé cette carcasse.

— Je sais que vous dites la vérité, souffla Faning. Mais j'en ai froid dans le dos.

— Quand on prend la peine d'y réfléchir, fit rêveusement Mikofsky, tout cela n'est pas aussi incroyable qu'on le pense. Les poux qui pullulent sur la tête d'un vagabond ne s'imaginent-ils pas vivre sur une planète flottant dans l'espace ? Tout n'est

qu'une question d'échelle. Pour une bactérie notre corps est aussi vaste qu'un univers. Qui peut dire si ces géants originels ne sont pas eux-mêmes des poux par rapport à une structure encore plus vaste qui les contient tous ?

— Des géants gigognes ? dit Mathias.

— Pourquoi pas ? La science officielle a toujours été étroitement contrôlée par l'État. Nous ne savons que ce qu'on veut bien nous laisser savoir. Je m'en suis souvent rendu compte au cours des années passées.

— Et, selon vous, que veulent exactement ces Grands Anciens ?

— Revenir ? Reprendre leur place ? Régler leurs comptes ? Comment savoir ?

CHAPITRE VI

Le lendemain il se mit à pleuvoir. Une pluie fine et perçante qui se chargea de grains de poussière rouge et ruissela sur les édifices publics. L'effet produit était atroce. La cité tout entière semblait soudain submergée par un bain de sang. Contrairement à ce qu'avait d'abord pensé Mikofsky, l'averse ne nettoya pas les rues. Au lieu d'entraîner la poussière au fond des bouches d'égout en un flot bouillonnant, elle produisit une curieuse coagulation. Le sable écarlate s'hydrata, gonfla, à la façon d'une éponge sèche qui s'humidifie soudain. Ce que tout le monde surnommait désormais « la peau » y gagna une élasticité et une résistance accrues.

Au début de l'après-midi, alors qu'il travaillait au ramassage des morts, Mathias s'aperçut que son scaphandre semblait avoir été aspergé par un pistolet à peinture. La peau le gainait de la tête aux pieds, exception faite de la vitre et de la pastille respiratoire du masque à gaz qu'il nettoyait par réflexe toutes les deux minutes. Il décida qu'il était temps de « s'écorcher », comme disaient les hommes du sergent. C'est ainsi qu'ils désignaient la besogne peu ragoûtante qui consistait à lacérer lambeau par lambeau le film de poussière agglutinée. Lorsqu'on restait exposé plusieurs heures durant au brouillard de sable rouge flottant dans les rues, il convenait de se « peler » régulièrement, sous peine de se retrouver progressivement enveloppé par une écorce de plus en plus épaisse qui finissait par gêner le mouvement. Faute d'observer cette précaution, on se transformait en un bibendum pataud dont tous les doigts se soudaient les uns aux autres, transformant vos gants de sécurité en une grosse moufle de chair rougeâtre qui avait l'allure d'une patte de batracien mal formée.

Mathias jura, il avait trop tardé. Son scaphandre, surchargé de « peau » lui donnait l'impression d'être engoncé dans plusieurs manteaux superposés. Il avait du mal à bouger

convenablement les bras. Quelle connerie ! C'est ainsi qu'on se retrouvait coincé. On n'arrivait plus à lever les mains à la hauteur du masque, par là même on était dans l'impossibilité d'en nettoyer la vitre et la grille du filtre. On devenait aveugle, on s'asphyxiait...

Ses doigts n'étaient plus que de grosses saucisses rouges malhabiles. L'index et le majeur étaient d'ailleurs en train de se souder. Il entreprit de lacérer la pellicule charnelle qui le recouvrait, mais ses mains crissèrent à la surface du film caoutchouteux sans parvenir à l'entamer. C'était l'une des conséquences de la pluie. La poussière coagulée devenait beaucoup moins vulnérable aux lacérations. Faning commençait à transpirer. S'affairer dans ces conditions nécessitait une grande dépense d'énergie.

« C'est comme si j'étais pris en sandwich entre deux matelas gonflables ! » grogna-t-il pour lui-même. Il ne parvenait plus à fléchir assez les bras pour se griffer le torse. L'élasticité de la « peau » s'opposait à l'effort de ses muscles.

Et soudain le doute l'assaillit. Était-ce simplement une question d'épaisseur ? Ce qu'il s'obstinait à prendre pour de l'élasticité ne provenait-il pas d'autre chose ?

D'une volonté contraire à la sienne, par exemple ?

En un éclair, il revit le chien enveloppé de chair rouge... N'était-il pas en train de faire la même expérience ? Il voulait lacérer l'enveloppe de poussière coagulée, mais ELLE n'entendait pas le laisser faire. ELLE se défendait... Ce qu'on avait jusqu'à maintenant pris pour une prolifération passive se révélait doué d'un sens de la survie qui s'affirmait de jour en jour.

Faning cracha une injure. La sueur lui dégoulinait dans les yeux. L'adrénaline de la peur avait activé tous ses échanges chimiques et il baignait dans son jus. Il banda ses muscles pour tenter de planter ses doigts dans la peau écarlate comme il l'avait toujours fait jusqu'à aujourd'hui. Le scaphandre refusa d'obéir. Mathias eut la conviction qu'il se raidissait lui aussi, mais en sens contraire, s'opposant aux efforts de son occupant.

Faning sentit la panique le gagner. Il n'était plus installé à l'intérieur d'un simple vêtement de protection, non, il était

désormais à l'intérieur de quelqu'un d'autre ! Quelqu'un qui bougeait à sa guise, selon ses désirs propres.

« Bordel ! cria-t-il d'une voix étranglée. Je suis comme un fœtus dans le ventre de sa mère ! »

Oui, comme un fœtus. Aussi peu autonome, aussi dépendant. Aussi prisonnier.

Il se débattit, sans parvenir à reprendre le contrôle du scaphandre qui tenait maintenant debout par sa seule volonté. La chair rouge, crispée, tétanisée, avait la consistance d'un mur de brique. Mathias se meurtrissait les épaules et les coudes au sein de cette cuirasse qui ne lui obéissait plus.

Tout à coup, le vêtement se mit en marche. Il se déplaçait sans s'occuper de Faning. Contournant l'amoncellement des cadavres entassés au milieu du carrefour, il arriva dans le dos de l'un des hommes de Keyes. Le soldat travaillait à genoux, fendant les « body-bags » au scalpel pour s'assurer que leurs occupants étaient réellement morts. Faning s'approcha de lui, lui saisit la tête, et la fit violemment pivoter de droite à gauche pour lui briser les vertèbres cervicales.

Ou, il se vit faire cela... Il sentit ses mains commettre ce crime, et pourtant son esprit tout entier refusait d'y participer. Mais le scaphandre se moquait de ses scrupules. Il agissait sans se soucier de l'avis de son passager. Mathias poussa un cri rauque que personne n'entendit car – faute de nettoyage – la pastille respiratoire de son masque était en train de s'obstruer. Déjà la combinaison s'approchait d'un autre soldat. La peau qui l'enveloppait était devenue presque brûlante, comme échauffée par l'effort musculaire produit. Faning sentait venir le moment où elle allait prendre feu.

Il hurla pour éveiller l'attention du soldat, de toute sa puissance vocale, car il savait que les cagoules enduites de poussière coagulée laissaient difficilement passer le son. L'homme dut percevoir l'avertissement, car il se retourna. Aussitôt, le scaphandre dont Mathias avait perdu le contrôle laissa retomber ses bras.

— Ouais ? fit le soldat.

— Aidez-moi, supplia Faning. Je n'arrive plus à me débarrasser de cette saloperie, je suis en train de me transformer en cocon.

— C'est vrai que vous êtes sacrément enveloppé, M'sieur, observa le Marine. Attendez, je vais vous éplucher avec mon racloir.

Et il se mit en devoir de lacérer la « peau » dont le policier était couvert. L'écorchage fut long et difficile, car il fallait prendre garde à ne pas abîmer le scaphandre.

— Merde, grogna le soldat lorsqu'il eut fini. Ça devient de plus en plus difficile. On a l'impression de découper des quartiers de lard sur une baleine. La prochaine fois ne vous laissez pas surprendre.

— Merci... bredouilla Mathias en s'éloignant.

— À charge de revanche, grommela le G.I. en reprenant son travail d'identification.

Mathias n'avait pas le courage de rester plus longtemps dehors. Il courut presque jusqu'au véhicule blindé et s'y hissa.

— Que se passe-t-il ? lui lança Mikofsky lorsqu'il se fut dépouillé de sa combinaison. Vous êtes livide.

Faning se laissa tomber sur un siège et lui raconta ce qui venait d'arriver.

— Je l'ai tué, vous comprenez ? haleta-t-il. Mes mains lui ont cassé la nuque. Je ressens encore le craquement dans mes os.

— Ce n'était pas vous, martela le professeur. C'était la peau. C'était comme si vos gants étaient devenus plus forts que vos mains, comme s'ils jouissaient de la capacité d'agir sans vous demander votre avis.

— Vous me croyez, alors ? s'étonna Faning.

— Bien sûr, murmura Mikofsky. Mais n'en dites rien à Keyes. Je ne suis pas certain qu'il comprendrait. Pour lui, nous travaillons sur un problème de pollution, pas davantage.

— Mais le soldat qui est mort ?

— Nous laisserons le sergent échafauder sa propre théorie, ce n'est pas important.

— Mais il faut les prévenir... Leur dire qu'ils peuvent perdre le contrôle. Qu'ils doivent se méfier de leurs vêtements de protection.

Mikofsky fit la grimace et passa la main sur son crâne chauve.

— Je ne suis pas certain qu'ils soient préparés à entendre ça, grogna-t-il. On les a dressés à avoir toute confiance dans ces scaphandres et voilà que vous voulez leur expliquer qu'il leur faut désormais les considérer comme des ennemis potentiels ?

— Qu'est-ce qui se passe ? haleta Mathias. Qu'est-ce qui se passe réellement ?

— C'est la poussière, murmura le professeur. Elle poursuit sa métamorphose. Je crois qu'il s'agissait en quelque sorte de chair lyophilisée, desséchée. Nous pensions un peu bêtement nous trouver en présence d'une poudre siliceuse, analogue à du sable. Il n'en était rien. Cette poudre amalgamée, dont les Martiens avaient fait un mur des lamentations, je suis presque convaincu aujourd'hui qu'elle se compose de cellules épidermiques. C'est la chair du géant assassiné... Un échantillon cellulaire qui ne demandait qu'à reprendre vie, et qui, depuis des millions d'années, attendait, en stase profonde. Une stase qui lui donnait l'apparence de l'inanimé, du minéral. Voilà pourquoi Koban Ullreider et son père tenaient tant à introduire sur la Terre des échantillons de la grande muraille martienne.

— De la chair ? répéta Mathias. Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

— À peu près. Nous sommes confrontés à quelque chose qui nous dépasse, et notre savoir reste embryonnaire en face d'un tel phénomène. C'est comme si l'on demandait à un cancrelat de fabriquer une bombe à neutrons.

— D'accord, d'accord, capitula Faning. Mais que va-t-il se passer maintenant ?

— Je n'ose pas vous le dire, vous allez me croire dingue. Je pense que la tête va se reconstituer. La tête du géant assassiné. *Elle va guérir...* du moins elle va essayer. Tout semble avoir été mis en œuvre dans ce dessein. C'était cela le but du complot. Koban n'en avait probablement même pas conscience. Il n'était qu'un instrument, l'esprit du géant le possédait.

— La poussière va devenir de la chair, répéta Faning. Vous pensez que cette saloperie ne va plus cesser de proliférer, et qu'elle va peu à peu recouvrir toute la planète ?

— Oui, cela me paraît inévitable. Le crâne va guérir, il va se reconstituer. C'est déjà en marche. Une fois la tête complétée, je pense que le cerveau attirera à lui tous les os du squelette éparpillés dans l'immensité du cosmos. Ce sera comme un puzzle à l'échelle des galaxies. Un puzzle qui mettra peut-être des siècles à se recomposer. Car rien n'a été perdu. Tout est là, disséminé aux quatre coins de l'univers. Le cosmos n'est qu'un cimetière mal tenu, une fosse commune où s'entassent des dieux barbares dont nous ne connaissons même pas les noms. L'un d'entre eux a décidé de revenir, et nous assistons en ce moment à sa renaissance.

— Et nous ? Nous, les humains ?

— Nous ne représentons rien pour cette créature. Pour elle nous sommes à peine plus grands qu'une seule de ses cellules sanguines. Des parasites microscopiques, sans la moindre importance.

— Okay, c'est sa façon de voir, quant à moi je ne compte pas me laisser digérer. J'espère que vous avez l'intention de lui mettre les bâtons dans les roues ?

— J'y pense. Pour le moment je n'ai pas encore de stratégie bien précise, mais j'ai une ou deux idées qui sont en train de prendre forme.

— Que fait-on pour la « peau » ?

— Il n'y a pas grand-chose à tenter pour le moment. Sa prolifération nous dépasse. Il faut surtout éviter d'être « digéré » par elle. Si elle gagne en puissance, elle est capable de nous enkyster, de nous absorber comme des éclats d'obus. Il faudra être très mobile, et nettoyer constamment les véhicules. Sortir le moins possible.

— Ne pourrait-on pas... l'empoisonner ?

— Je vais y réfléchir. Décrivez-moi très exactement ce qui s'est passé tout à l'heure. Vous dites qu'elle paraissait douée de contractions musculaires ?

Faning raconta une deuxième fois son histoire pendant que le professeur prenait des notes. Ils furent interrompus par Keyes. Le sergent leur signala qu'on avait assassiné l'un de ses hommes.

— Quelqu'un nous a pris pour cible, grommela-t-il. Il faudra ouvrir l'œil. Probablement l'un de ces dingues qui refusent qu'on emporte les cadavres.

Mathias avait mauvaise conscience, en dépit de l'absolution donnée par Mikofsky il ne pouvait s'ôter de l'esprit le souvenir du meurtre. En particulier le moment où ses doigts avaient enserré la tête de sa victime pour la faire pivoter avec violence. Bien qu'il n'eût pas commandé ces gestes, il y avait participé.

« C'est comme si tu avais tenu un pistolet à la main, se répétait-il, et que l'index d'un inconnu était venu se poser sur le tien, te forçant à presser la détente... Ce n'est pas toi le meurtrier. C'est... l'autre. »

Il dut lutter contre le besoin de se saouler qui s'emparait de lui. S'il avait eu des comprimés de RubOut sous la main, il en aurait avalé deux cachets, pour effacer de sa mémoire le souvenir de l'heure qui venait de s'écouler. Sa femme, Candy, avait procédé ainsi, jadis, gommant peu à peu de son esprit toute sa vie conjugale, et cela jusqu'à devenir l'une de ces amnésiques volontaires dont les rangs ne cessaient pas de grossir. Dieu ! Comme tout cela paraissait loin aujourd'hui. Lointain et dérisoire.

Un peu plus tard, Mikofsky donna des ordres pour que le camion soit parfaitement nettoyé. Le ramassage des morts, dit-il au sergent, n'avait plus pour le moment aucun caractère d'urgence. Il insista pour que les hommes nettoient très soigneusement leur combinaison protectrice. Keyes haussa les épaules. Il était manifeste qu'il prenait le professeur pour un vieux maboule.

La nuit tombait quand le drame se produisit. Soudain, alors qu'on s'affairait autour des camions aspirateurs, le caporal Santana se mit à hurler qu'il ne contrôlait plus son corps. Négligeant les consignes, il n'avait pas nettoyé son scaphandre au fur et à mesure que la poussière agglutinée le recouvrait. Comme Mathias, quelques heures plus tôt, il se retrouvait prisonnier d'une sorte de poupée rougeâtre, vaguement humanoïde, dont les mouvements lui échappaient.

Santana – ou plutôt la chose qui enveloppait Santana – se jeta sur un soldat et lui enfonça la cage thoracique d'un coup de poing.

Keyes avait sauté du camion, revolver au poing.

— Qu'est-ce que tu fous ? hurla-t-il. Santana ! Arrête ça ! Arrête immédiatement !

— Je ne peux pas sergent ! bredouilla le prisonnier. Ça remue tout seul... Je suis coincé à l'intérieur comme une putain de marionnette !

— Arrête ou bien je vais tirer ! menaça Keyes en levant son arme.

Derrière la vitre du masque à gaz le visage du caporal se contracta affreusement, il était visible qu'il bandait ses muscles au maximum pour contrecarrer les mouvements de la chose. Mais l'enveloppe n'entendait pas se laisser ralentir. Un craquement terrible retentit, et Santana poussa un hurlement de souffrance. Les os de ses bras venaient de se briser. Le bibendum de chair rouge, en guise de représailles, lui avait rompu les quatre membres.

Cette fois Keyes ouvrit le feu. Le projectile creusa un trou parfait dans la poitrine du bonhomme de peau sans arrêter celui-ci. La créature saisit un deuxième soldat à bras-le-corps et l'étreignit, lui écrasant la cage thoracique. Keyes tira de nouveau, visant le front de Santana à travers la vitre du masque.

— Non, cria Mathias. Ne faites pas ça, il n'y est pour rien.

Mais le sergent l'écarta d'une bourrade. Il y eut une détonation et la tête du caporal explosa. La créature de chair rougeâtre continua à marcher, avec ce corps mort ballottant dans son ventre, comme si de rien n'était. Heureusement, le peloton s'était replié en hâte pour se mettre hors d'atteinte. Le bonhomme de peau fit une dizaine de pas, puis s'écroula et commença à se liquéfier.

Mikofsky se précipita pour l'examiner.

— Regardez, dit-il en se penchant sur le corps. L'agrégat tissulaire était si compact que la première balle n'a pas touché le scaphandre. Elle est restée fichée dans l'épaisseur de la « peau ».

— Pourquoi s'est-elle défaite ? interrogea Faning.

— Elle avait sans doute consommé toute son énergie, hasarda le professeur. Elle ne pouvait pas maintenir sa cohérence plus longtemps.

Dès le lendemain les choses s'aggravèrent. Il était maintenant évident que la couche de poussière agglutinée avait acquis une autonomie contre laquelle on ne pouvait pas grand-chose.

— Cela fonctionne à la manière d'un système immunitaire, fit observer Mikofsky. C'est comme un ensemble de défenses naturelles qui protégerait la « peau » de nos interventions. Ce n'est plus elle qui parasite notre monde et l'envahit, c'est le contraire. Au fur et à mesure qu'elle recouvre la planète nous devenons des intrus, des bactéries qu'elle va tenter d'éliminer. Le mécanisme s'est inversé. Nous sommes maintenant les envahisseurs de notre propre monde. On ne peut pas imaginer pire paradoxe.

— Ça me troue le cul, soupira Keyes. Il est impossible de se battre contre ce truc. Il se contracte et arrête les balles en pleine course. C'est comme si un body-builder était capable de bloquer un projectile de 357 Magnum en contractant simplement ses abdominaux. C'est plus efficace que le Kevlar, un machin comme ça.

Pour éviter que ne se reproduisent des accidents analogues à ceux ayant entraîné la mort des soldats, il fut décidé que les hommes sortiraient le moins possible. C'était apparemment une bonne idée, mais elle se révéla insuffisante. En effet, faute de pouvoir se déposer sur les êtres vivants, le protoplasme choisit d'utiliser les morts comme support. Le nombre élevé des cadavres entassés au long des rues lui facilitait les choses. À plusieurs reprises, les camions furent attaqués par des pantins de chair rouge qui se levaient à leur approche, sautaient sur les marchepieds et essayaient de casser les vitres latérales pour s'en prendre aux conducteurs. Ces bonshommes sans yeux ni bouche, qui paraissaient avoir été modelés dans la glaise par un enfant, étaient capables de déployer une énergie fantastique pendant trois ou quatre minutes. Passé ce délai, ils redevenaient mous, s'affaissaient et se changeaient en flaque inerte, libérant le cadavre qui leur avait servi de support.

— Pourquoi le protoplasme a-t-il besoin des cadavres ? interrogea Mathias.

— Parce qu'il n'est pas capable de se structurer dans l'espace *ex nihilo*, répondit Mikofsky. Un muscle n'existe pas pour lui-même. Il ne devient fonctionnel que s'il peut prendre appui en deux points distincts du squelette. Deux points séparés par une articulation, de préférence. C'est la même chose pour la « peau ». Elle a besoin d'une architecture de soutien. D'un squelette sur lequel s'appuyer, et qu'elle fait bouger à la façon d'une marionnette. Sans structure interne, elle ne peut que stagner. Elle se sert des morts parce que la charpente humaine est ce qu'on a conçu de mieux en matière de mouvement. Tout cela n'a rien de surprenant. Ce n'est qu'une peau, après tout. Elle ne peut modeler une créature de sa propre initiative. Son comportement est très logique.

— Vu de cette manière, c'est vrai, admit Mathias, mais l'effet psychologique est assez désastreux. Je crois que les hommes de Keyes commencent à perdre les pédales.

Il y avait de quoi, et Fanning lui-même ne pouvait retenir un frisson d'épouvante quand, au détour d'une rue, il voyait se dresser les formes humanoïdes couchées au long des trottoirs. Dans la lumière diffuse du brouillard rouge, on avait l'impression d'être attaqué par une horde de bonshommes pétris avec du sang coagulé, et assoiffés de carnage. Car la puissance des bibendums, quoique limitée dans le temps, était terrible. Escaladant les G.M.C, ils tordaient les rétroviseurs, arrachaient les poignées des portières et bosselaient la tôle des capots à grands coups de poings. Souvent ils frappaient si fort que la chair enveloppant les cadavres explosaient, recouvrant les pare-brise de grosses gouttelettes écarlates. Les camions souffraient de ces assauts répétés. D'autant plus que les créatures perfectionnaient leur stratégie. Elles semblaient avoir compris que le nombre compensait leur faible autonomie d'action, aussi attaquaient-elles maintenant par groupe de dix ou douze. Les cribler de balles ne servait à rien. Seules les grenades parvenaient à les réduire en miettes, mais les réserves du peloton commençaient sérieusement à baisser.

Le mieux était d'accélérer dès qu'on les voyait se relever. Courir – car elles étaient en mesure de courir aussi vite qu'un camion lancé à pleine vitesse – brûlait rapidement leur énergie, ce qui les rendait inoffensives. Hélas, le protoplasme qui recouvrait désormais l'asphalte des rues rendait la chaussée glissante, et il était difficile de conduire le pied au plancher dans de telles conditions. L'un des camions-citernes dérapa dans un virage, se renversa et prit feu. L'incendie carbonisa tout le protoplasme dans un rayon de vingt mètres, emplissant l'atmosphère d'une puanteur de viande grillée.

— Il faut détruire les cadavres, décida Keyes. Si la « peau » se retrouve privée de charpentes, elle ne pourra plus nous attaquer.

— Sacré boulot, marmonna Faning. Vous avez vu le nombre de morts entassés au long des rues ? La population de Los Angeles a dû chuter de 60 % depuis le début des événements. Si le protoplasme ne jouait pas le rôle de body-bag, nous nous déplacerions au milieu d'un charnier à ciel ouvert.

Il n'exagérerait pas. La fabrication en série des masques à gaz permettant de filtrer la poussière de tristesse n'ayant pu être lancée à grande échelle, les Angelenos avaient pour la plupart succombé aux émanations dépressives véhiculées par le vent. Les survivants se cloîtraient chez eux, ou dans les profondeurs des abris étanches improvisés dans les parkings ou les caves des grands hôpitaux. Il était difficile de savoir combien d'individus se terraient là, dans des conditions d'hygiène et d'alimentation souvent très précaires. De temps à autre, de brefs échanges radio permettaient de constater que le surpeuplement des bunkers occasionnaient des explosions de violence au cours desquelles la population survivante finissait par s'auto-extermminer. On ne pouvait rien pour ces pauvres gens, que leur souhaiter de ne pas sombrer dans la barbarie ou le cannibalisme lorsque leurs réserves de nourriture seraient épuisées.

Les seules personnes qu'on voyait encore déambuler dans les rues étaient des psychopathes, dépourvus de toute sensibilité affective, et sur lesquels la tristesse des Martiens n'avait pas prise. C'étaient eux, le plus souvent, qui jouaient les croque-morts, organisant de macabres mises en scène qui semblaient

les amuser. Certains trouvaient plaisant de remplacer les mannequins disposés dans les vitrines des grands magasins par des cadavres ramassés dans la rue. D'autres composaient des tableaux humains, asseyant les morts aux tables des grands restaurants de jadis. Il était dangereux de les contrarier. La catastrophe avait fait d'eux les rois de la rue. Ils allaient au hasard, hilares, gesticulant, bardés de fusils automatiques volés aux diverses armureries de la cité, des cartouchières roulées en ceintures cliquetantes autour des hanches. Ils ouvraient le feu sur n'importe qui, n'importe quoi. Beaucoup d'entre eux utilisaient les cadavres comme cibles, et passaient des heures à faire des cartons sur les corps qu'ils avaient disposés çà et là. Les camions du sergent Keyes constituaient pour eux une cible de choix, et il était fréquent qu'on essuie plusieurs fois par jour les salves de tireurs hystériques juchés sur un toit.

— Bordel ! rugissait chaque fois Keyes. Encore une fois ce sont les salopards qui survivent mieux que les autres !

Quoi qu'il en soit, brûler les morts représentait un travail trop considérable pour la colonne commandée par Mikofsky, d'autant plus que les G.I. réagissaient de plus en plus mal aux événements. Mathias sentait venir le moment des premières désertions. La discipline ne représentait plus grand-chose dans un monde livré à la folie. Il fallut abandonner les camions-aspirateurs faute de carburant. Les citernes des stations-service n'avaient pas été remplies et la plupart des pompes ne fonctionnaient plus.

— C'est la fin des haricots, marmonna un jour le sergent. Si ça se trouve, le vice-président va donner l'ordre de passer le pays au napalm, et on va tous griller. Ouais, j'ai rêvé de ça cette nuit... ça me fout une trouille du diable. Prendre une balle c'est rien, mais brûler dans les flammes de l'essence gélifiée c'est autre chose. Une sale mort. Une putain de sale mort.

— Je crois qu'il n'y a rien à craindre de ce côté-là, fit Mathias. Il n'y a probablement plus un seul avion en état de décoller. Quant au vice-président, il doit se terrer dans son bunker trois étoiles en attendant de voir venir. Ou bien il est sur la lune, comme on le raconte, en train de bronzer au bord d'une

piscine artificielle sous dôme. Les choses en sont arrivées à un tel point que plus rien ne presse.

Il avait le sentiment d'évaluer la situation à son juste niveau. Les radios n'émettaient plus ; seuls les satellites de surveillance continuaient à expédier des images de désolation. Chaque fois que Mikofsky se penchait sur un écran c'était pour découvrir un paysage citadin submergé par l'avancée opiniâtre du tégument rougeâtre parti à la conquête de la planète.

— C'est normal, chuchotait-il à l'intention de Faning. Le géant est en train de cicatriser, c'est tout.

Mathias se demandait réellement ce qu'il devait faire quand se produisit la première secousse.

Ils crurent tout d'abord qu'il s'agissait d'un simple tremblement de terre. La Californie était coutumière de ce genre de spasme, et ils n'y prêtèrent pas vraiment attention. Faning mit un certain temps à remarquer les altérations étranges du paysage tout autour d'eux.

Au début, il n'osa faire part de ses impressions au professeur car elles avaient quelque chose de grotesque qui bafouait le sens logique. Il se résolut toutefois à aborder franchement le problème lorsqu'il constata que les secousses se multipliaient sans ouvrir de crevasses dans le sol.

— Ce n'est pas normal, lança-t-il à Mikofsky. D'habitude, lorsque la terre tremble aussi fort, les rues se fendent, des lézardes énormes s'ouvrent en travers des trottoirs. Aujourd'hui le sol bouge, c'est vrai... mais pas de la même façon. Il ne se secoue pas, on dirait... On dirait qu'il glisse sous nos pieds comme un tapis roulant.

— C'est exact, grommela le professeur. J'ai eu la même impression. Une sorte de déroulement horizontal...

— Ce matin, lors de la troisième secousse, j'ai vraiment eu l'illusion que je me déplaçais sans bouger. Je n'ai pas été jeté sur le sol. Je suis resté debout, au même endroit... et pourtant, quand le tremblement a cessé, j'étais cinq mètres plus loin.

Faning se pencha vers le pare-brise et désigna un immeuble que la poussière martienne avait entièrement drapé de rouge.

— Regardez ce bâtiment, murmura-t-il. Il était plus proche de nous il y a une heure. Nous roulons vers lui... et pourtant il

continue à s'éloigner. Au point que j'ai l'impression de faire du sur-place, pas vous ?

— Si, avoua Mikofsky. Je n'osais pas le dire.

— Descendons, lança Faning. Il faut voir ça de plus près. Il y a quelque chose qui déconne.

Vous pensez à un phénomène hallucinatoire dû à la poussière ?

— Non, je crois que l'immeuble s'éloigne vraiment de nous au fur et à mesure que nous roulons vers lui. C'est... c'est quelque chose qui se passe au niveau du sol. Venez !

Dès que le professeur eut arrêté le camion, Faning déverrouilla la portière et sauta à terre. Sortir des véhicules était toujours dangereux à cause des bonshommes de peau qui n'attendaient que ça pour se redresser et monter à l'assaut. L'arrêt non prévu provoqua les jurons de Keyes, mais Faning n'y prêta aucune attention. Il s'était agenouillé sur la poussière caoutchouteuse recouvrant l'asphalte et avait entrepris de déchirer la pellicule à l'aide de son couteau.

— Qu'est-ce que vous cherchez à prouver ? s'enquit le professeur.

Mathias avait dénudé le goudron squameux, fissuré, et qui s'écaillait par plaques. Au-dessous du revêtement bitumeux s'étendait une couche de pavés, eux-mêmes disjoints.

— Regardez ça ! siffla le policier. Les pavés sont trop écartés. Vous pigez ? Ils sont en train de s'éloigner les uns des autres. Vous comprenez ce que ça signifie ?

— Oui, haleta Mikofsky. La terre s'étend... le terrain se dilate.

— C'est ça ! martela Faning. Le sol est en train de « pousser » sous nos pieds, il gagne en superficie. C'est comme une moquette qui deviendrait vivante et s'agrandirait d'un mètre carré toutes les heures. Voilà pourquoi nous faisons du surplace. La « pousse » n'est pas uniforme, elle se produit en certains endroits, là où le sol est plus mou.

Mikofsky hocha la tête.

— Je crois savoir ce qui se passe, balbutia-t-il. Les os...

— Quoi ? aboya Faning.

— Les continents, bredouilla le scientifique. Ils forment la structure osseuse de la tête du géant.

— Et alors ?

— Alors la boîte crânienne éclatée est en train de se ressouder ! Les plaques osseuses se sont mises à repousser, elles convergent les unes vers les autres pour se ressouder. Tous les continents vont augmenter de superficie, ils vont croître pour aller à la rencontre les uns des autres ! À la fin, il ne devra subsister aucun espace, aucune faille, aucune blessure. Le crâne sera entièrement reconstitué... et la peau le recouvrira.

— Mais... les océans ? objecta Mathias en écarquillant les yeux.

— Ils seront progressivement recyclé dans le tissu charnel, répondit le professeur. Notre corps est principalement composé d'eau. Il en ira de même pour celui du géant. Les fosses marines s'assècheront au fur et à mesure que les muscles, le cerveau, se réhydrateront. Les plaques osseuses vont se remboîter, c'est la raison pour laquelle le sol bouge sous nos pieds. À l'heure qu'il est, le continent américain a déjà dû voir sa superficie augmenter de plusieurs milliers de kilomètres carrés.

Mathias leva les yeux vers l'horizon. Quand on y prenait garde, on réussissait à surprendre le mouvement infime des immeubles en translation horizontale.

— Quand j'étais gosse, murmura-t-il, je fixais les aiguilles des horloges pour les voir bouger. Vous savez, ces vieilles horloges mécaniques dont les aiguilles avançaient en continu, pas comme celles des mouvements à quartz qui progressent par sauts de puce. Ça me fait le même effet aujourd'hui...

Il tendit la main.

— Là ! lança-t-il. Vous avez vu ? Il a bougé ! Ce putain de building a avancé d'au moins trois mètres !

— Exact, confirma Mikofsky. Sa structure antisismique l'empêche de s'écrouler, mais je reconnais que c'est impressionnant.

— Ça pousse de façon inégale, observa Faning. L'immeuble a bougé et nous n'avons rien senti. Tout à l'heure ce sera le contraire.

— Qu'est-ce que vous foutez là à contempler le paysage ? aboya Keyes.

Mikofsky choisit de lui fournir une version édulcorée du phénomène.

— On dirait que les glissements de terrains se multiplient, improvisa-t-il. Certains bâtiments semblent s'éloigner. C'est une curieuse sensation.

Le sergent les dévisagea avec méfiance, puis, ajustant ses jumelles, entama un tour d'horizon.

— Merde ! cracha-t-il. C'est vrai ! La ville fout le camp ! Les maisons ont l'air de s'écarter les unes des autres !

Lorsque Mikofsky ordonna aux ordinateurs de la surveillance satellite de lui fournir une carte du pays, il put constater que la superficie du continent américain avait effectivement augmenté de 12,5 %. Le contour de certaines côtes s'en était trouvé considérablement modifié. En Floride, les Keys avaient tout bonnement doublé de volume. Cuba était deux fois plus étendue qu'auparavant. Le développement, anarchique, semblait obéir à de mystérieuses contraintes telluriques, pour ne pas dire « physiologiques ».

CHAPITRE VII

Los Angeles se distendait au gré des courants souterrains bouleversant le sol. C'était un spectacle fascinant qui semblait tout droit sorti d'une rêverie alimentée au L.S.D. Cette fois, il ne s'agissait nullement de tremblements de terre, de secousses, d'effondrements. Les choses se passaient en douceur, avec une grâce languide totalement onirique. Ni bruit ni fureur, rien qu'un lent et interminable glissement dont on pouvait suivre les progrès à l'éclatement de l'asphalte. Peu à peu, les boulevards, les rues, les avenues s'allongeaient. Cela pouvait prendre une heure comme trois minutes à peine. La grande victime de cet étirement fut le réseau routier suspendu dont les spires de béton s'écroulèrent, bloquant souvent des artères entières sous un déluge de blocs et de carcasses de voitures emmêlés.

Mikofsky et Mathias restaient des heures sans échanger un mot, captivés par l'étrange magie de ce désordre en extension perpétuelle. Il y avait quelque chose de merveilleux et d'effrayant dans le fait de rouler vers un bloc de bâtiments qui s'éloignait tout le temps... ou de voir un jardin public avec sa statue centrale, ses bancs, ses pelouses, passer devant votre nez à un carrefour, pour s'en aller quelque part vers les faubourgs de la ville, et peut-être plus loin encore.

L.A. déménageait, écartelée par la profusion de ce que Mikofsky surnommait « les courants de surface ».

Ces prolongements, ces « rallonges », cachaient de moins en moins leur véritable nature.

— Regardez ça, disait le professeur. Dès qu'on gratte un peu la peau, on voit bien qu'il ne s'agit pas d'une quelconque concrétion rocheuse. Ce n'est pas de la pierre... *c'est de l'os*. Vous voyez ces petites lignes sinueuses ? Ce ne sont pas des crevasses mais des sutures crâniennes. Des emboîtements de plaques osseuses.

Une fois que les deux hommes se trouvaient ainsi agenouillés côte à côte à examiner le sol, ils furent soudain séparés par deux courants de surface allant chacun en sens inverse. Mathias eut la désagréable surprise de voir Mikofsky s'éloigner de lui à une vitesse vertigineuse, comme s'il se tenait sur un tapis roulant fonctionnant à grande vitesse. Par bonheur, le mouvement de croissance s'arrêta presque aussitôt, et le policier put revenir à son point de départ sans problème.

— Maintenant il va falloir compter avec ça, grogna Mikofsky. Les dérives. Elles sont imprévisibles, elles peuvent nous surprendre n'importe où. Si l'un de nous est emporté, il devra essayer de sauter hors de la zone en extension.

— J'y ai pensé, avoua Mathias, mais ça allait si vite. Ç'aurait été comme de bondir d'une voiture en marche.

Les courants de surface traçaient de curieuses voies luisantes sur la chaussée. Tant que la pluie de poussière ne les recouvrait pas, on les voyait briller avec cet éclat ivoirin caractéristique de l'os humide. Leur apparition emplissait toujours l'atmosphère d'une odeur particulière. Vivante. Une odeur que Mathias associait toujours aux salles d'autopsie. Quand il en fit la remarque à Mikofsky, celui-ci lui répliqua :

— Vous savez bien que ce n'est pas l'odeur de la terre remuée ! Cessez de vous accrocher à des notions dépassées. C'est le parfum organique qui s'échappe de tout corps ouvert d'un coup de scalpel. Une odeur de blessure béante.

Quoi qu'il en soit, les courants de surface fragmentaient le sol de Los Angeles en une suite de cases autonomes qu'ils éparpillaient en tous sens. Et les immeubles, les supermarchés, qui occupaient ces cases, s'en allaient aussitôt au hasard, là où les conduisait la croissance du tissu osseux.

Parfois, des courants contraires jetaient deux bâtiments l'un contre l'autre. Un après-midi, le convoi faillit se retrouver coincé entre deux pachydermes de béton filant à la rencontre l'un de l'autre.

— Tournez ! hurla Mathias à l'intention de Mikofsky qui tenait le volant. Tournez à droite ! Tout de suite !

Mais le camion était prisonnier d'un courant rapide, et ses pneus patinaient sur la « peau » gluante du sol. Chaque fois

qu'on essayait d'échapper à la coulée d'une « rallonge », il fallait le faire accélérateur au plancher, sinon le véhicule dérapait dès qu'il touchait la terre ferme. La technique était somme toute identique à celle qu'il convient d'adopter lorsqu'on descend prématurément d'un train abordant le quai d'une gare : courir pour ne pas s'étaler sur le sol.

Les immeubles se rapprochaient. Mathias sentait venir le moment où le camion allait se retrouver coincé entre les deux masses. De telles collisions étaient assez rares mais elles se produisaient néanmoins quand deux plaques osseuses convergeaient l'une vers l'autre dans le but de s'emboîter selon les lois de l'anatomie.

Mikofsky écrasa la pédale d'accélération. Dans un crissement de pneus, le camion blindé réussit enfin à sortir du chemin de coulée. Pendant une fraction de seconde, il resta en équilibre sur deux roues, hésitant à se coucher sur le flanc, mais il finit par retrouver son équilibre et retomba bien à plat sur le goudron du boulevard.

Faning se tordait le cou pour essayer d'apercevoir ce qui se passait derrière lui. Le professeur avait remis les gaz, cherchant à s'éloigner le plus possible du lieu de la collision. Ils étaient tous les deux si tendus qu'ils n'entendirent même pas le vacarme de l'impact. Les bâtiments – une tour de bureaux et un immeuble locatif de standing – se télescopèrent tels deux éléphants combattant pour le leadership du troupeau. Le choc les disloqua ; ils s'écroulèrent l'un sur l'autre, entremêlant leurs débris pour former une seule et même montagne de gravats.

Lorsqu'ils eurent repris leurs esprits, Faning et Mikofsky s'aperçurent que le convoi avait perdu l'un des camions dans l'affaire. Incapable de sortir de la coulée, le G.M.C. venant immédiatement derrière eux s'était laissé prendre entre les deux bâtiments. Le choc avait dû l'aplatir comme une vulgaire boîte de soda.

Plus le temps passait, plus le tissu urbain de la cité devenait poreux. Là où jadis s'était dressée une agglomération étouffante, aux imbrications inextricables, se tenait aujourd'hui une ville étrangement aérée, aux avenues bien trop larges, et dont les pâtés de maisons, distants les uns des autres de

plusieurs centaines de mètres, ressemblaient à des îles désertes. Les voitures abandonnées n'embouteillaient même plus les rues puisque les courants de surface les avaient éparpillées aux quatre points cardinaux.

— Est-ce que nous avançons ? demanda Mathias qui ne parvenait plus à se repérer au milieu de ce paysage qui semblait réellement se déplacer plus vite que le camion.

— Oui, confirma Mikofsky. Les mesures renvoyées par le satellite semblent le confirmer, toutefois, comme le pays ne cesse d'étendre sa superficie, c'est vrai que nous faisons pratiquement du surplace.

Rouler devenait aussi difficile que naviguer sur une mer capricieuse traversée de courants sous-marins d'une extrême violence. Le convoi se disloquait. Les véhicules arrivaient de moins en moins à progresser en file indienne. Fatalement, au bout d'une heure, la colonne encaissait un courant transversal qui la frappait de flanc et emportait un camion aux confins de l'horizon. Si le chauffeur était habile, il parvenait à sortir du flux qui l'avait capturé, sinon, il s'éloignait peu à peu.

— Il ne faut pas se faire d'illusion, marmonna Mikofsky. Nous n'avons plus aucune cohésion, nous allons bientôt nous retrouver tout seul.

— Je sais, fit sombrement Mathias. Et les choses deviendront encore plus compliquées quand nous n'aurons plus de carburant. Lorsque nous ne pourrons plus compter que sur la force de nos jambes, il sera très difficile d'échapper aux tapis roulants qui se partagent maintenant la surface de la ville.

Faire le plein devenait de plus en plus hasardeux car il fallait se lancer à la poursuite des stations-service à la dérive qui fuyaient vers la ligne d'horizon, comme si elles entendaient bien ne plus servir personne. Lorsqu'on en voyait une, on accélérail pour se hisser à sa hauteur. D'un coup de volant, on essayait alors de s'engager sur la coulée de dérive dont elle était prisonnière. Une opération périlleuse qui mettait les pneus à rude épreuve. Chaque dérapage emportait une bonne épaisseur de gomme, ce qui ne facilitait en rien les déplacements à la surface de la « peau », toujours plus glissante qu'une chaussée verglacée. Dans un autre État, on aurait pu équiper les véhicules

de pneus cloutés, c'était impossible dans une Californie qui ignorait tout des affres de la neige et de la glace.

Ce fut lors d'une corvée de carburant que Mathias faillit être séparé de ses compagnons.

Mikofsky avait réussi à engager le camion sous l'auvent des pompes d'alimentation, et tout se passait pour le mieux, quand Faning s'isola pour soulager sa vessie. Oh ! Il n'alla pas bien loin, à peine quelques pas en direction du pilier de ciment soutenant l'enseigne du garage. Il était en train de défaire le premier bouton de sa braguette quand le sol se mit à bouger sous ses pieds. Le mouvement lui fit perdre l'équilibre, l'empêchant de sauter en arrière. Il s'étala sur le dos, perdant de précieuses secondes. Quand il parvint à se relever, il était déjà à plus de trente mètres de la station-service. La coulée l'entraînait en sens contraire, l'éloignant chaque seconde un peu plus de Mikofsky.

Il se mit à courir, mais c'était exactement comme d'essayer de remonter un tapis roulant à l'envers : facile si le tapis roulant va lentement, impossible s'il file à grande vitesse.

Il essaya de conserver son équilibre le plus longtemps possible, puis se tordit les chevilles et s'affala sur le ventre. Le temps qu'il se mette à quatre pattes, la station s'était éloignée de cinquante mètres... Il reprit sa course, faisant de grandes enjambées. La perspective de se retrouver seul, coupé des autres, le terrifiait. Un point de côté lui déchira bientôt le flanc. Le masque à gaz réduisait son oxygénation et des points noirs dansaient devant ses yeux. Réalisant qu'il ne pourrait pas continuer à jouer les sprinters, il s'approcha du bord de la coulée et décida de sauter en marche. C'était un coup à se briser les chevilles. Il localisa la lisière de la dérive et l'enjamba. Dès qu'il fut de l'autre côté, il se roula en boule tel un homme s'éjectant d'un train. La « peau » qui caoutchoutait le sol amortit le choc. Il se releva, étourdi. La station-service lui parut très éloignée. S'il voulait la rejoindre, il ne devait pas traîner. Il reprit sa course, mais, alors qu'il n'était plus qu'à vingt mètres des pompes, un autre courant transversal le happa, le déportant cette fois vers l'ouest. C'était à pleurer de rage ! Il eut la conviction d'être devenu l'un de ces rats de laboratoires avec

lesquels jouent les savants, multipliant les embûches les plus cruelles dans le but d'étayer d'obscures théories.

Là-bas, Mikofsky criait pour l'encourager, mais Mathias n'entendait pas ses hurlements. Le sang bourdonnait à ses tempes et ses poumons le brûlaient. Il s'asphyxiait sous le masque dont le bourrelet de caoutchouc lui irritait le visage.

« Ne te résigne pas ! se répétait-il. Ne te laisse pas kidnapper par ce foutu trottoir roulant ! »

Il sauta une fois de plus, tomba, se releva. Mikofsky avait fait le plein et se préparait à reprendre le volant mais le sergent Keyes se cramponnait à son bras, l'invectivant. Fanning n'avait aucun mal à imaginer ses paroles : « Vous n'allez pas prendre le risque d'aller chercher cet abruti, tout de même ? Le camion est plus important que ce type ! Sans les ordinateurs nous n'aurons plus aucun renseignement sur ce qui se passe sur la planète ! Je vous défends d'aller à son secours. »

Le professeur se dégagea d'une secousse. L'instant d'après il claqua la portière du blindé et fit demi-tour dans un horrible crissement de pneus.

Trois minutes plus tard, il empruntait une coulée parallèle pour se porter à la hauteur de Mathias.

— Sautez ! hurla-t-il par la vitre latérale. Sautez sur le marchepied !

Fanning obéit. D'une détente des jambes, il se jeta sur le camion qui passait devant lui, crochant le bras du rétroviseur. Pendant trois secondes ses chaussures frottèrent sur le sol, déchirant la « peau », puis il réussit à les poser sur le marchepied.

Quand Mikofsky le tira à l'intérieur du camion, il tremblait de tous ses membres.

— J'ai bien cru que ça y était, bredouilla-t-il.

— Moi aussi, grogna le professeur. Il va falloir s'encorder. Les mouvements du sol sont devenus trop imprévisibles. Ça peut partir dans n'importe quel sens à tout moment.

Quand la nuit tomba, ils se positionnèrent sur un courant rectiligne qui semblait aller dans la bonne direction, et coupèrent le contact. Profiter de la dérive économisait l'essence, et parfois, on allait réellement plus vite en utilisant le seul

déplacement de la coulée. Ce procédé n'était pas sans danger, toutefois, car le courant de surface pouvait fort bien vous conduire droit vers un immeuble ou une portion de maçonnerie à la dérive. Chaque fois qu'on décidait d'emprunter ce moyen de transport, le sergent disposait des guetteurs sur le toit des véhicules. Les hommes, équipés de puissantes jumelles à vision nocturne, tentaient de deviner l'approche des buildings errants. Ils avaient affublé ces derelicts du nom code d'Iceberg.

Mikofsky passa à l'arrière du blindé, dans le réduit tapissé d'ordinateurs. Le cliquetis de l'antenne satellite pivotant sur le toit résonnait à la manière d'un métronome.

— Voilà les dernières images, annonça le professeur en allumant un écran. Jetez un coup d'œil là-dessus : l'Afrique vient au-devant des Amériques. Une espèce de banquise est en train de s'édifier au-dessus de l'océan. Une banquise d'os. Comme je vous le disais l'autre jour : on pourra bientôt traverser à pied sec. Vous vous rappelez ce continent mythique, cette île gigantesque des origines, la Pangée ? On disait qu'il s'agissait d'une terre unique formée de tous les continents que nous connaissons actuellement. Un bloc autonome... Nous sommes en train d'y retourner. Les fragments épars vont se ressouder. À cette différence près que la Pangée n'a jamais été un continent... C'était « simplement » la boîte crânienne du géant, sa tête avant qu'on ne la fracture d'un coup d'épieu.

Mathias se pencha sur le téléviseur. L'image captée par le satellite de surveillance était très nette. On pouvait l'agrandir en manipulant une manette. Là-bas c'était l'Afrique... une savane qui se changeait en désert d'os, un désert qui scintillait sous le soleil : La mer disparaissait sous cette « banquise », elle continuait à rugir, mais de façon souterraine.

— Ça va très vite, murmura le professeur. L'Espagne s'est soudée à l'Afrique du Nord ce matin même. La France a fait de même avec l'Angleterre. Les trous se colmatent. Même les grands lacs disparaissent. Les volcans cicatrisent les uns après les autres. Le Japon s'est rattaché à la Chine. Le pôle Nord et le pôle Sud grignotent les océans. La boîte se referme. Ne subsisteront probablement que les cavités oculaires, nasales, et le gouffre de la mâchoire...

— Taisez-vous, haleta Mathias. C'est affreux. J'ai l'impression de devenir dingue.

— Je crois que le pire est à venir, observa Mikofsky.

— Sans doute, grommela Faning, mais je ne veux pas y penser pour le moment.

Trois semaines plus tard la jonction s'effectua. Désormais l'Afrique et les deux Amériques étaient réunies par une « banquise » ossifiée, encore fragile mais qui s'épaississait chaque jour un peu plus. Un désert ivoirin, seulement sillonné par les lézardes des sutures crâniennes s'étendait entre les deux continents qu'on avait toujours cru inamovibles. La « peau » n'avait pas encore recouvert le tissu osseux, et les caméras des satellites espions commençaient à diffuser les images de peuplades en déroute, et qui, surgies de la savane engluée dans la poussière rouge, fuyaient le fléau en tentant la traverser de la « banquise » avec l'espoir de trouver un monde meilleur de l'autre côté.

Les animaux étaient partis les premiers – éléphants, gazelles, lions, panthères, rhinocéros, babouins – échappés des réserves, ils s'étaient élancés vers l'horizon, en cohortes clairsemées, dans une fuite sans espoir, guidés par l'obscur pensée qu'il existait peut-être là-bas, au bout de la course, une terre préservée de la pluie rouge. Les singes, plus malins que les autres, avaient vite compris qu'en utilisant les courants de surface, ils pouvaient progresser sans se fatiguer. Ils se laissaient donc porter.

Les hommes, eux, avaient longuement hésité à tenter la traversée, effrayés par cette immensité osseuse qui évoquait trop pour eux l'image d'un crâne blanchi par le soleil du désert. Mais ils avaient fini par s'y résoudre, poussés par l'encerclement de la « peau » qui aujourd'hui avalait les villages, les forêts, les savanes.

Penché sur l'écran de l'ordinateur, Mathias, le cœur serré, regardait s'approcher ces hommes et ces bêtes, qui enjambaient l'océan sans savoir que le même cauchemar les attendait juste en face.

CHAPITRE VIII

Sarah se redressa sur sa paille en entendant craquer la charpente du hangar au-dessus de sa tête. C'était de là que tout était parti : le Chaos, la fin du monde, de cette structure de tôle ondulée où Koban Ullreider et son père avaient caché les sculptures martiennes constituées de poussière rouge agglomérée. Elle eut un rire amer en songeant à l'étable de Bethléem. Les grands bouleversements de l'humanité semblaient prendre un malin plaisir à se matérialiser dans les lieux les plus humbles. Ici, les ondes de tristesse avaient peu à peu filtré au travers des parois, inondant le quartier, poussant la population des H.L.M. environnantes à la dépression. C'était ici également qu'après la mort de Koban, elle avait trouvé refuge avec le clone d'identification, ce double fragile du psychopathe abattu par la police.

C'était toujours là, qu'elle avait vu Koban Ullreider s'amputer jour après jour de parcelles de son corps pour donner naissance aux enfants du Chaos, ces clones de lui-même dont il arrêta la croissance à différents stades de l'enfance afin qu'on ne puisse pas réaliser qu'il s'agissait en fait d'une seule et même personne matérialisée à divers stades de son adolescence.

Elle avait vu l'armée des ectoplasmes se gonfler de poussière rouge et partir à l'assaut de Los Angeles sans pouvoir rien faire pour empêcher cette horreur. Koban la tenait en son pouvoir, il avait posé sa marque sur son esprit et elle n'était plus libre d'aller et venir à sa guise. Durant des semaines, elle avait dû veiller sur ce pensionnat d'enfants blêmes, presque translucides, qui jamais n'ouvraient la bouche sinon pour souffler au visage des hommes la fameuse poudre de tristesse. Peu à peu, elle était devenue la nourrice des enfers, l'infirmière du Chaos. La monitrice d'une colonie de vacances démoniaque.

Pendant tout ce temps elle avait vécu en état second et sa perception du temps avait subi des distorsions considérables.

Elle avait l'impression d'avoir vu des milliers d'enfants naître du corps de Koban, des milliers de mioches qui s'en étaient allés, le corps empli de poudre rouge.

À présent les choses étaient différentes. Le Chaos n'avait plus besoin d'eux, elle le devinait. Koban avait accompli sa mission, il n'avait plus d'importance. Ils étaient périmés, frappés d'obsolescence.

Elle se redressa, s'enveloppa dans une vieille couverture de l'Armée du Salut et marcha jusqu'au seuil du hangar. Elle ne reconnaissait plus la ville. Au loin, à travers le brouillard rouge, les immeubles passaient, hautes silhouettes menaçantes qui évoquaient des dinosaures en maraude. De temps à autre, elle reconnaissait l'un d'entre eux et s'étonnait de le retrouver ici, si loin de son ancrage d'origine, mais il ne fallait plus s'étonner de rien, n'est-ce pas ?

Pendant longtemps, elle avait été protégée de la poussière par le pacte démoniaque qui l'unissait au Chaos. Ainsi, elle avait très souvent pu marcher impunément sous la pluie de poussière sans que celle-ci ne s'agglutine à la surface de sa peau. Elle était probablement le seul être humain à travers tout L.A à jouir de cette faveur. Aujourd'hui cependant, ce privilège tendait à disparaître. Elle l'avait remarqué au cours des derniers jours. Cela n'avait rien d'étonnant : Koban s'affaiblissait. Jadis Grand Ordonnateur du Chaos, il n'était plus qu'un figurant sans emploi. À trop s'amputer pour créer de nouveaux clones, il s'était fragilisé à l'extrême.

Sarah fut arrachée de ses pensées par une brusque secousse. Le hangar dérivait, comme tous les autres bâtiments. Longtemps il avait été le seul point fixe de la cité devenue folle, le pentacle des anges maudits autour duquel se déchaînaient les forces de la Géhenne, mais cette époque était révolue. La jeune femme y voyait un nouveau signe de déchéance. La force supérieure qui avait tout organisé ne s'intéressait plus à eux. Elle les abandonnait au brassage du déluge. La protection occulte qu'elle avait par le passé étendue sur ses serviteurs n'était plus qu'un lointain souvenir.

Sarah recula car la poussière rouge, poussée par le vent, pénétrait dans le hangar. Elle nota qu'elle se déposait sur ses

souliers et s'y accrochait, alors que deux semaines auparavant elle fondait encore sur ses épaules comme des flocons de neige.

« C'est la fin » songea-t-elle avec tristesse. Elle se retourna pour embrasser la perspective du hangar. Une cinquantaine de clones se tenaient encore là, frissonnants, abattus, massés dans un recoin. Ils pâlissaient au fil des jours et semblaient se flétrir à la manière des fleurs dont les pétales se rident lorsqu'on les oublie dans un vase.

Ses enfants... Des doubles de Koban, des doubles translucides à la peau de papier calque, et qui ne présentaient que les signes extérieurs de la vie. Ils la regardaient en silence, suivant le moindre de ses gestes comme s'ils attendaient d'elle un geste miraculeux. Mais Sarah ne pouvait rien pour eux. Elle s'étonnait même de leur étonnante survie car, après tout, ils n'étaient rien d'autre que des emballages, des boudruches, des fantômes animés par une énergie résiduelle à l'autonomie réduite. Sans doute était-ce pour cela, du reste, qu'ils évitaient aujourd'hui de bouger : pour augmenter leur durée de vie. C'était étrange de voir ces fantômes peu à peu contaminés par le désir de survivre. S'humanisaient-ils ? Avaient-ils fini par découvrir la grande horreur du néant ?

Elle s'avança vers eux. Pelotonnés les uns contre les autres, ils ressemblaient vaguement à des singes frileux dans un zoo mal chauffé : Beaucoup d'entre eux se flétrissaient déjà, cela se devinait à l'amollissement de leurs traits. On eût dit qu'ils se ratatinaient, tels des ballons de boudruche en train de se dégonfler.

— C'est fini, leur dit la jeune femme. Vous ne servez plus à rien. Le Chaos n'a plus besoin de vous... ni de moi.

Elle leur tourna le dos et s'approcha du coffret de bois noir où se trouvait rangée la dépouille de Koban. À force de s'amputer pour créer sans cesse de nouveaux clones, Ullreider avait fini par voir sa taille rétrécir de façon considérable. Aujourd'hui, il était à peine plus grand qu'une poupée Barbie, et Sarah devait l'abriter dans une ancienne boîte à cigares pour éviter qu'il ne s'envole dans les courants d'air. Curieux destin, étrange ironie du sort ! L'homme qui avait fait trembler Los Angeles n'était plus qu'une marionnette un peu molle, un

pantın qu'on pouvait tenir tout entier dans la paume de la main. Ses enfants, son armée, sa brigade, avaient mangé sa chair, le réduisant à l'état de poupée dérisoire.

Sarah souleva le couvercle de la boîte après avoir ôté la pierre qu'elle posait toujours sur le dessus, en guise de lest. Koban était là, étendu sur un mouchoir plié en deux, homoncule agité de mouvements incontrôlés et dont la bouche s'agitait comme celle d'un poisson tiré hors de l'eau.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi ? murmura-t-elle avec tristesse.

Elle n'y pouvait rien, mais un bizarre attachement s'était forgé qui la faisait se sentir responsable des créatures du hangar. Elle avait beau se répéter que ces monstres ne méritaient pas de survivre, elle ne parvenait pas à les abandonner à leur triste sort. Et pourtant, elle savait que le pouvoir de Koban diminuait d'heure en heure et qu'il n'était plus en mesure de lui imposer sa volonté. Elle aurait pu lui tourner le dos, quitter le hangar sans qu'il parvienne à l'en empêcher.

— Tu n'as plus aucune emprise sur mes pensées, lui dit-elle. C'est terminé. Si je voulais, je pourrais t'écraser entre mes doigts comme un bonhomme de mie de pain. Tu es déjà presque mort. Demain tu seras encore plus petit qu'aujourd'hui. Tu vas rétrécir de jour en jour, et, un beau matin, en ouvrant cette boîte, je ne verrai plus qu'une goutte de protoplasme, tout au fond, à peine une perle de chair... et cette larme de peau fanée, ce sera toi. Toi, le géant qui éventrait les femmes.

Elle rabattit le couvercle car elle ne supportait plus la vue de l'homoncule qui se débattait faiblement au centre du mouchoir. Avec des gestes précautionneux, elle posa de nouveau la pierre sur la boîte pour la protéger des bourrasques qui, parfois, forçaient la porte du hangar et enlevaient tout dans leurs tourbillons.

Qu'attendait-elle pour ficher le camp ? Elle était libre, elle le sentait. Elle aurait pu quitter le repaire sans craindre d'être rappelée à l'ordre par la volonté étrangère qui, jadis, s'était infiltrée dans son esprit. On se moquait bien de ce qu'elle pouvait faire aujourd'hui. Elle n'avait plus aucune importance.

Curieusement, elle en éprouvait une certaine déception. Du soulagement et de la déception. C'était incompréhensible, et elle ne voulait pas y réfléchir plus avant.

Elle retourna à la porte du hangar pour regarder passer les immeubles à la dérive. Les clones frissonnèrent davantage lorsqu'elle entrebâilla les battants de tôle ondulée. Pourquoi s'attardait-elle ici ? Pourquoi se préoccupait-elle du sort de ces monstres ?

Mais où aller ? Ce qu'elle voyait dehors ne lui donnait nullement envie de s'échapper. Ici, au moins, elle était relativement en sécurité. Ici, dans l'entrepôt des enfers.

CHAPITRE IX

L'acharnement des humains à survivre agaçait les forces présidant à la diffusion du Chaos, Mathias en eut bientôt la conviction. Conviction qu'il ne put se résoudre à partager avec ses compagnons de peur de perdre toute crédibilité à leurs yeux, car dans cet environnement gouverné par la folie, il existait encore des limites qu'on hésitait à franchir. Et pourtant, il était persuadé que la puissance du géant s'exerçait déjà à travers les choses. L'esprit du colosse se réveillait, lentement, emplissant l'éther de signaux bizarres, d'ondes inconnues, d'émissions indéchiffrables. Oui, le cerveau fossilisé du dieu assassiné sortait du sommeil éternel. Encore engourdi, aux trois quarts pétrifié, il déchargeait à travers le cosmos de brèves salves d'énergie qui faisaient bondir les aiguilles des détecteurs. Les champs électriques s'intensifiaient localement jusqu'à produire des éclairs qui grésillaient à l'horizon. Ces brusques décharges étaient toujours suivies de phénomènes curieux, impossibles à expliquer, et dans lesquels les Anciens auraient salué l'avènement d'un miracle, d'un prodige.

Un matin, alors que l'un de ces orages magnétiques s'achevait à peine, Fanning vit le capot d'une voiture abandonnée s'ouvrir et se refermer avec un claquement sec. Il mit d'abord le phénomène sur le compte du vent... Le seul problème c'est qu'il n'y avait pas un souffle d'air ce jour-là. Il allait se détourner quand le véhicule commença à ramper vers lui. Comme tous les objets abandonnés au hasard des rues depuis le début de la catastrophe, il était complètement enveloppé de chair rouge, et avait d'avantage l'aspect d'un animal que d'une simple conduite intérieure Ford.

Mathias se crispa pour endiguer la peur qui montait en lui. Le capot s'ouvrait, se refermait, s'ouvrait, se refermait... Comment ne pas penser à la gueule d'un crocodile ?

« Allons, se dit-il, tu perds la boule. Réagis. Ne te laisse pas emporter par tes fantasmes. »

Mais la voiture se rapprochait toujours, propulsée par les roues de chair qui lui servaient de pattes.

« C'est bien à toi qu'elle en veut ! balbutia Faning sans réaliser qu'il se parlait à voix haute. Ne reste pas là, grimpe dans le camion et boucle la portière. Qu'attends-tu ? Qu'elle te sectionne un bras ? »

Le capot semblait posséder assez de force, il est vrai, pour procéder sans difficulté à une telle amputation. Faning parvint enfin à rompre le charme qui le tenait paralysé et à se mettre à l'abri. Mais la voiture-crocodile ne renonça pas pour autant. Pendant un bon moment elle rôda autour du camion blindé, essayant de le mordre, comme s'il s'agissait d'un intrus qu'elle désirait chasser de son territoire.

Mathias allait se décider à appeler Mikofsky quand le véhicule s'immobilisa, sans doute à cours d'énergie.

Un phénomène identique se produisit le lendemain. Par bonheur, le professeur tenait le volant et fut témoin de la scène, ce qui permit à Faning de comprendre qu'il ne semblait pas dans la démence.

Ils passaient devant une ancienne caserne de pompiers quand d'interminables serpents sortirent d'un hangar pour s'avancer à leur rencontre. Chacun des boas mesurait plusieurs dizaines de mètres et développait une puissance de constriction considérable. L'un d'entre eux s'enroula autour du camion blindé et le serra dans ses anneaux avec l'intention manifeste d'en écraser les tôles. Mathias et Mikofsky écoutèrent gémir les structures avec inquiétude, rendus muets par cette apparition inexplicable. Faning s'ébroua le premier et lança :

— Les tuyaux d'incendie ! Ce ne sont pas des serpents... Ce sont de simples tuyaux enveloppés de chair ! Ils sortent de la caserne... Ils ont dû s'échapper des dévidoirs suspendus à l'arrière des voitures de pompiers !

Il avait conscience de s'exprimer comme un fou, mais le monde autour d'eux n'était-il pas devenu un gigantesque asile d'aliénés ?

Les tuyaux-serpents attaquèrent chacun des véhicules du convoi. Ils parvinrent à briser l'un des G.M.C. dont l'attelage céda.

— Je suppose qu'il n'y a rien à faire, murmura Mikofsky. Sauf attendre qu'ils aient épuisé leurs réserves énergétiques ?

— Oui, souffla Mathias. Mais on dirait que leur autonomie augmente au fil des jours. Avant, ils seraient retombés au bout de trois ou quatre minutes.

Les tuyaux finirent par s'abattre sur le sol, inertes. Keyes, qui tenait à en avoir le cœur net, descendit de son véhicule pour les entailler à coup de machette. Dès qu'il eut fendu la chair rougeâtre, la canalisation de grosse toile apparut, ainsi que l'embout de fer de la lance d'incendie. Cette découverte parut le plonger dans un abîme de stupeur.

Deux heures plus tard, l'attention de Faning fut attirée par un bruit sourd provenant du ciel, une sorte de lourd battement qui semblait filtrer des nuages. Il baissa la vitre latérale pour regarder au-dessus de lui et aperçut ce qu'il redoutait justement d'apercevoir. Un avion... Un avion entièrement recouvert de chair et qui battait des ailes à la façon d'un énorme oiseau de proie.

Les jointures de Mikofsky se crispèrent sur le volant.

— Ne me dites pas... commença-t-il.

— Si, trancha Mathias. C'est ça. La « peau » a fini par trouver mieux que les cadavres. Elle a compris que les objets fournissaient de meilleures structures articulées que les humains. Elle se sert des objets manufacturés mais imitent les animaux.

— Mais pourquoi ? hoqueta Mikofsky.

— Pour nous détruire, souffla Faning. Elle doit penser que nous mettons trop de temps à disparaître. Nous sommes des parasites agaçants dont elle entend se défaire sans tarder.

Ils n'avaient pas atteint le bout de la rue que l'avion de chair fondit sur eux pour tenter de les écraser, à la façon des sinistres « Zéros », les avions kamikazes. Il manquait toutefois de précision et s'écrasa contre un immeuble, dans un grand éclaboussement de chair éclatée. Quand il rebondit sur le trottoir, la peau déchirée laissait voir les structures luisantes

d'un Learjet dont les ailes avaient été tordues par la seule puissance « musculaire » du protoplasme pour s'articuler comme celles d'un oiseau.

— Tout sera mis en œuvre pour nous arrêter, fit Mikofsky. C'est un peu comme si l'esprit qui présidait à tout cela avait deviné ce que nous allons faire.

— Parce que vous avez un plan ? s'étonna Faning.

— Oui, dit le professeur avec réticence. Mais je préfère ne pas en parler pour le moment. C'est un peu idiot, mais j'ai peur qu'on nous entende.

— Qui ? Le géant ?

— Pourquoi pas ?

Trois jours plus tard, alors qu'ils observaient les écrans de surveillance, les satellites leur transmirent des images d'épouvante. Sur la plaque osseuse qui reliait désormais l'Amérique au continent africain, une armée hétéroclite s'avancait à la rencontre des migrants. Elle était entièrement constituée de voitures-crocodiles, de tuyaux-serpents et d'avions-oiseaux. Cette faune impossible se déplaçait à grande vitesse en direction de l'avant-garde des animaux sortis de la savane. Ses intentions ne faisaient aucun doute : elle avait pour mission de détruire les intrus avant qu'ils ne posent le pied sur le sol américain.

Et c'est ce qui se passa, sous les yeux horrifiés de Faning et de Mikofsky.

Les objets vivants se jetèrent sur les animaux fatigués et les mirent en pièces. Affaiblis par la longue traversée, rendus malades par la « peau » dont ils avaient essayé de se nourrir malgré tout, les bêtes se laissèrent submergées par ces lointains cousins d'apocalypse. Les tuyaux-serpents s'enroulèrent autour des éléphants et leur broyèrent la cage thoracique, les voitures-crocodiles happèrent les autres quadrupèdes avec tant de violence qu'elles coupèrent leurs victimes en deux. Les capots-mâchoires ne cessaient plus de s'abattre et de se relever, en une grotesque parodie de mastication. Les lions firent face, arrachant à coups de griffes la chair rougeâtre dont les véhicules vivants étaient recouverts. Leurs ongles dessinaient des stries luisantes sur le métal dont la peinture le transformait en

copeaux. Ils furent débordés, comme les autres, encerclés, étouffés, débités en quartiers.

Les singes battirent en retraite. Efflanqués, hagards, ils rebroussèrent chemin en poussant des lamentations effrayantes et vinrent se heurter aux populations tribales qui marchaient dans leur sillage. À la vue de cette troupe hurlante, les grands guerriers des savanes prirent peur et saisirent leurs arcs. L'instant d'après, les chimpanzés ne formaient plus qu'un tas de cadavres criblés de flèches.

La dernière guenon venait à peine de s'abattre que les voitures-crocodiles surgissaient à l'horizon. Les hommes comprirent trop tard qu'ils s'étaient trompés d'ennemis et s'arc-boutèrent derrière leur bouclier, la sagaie à la main.

Mathias se détourna des écrans pour ne pas assister au massacre.

CHAPITRE X

Le hangar dont Koban Ullreider avait fait son repaire s'écroula, déchiré par les torsions contraires de deux courants de surface antagonistes. Sarah n'eut que le temps de saisir la boîte à cigares qui contenait les restes du géant, de jeter sur ses épaules un imperméable portant le sigle du LAPD, et de bondir dans la rue. Deux minutes après, les poutrelles métalliques se tordaient, vrillées par la tension, et le toit s'effondrait dans un vacarme épouvantable.

La jeune femme rabattit sur sa tête la capuche du ciré de patrouille. Elle s'aperçut alors que les survivants de l'armée des clones l'avaient suivie. Les enfants translucides se massaient autour d'elle, tendant leurs mains fripées pour s'accrocher à la toile de son pantalon ou à l'ourlet de l'imperméable. Ils semblaient terrifiés et levaient vers elle leurs visages lunaires dépourvus d'expression.

« Ma famille ! » pensa Sarah avec un ricanement d'amertume dont elle n'était pas dupe.

Qu'allait-elle faire d'eux ? Elle eut envie de les chasser à coups de pierres, comme l'on fait avec les chiens galeux qui se mettent en tête de s'attacher aux passants, mais c'était inutile. Elle savait qu'ils encaisseraient les projectiles sans broncher. Elle se mit en marche, sans même savoir où elle allait, et les gosses à la peau transparente lui emboîtèrent le pas. Ils se déplaçaient en se tenant frileusement serrés les uns contre les autres pour offrir moins de prise aux assauts du vent. Sarah leur cria de ficher le camp, ils ne l'entendirent pas. Plus que jamais, elle se fit l'effet d'une nurse guidant ses pensionnaires à travers le tumulte d'une catastrophe.

Elle avançait courbée, pour dérober son visage aux flocons de poussière gluante. Jadis, elle avait été protégée des maléfices du Chaos, de la tristesse comme de l'ensevelissement progressif sous la pellicule de chair, mais aujourd'hui ses pouvoirs

diminuaient, elle le voyait bien. Les flocons avaient tendance à s'accrocher à ses sourcils, à ses joues, alors qu'ils ne la frôlaient même pas quelques semaines plus tôt. Le champ de force dont elle avait été entourée devenait poreux.

Où trouver un refuge ? Les survivants retranchés au fond des abris souterrains n'ouvraient plus la porte à personne de peur de manquer d'eau et de nourriture. On disait même que beaucoup, victimes de la folie de l'enfermement, s'étaient entre-tués.

Ne sachant que faire, elle pénétra dans les ruines d'un supermarché qui dérivait lentement vers le nord, porté par un courant de surface de faible puissance. Elle avait faim. L'énergie de Koban ne la nourrissait plus, elle n'était que la prêtresse d'un dieu déchu, désormais incapable d'étendre son ombre protectrice sur le troupeau de ses fidèles. « Un dieu que je dois tenir enfermé dans une boîte à cigares pour empêcher que les courants d'air ne l'emportent ! » songea-t-elle avec tristesse.

À l'intérieur du supermarché, elle organisa un campement de fortune, récupéra le vélum d'un stand publicitaire pour improviser une espèce de tente qui la garantirait de la poussière. Les clones s'accrochaient toujours à elle, marmaille gluante dont elle n'avait que faire. Elle se félicita qu'ils soient privés de parole, sinon ils l'auraient probablement assommée de piailllements geignards. Calfeutrée dans son abri précaire, elle ouvrit des conserves de saucisses aux haricots et mangea avec les doigts. Elle ne fut pas tranquille bien longtemps, plusieurs psychopathes hirsutes vinrent rôder autour d'elle, sans oser toutefois l'aborder. Elle comprit que la vue des clones tenait les vagabonds à distance. Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait déambuler ces dingues épargnés par la pluie rouge. Ils lui faisaient peur. Elle devinait qu'elle serait pour eux une proie d'élection, et cela d'ici peu. Ceux-là, elle ne les effrayerait pas en leur jetant des pierres, ils étaient trop nombreux. Lorsque le dernier des clones aurait achevé de se dissoudre, elle ne disposerait plus d'aucune arme pour repousser les fous, alors ils viendraient la prendre, et elle serait leur jouet. Une poupée hurlante dont ils pourraient user à leur guise. Une poupée qu'ils

pourraient démembrer, éventrer, sans que personne ne puisse les en empêcher.

Elle resta peu de temps à l'intérieur du supermarché car le nombre de rôdeurs ne cessait d'augmenter. Elle sauta sur une autre coulée pour s'éloigner d'eux le plus rapidement possible.

Partout l'attendait le même spectacle de désolation. À certains endroits, le dépôt de poussière rouge avait atteint une telle épaisseur que les formes des immeubles n'étaient même plus perceptibles. Les maisons se changeaient en collines. D'ici quelque temps, la géographie urbaine disparaîtrait complètement sous cet ensevelissement, comme les antiques cités du Sahara, les palais du roi Salomon, avalés par les sables...

Plusieurs jours de suite, elle se terra dans les ruines, ne dormant que d'un œil. Les clones l'enveloppant tels d'énormes grains de raisins flétris. Elle croyait les détester mais elle ne put retenir un cri d'angoisse quand le vent emporta le premier d'entre eux. Elle courut même pour le rattraper, hélas c'était trop tard, il s'était envolé au-dessus des toits, ballon de baudruche ballotté par la tempête.

D'autres allaient bientôt suivre, c'était inévitable. Ils s'affaiblissaient. Les bourrasques allaient les emmener, un à un, et elle se retrouverait seule.

Seule avec Koban l'homoncule dont elle n'osait même plus ouvrir la boîte de peur de le découvrir encore plus petit, plus pitoyable que la dernière fois.

Elle décida de faire manger des pierres aux clones survivants, pour les alourdir, les lester. Ils lui obéissaient avec ferveur, avalant les poignées de gravillons qu'elle leur jetait dans la bouche. Certains étaient déjà trop fragiles, et les cailloux leur déchiraient le ventre, accentuant leur vulnérabilité.

« Mes enfants, soupirait Sarah. Mes pauvres enfants... »

Elle avançait en les remorquant, refermant les doigts sur leurs petites mains collantes. Elle en juchait quelques-uns sur son dos, ses épaules quand ils ne pouvaient plus marcher. Le vent continuait à les lui prendre. Un par-ci, un par-là... Ses pauvres gosses, fragiles comme de la crème fouettée, de l'œuf battu en neige, se déformant sous les bourrasques. Trop usés

pour maintenir plus longtemps leur cohérence physique, ils perdaient leur apparence humaine. Plus le temps passait, plus ils ressemblaient à... n'importe quoi. Ce n'étaient plus des enfants, non, à moins d'avoir beaucoup d'imagination. Plutôt des moutons ? Des pelotes de laine ?

Ils s'effiloçaient, quand on les touchait on avait l'impression de plonger les mains dans un saladier rempli de guimauve ou de meringue fraîche. Pas très agréable.

Elle renonça à leur faire manger des pierres. Le remède se révélait pire que le mal. Elle s'habitua à l'idée de les voir s'envoler. Elle cessa de leur donner des noms. Elle arrêta de les compter tous les soirs. Un jour il n'en resta plus que trois, le lendemain deux, le surlendemain un...

Puis elle n'eut plus que Koban. Koban Ullreider, l'homme qui avait fait trembler Los Angeles, ratatiné dans le ventre d'une vieille boîte à cigares maintenue fermée par un élastique. Un dieu, son dieu. Un dieu de poche, périmé, bon à jeter.

Elle devait le perdre lui aussi, c'était écrit. Un soir que la visibilité était réduite au minimum, elle trébucha sur un tas de gravats. Le « reliquaire » lui échappa, rebondit sur les pierres et se disloqua. À plat ventre au sommet de l'éboulis, elle vit Koban rouler au milieu des échardes de bois. Il était... tout petit. Un ludion, une figurine de cire pâle à peine plus grande que l'annulaire. La jeune femme rampa de toute la vitesse dont elle était capable pour tenter de le rattraper, mais le vent fut plus rapide qu'elle. Koban commença à filer sur la pellicule rouge et luisante qui tapissait le sol. Sarah gémit, de terreur, de désespoir. Elle plongea en avant, les mains tendues... La bourrasque se joua de ses efforts. Koban Ullreider s'envola, sans plus opposer de résistance qu'une feuille morte... à l'époque où il existait encore des feuilles mortes.

Sarah le vit disparaître dans la tourmente, à la manière de ces petits Jésus de Celluloïd que les catholiques plaçaient jadis au milieu de la crèche, sur un lit de paille. Machinalement, elle ramassa les débris de la boîte et s'évertua à la reconstituer. Elle ne savait plus ce qu'elle faisait.

Presque aussitôt, elle sentit qu'elle ne bénéficiait plus du tout de la protection occulte de Koban, car les flocons commencèrent

à s'agglutiner sur ses épaules en masse compacte. Ullreider n'avait été qu'un dieu de poche, soit, mais son rayonnement avait eu au moins le mérite de protéger sa servante de l'engloutissement. À présent, Sarah n'était plus qu'une victime comme les autres, une de ces silhouettes humanoïdes qui jonchaient les trottoirs tels de sinistres bonshommes de neige rougeâtres fauchés par la suffocation.

Elle éprouvait déjà les premières atteintes de la tristesse des Martiens, ce désespoir, ce découragement. Elle faillit baisser les bras, fermer les yeux et demeurer là, agenouillée au milieu des ruines à attendre que la poussière rouge la recouvre tout entière. Non, il ne fallait pas !

Elle bondit sur ses pieds et courut se blottir sous une arcade de béton fissurée. Un peu plus tard, elle se faufila dans un supermarché et se procura un masque à peinture au rayon bricolage. Ce n'était pas grand-chose mais c'était mieux que rien. Elle empila plusieurs pastilles filtrantes dans le groin du respirateur et changea de vêtements. Elle vola un sac à dos dans lequel elle tassa six imperméables de très grande taille, de manière à pouvoir en changer dès que celui qu'elle porterait serait couvert de « peau ». Elle essaya ensuite de trouver une arme au rayon « chasse », mais celui-ci avait déjà été dévalisé. Seules quelques carabines à air comprimé pendaient encore au râtelier. Elle s'en désintéressa.

Dès lors elle vécut dans la peur, changeant sans cesse de cachette. Les abris où l'on était relativement protégé des émanations de poussière attiraient la plupart des dingues déambulant dans les rues, car ils savaient qu'ils pourraient dénicher là le gibier qui commençait à leur faire défaut. On ne peut pas se contenter d'éventrer les morts entassés dans les rues, ça entretient les réflexes, soit, mais ce n'est qu'un ersatz. Un peu comme de se soulager avec une poupée gonflable.

Sarah leur échappa de justesse à deux reprises. Elle était de plus en plus lasse, fatiguée. Son désir de survivre s'affaiblissait, elle voyait venir le moment où elle s'allongerait sur un banc public et se laisserait lentement recouvrir par le linceul rouge. Elle respirait mal, en grande partie à cause des nombreux filtres entassés dans le masque. Parfois elle était au bord de la cyanose

et la tête lui tournait. Faute de pouvoir s'oxygéner correctement, elle avait beaucoup de mal à courir lorsqu'on la poursuivait. Et si, elle arrachait alors son respirateur pour se donner de l'air, la tristesse s'emparait d'elle, lui conseillant d'arrêter de fuir bêtement et de se laisser faire, pour trouver enfin la paix.

C'était une situation insoluble.

Elle fuyait depuis une semaine et se terrait au fond d'un drugstore aux trois quarts enseveli quand elle assista à un étrange spectacle. Elle était en train de s'assoupir, enveloppée dans son dernier imperméable, lorsque, par la vitre brisée de l'établissement, elle vit se relever plusieurs morts entassés au bord du trottoir. Elle crut d'abord qu'ils allaient s'en prendre à elle, mais ils ne lui prêtèrent aucune attention. En fait, ils se mirent à compter leurs pas en s'éloignant les uns des autres, tels des duellistes se préparant à faire feu, et se dispersèrent à travers l'esplanade selon des angles précis. Ces dispositions adoptées, ils restèrent les bras ballants, silhouettes anonymes empaquetées de rouge, à attendre on ne savait quoi.

Sarah se rencogna dans un angle de la vitrine. Que préparaient donc les cadavres ? Quelle embuscade ? Quel encerclement ? L'avaient-ils repérée ? Comptaient-ils lui couper la retraite ?

Mais elle se trompait. Les morts ne s'occupaient pas d'elle. Ils semblaient abîmés dans une mystérieuse cérémonie dont elle ne saisissait pas le sens.

Soudain, l'une des silhouettes ramassa une pierre, se mit en marche, et, allant de l'un à l'autre, fracassa le crâne de ses compagnons. Elle ne s'arrêta qu'une fois le dernier bonhomme de poussière abattu, et demeura là, dressée au milieu du champ de bataille, son caillou meurtrier à la main.

Sarah fronça les sourcils. Ce qu'elle venait de voir lui semblait dépourvu de signification. Elle haussa les épaules et décida de n'y plus penser. Pourtant, dès le lendemain, elle fut témoin d'une scène analogue en un autre endroit de la ville. Il n'y avait pas à se tromper, c'était la même cérémonie. Dès lors, la chose se reproduisit presque tous les soirs. Où qu'elle se tînt, il se trouvait toujours un groupe de cadavres pour lui donner la

représentation, au point qu'elle surnomma cette curieuse pantomime « le théâtre rouge ».

Quelque chose s'organisait, quelque chose qui lui échappait. Ce ressassement psychotique lui faisait peur. Elle commença à prendre des notes, à relever des constantes sur un calepin. La disposition des participants était toujours la même, le scénario ne changeait jamais... Un homme, un homme seul assassinait tout un groupe.

Un soir, l'illumination la frappa avec tant de force qu'elle faillit lâcher le carnet. Le petit théâtre rouge venait de lui livrer son secret : la disposition adoptée par les « comédiens » était celle des planètes du système solaire ! Chacun définissait sa position dans l'espace par rapport au rôle qu'il était censé jouer : Mars, Vénus, Saturne, etc. « L'acteur » qui jouait le rôle de la Terre était celui qui se baissait pour ramasser une pierre et s'en allait ensuite fracasser le crâne de ses compagnons.

La Terre... La Terre se réveillait, sortait de son immobilité et assassinait le reste de la galaxie.

C'était cette scène immuable que les morts jouaient chaque soir, comme des marionnettes animées par une volonté supérieure, la Volonté dont l'énergie crépitait à l'intérieur de la « peau ».

Un crime. Un meurtre collectif soigneusement prémédité. Une vengeance ?

« C'est le géant ! réalisa tout à coup Sarah avec un sursaut de teneur. C'est le géant dont le crâne est en train de se reconstituer sous nos pieds... Il a ruminé sa vengeance pendant tout ce temps. Voilà pourquoi il voulait tant revenir d'entre les morts : pour se venger de ceux qui l'ont assassiné jadis, à l'aube du monde ! Il est revenu pour régler ses comptes. Quand il aura récupéré le reste de son corps, il se mettra en marche, il se déplacera à travers le cosmos pour pulvériser les crânes de ses anciens compagnons de horde. Il écrasera toutes les planètes du système solaire, les unes après les autres, parce que ce sont toutes des crânes fossilisés. Les crânes des grands anciens qui régnaient aux premières heures du temps... »

Ses mains tremblaient. Ses dents s'entrechoquaient. Elle savait qu'elle venait de découvrir la vérité. Voilà à quoi avait

contribué Koban Ullreider : à la destruction totale du système solaire. Celui qu'on avait assassiné sortait des tréfonds de l'oubli pour perpétrer sa vengeance, et plus rien ne l'arrêterait.

Le lendemain, alors qu'elle fuyait dans le dédale des ruines, elle fut surprise par le vent de poussière. Elle eut beau se débattre, elle se retrouva enveloppée des pieds à la tête en quelques minutes. Au moment où elle s'abattait sur le sol, il lui vint à l'esprit *qu'Oit* avait décidé de la faire disparaître parce qu'elle en savait trop.

Elle étouffait, déjà prisonnière de l'enveloppe de chair rouge qui s'épaississait de minute en minute. Alors qu'elle allait rendre les armes, elle sentit soudain que quelqu'un se portait à son secours. Un scalpel entamait l'enveloppe, la dégageant du piège. Épuisée, à demi asphyxiée, elle s'abandonna aux bras qui la soulevaient de terre et l'emportaient à l'intérieur d'un camion.

Quand l'homme se dépouilla de son masque respiratoire elle reconnut Mathias Faning. L'homme dont elle avait été amoureuse... il y avait de cela cent mille ans.

CHAPITRE XI

Mathias hissa Sarah dans le camion blindé. Le hasard qui avait poussé l'ancienne femme de ménage du service nécrovidéo à croiser leur chemin avait quelque chose de prodigieux. Mais était-ce bien un simple hasard ? Ne s'agissait-il pas, une fois de plus, d'un programme établi depuis des temps immémoriaux ? Une ruse ? Un piège ?

La jeune femme semblait épuisée. Elle avait beaucoup maigri. Faning la trouva également vieillie, comme dévorée par un brasier intérieur.

Mikofsky la considérait avec une évidente méfiance, comme s'il se trouvait en présence d'une espionne des forces noires.

— D'où sortez-vous ? s'enquit Mathias en coinçant un gobelet de café brûlant entre les mains de Sarah.

Elle leur raconta tout, d'une voix à peine audible : le vol du clone d'identification, l'armée des enfants, sa vie à l'intérieur du hangar au milieu des pierres de tristesse qu'on écrasait pour fabriquer la poussière rouge.

— Je me doutais bien que Koban avait fixé son choix sur vous, grogna Mikofsky. Où est-il à présent ?

— Mort, soupira Sarah. Emporté par le vent. À la fin, il était à peine plus grand que mon petit doigt. Ses cellules ne se reproduisaient plus, chaque fois qu'il s'amputait d'un morceau de lui-même pour agrandir son armée, il rétrécissait.

— Je suppose que vous n'êtes pas entièrement responsable de ce qui vous est arrivé, grommela le professeur. On ne peut pas résister à une telle volonté dès lors qu'elle a décidé de vous enrôler dans ses rangs.

— Non, balbutia la jeune femme. J'étais comme en état second. Il... Il y a autre chose. Dans les ruines, j'ai assisté à un curieux cérémonial. Quelque chose de véritablement inquiétant.

Et elle leur raconta ce qu'elle avait vu. Les représentations du « théâtre rouge ». La pantomime sanglante éternellement répétée.

Mikofsky pâlit et se mit à mâchonner nerveusement sa moustache. Une veine palpitait sur sa tempe.

— Votre interprétation est tout ce qu'il y a de plus pertinente, haleta-t-il. Les bonshommes de peau miment une scène initiale obsessionnelle. Un souvenir qui a fini par se structurer en psychose. Le cerveau du géant n'est habité que par une seule idée : la vengeance, la destruction de tous ceux qui ont comploté contre lui. Je crois qu'à peine reconstitué, il se lancera à travers la galaxie pour fracasser une à une les planètes du système solaire. Sa folie l'aveuglera à tel point qu'il ne sera même pas capable de prendre conscience que ses ennemis sont morts et fossilisés depuis la nuit des temps.

Le professeur se leva, fébrile, les mains agitées de tremblements.

— Venez par ici, dit-il en allumant un écran, je vais vous montrer quelque chose. C'est un programme de diagnostic médical qu'on utilise d'habitude pour établir un premier bilan clinique des accidentés de la route. Je l'ai modifié pour le faire travailler à l'échelle de la planète.

— Quoi ? coassa Mathias.

— Je lui ai demandé de considérer la Terre comme si c'était la tête d'un type dont la voiture vient de se retourner sur une autoroute, expliqua patiemment le professeur. Et d'établir un pronostic de guérison. Voilà ce que ça donne...

Sur le moniteur, une vue scannérisée de la planète se mit à tourner sur elle-même pour se présenter fuseau par fuseau. La carte des continents n'avait plus rien à voir avec celle que Mathias et Sarah avaient toujours connue. La plupart des océans étaient à présent recouverts d'une « banquise » osseuse encore imparfaitement soudée. Les cavités oculaires, les fosses nasales, imposaient leur réalité avec une horrible évidence. Le puzzle se complétait, et il devenait stupide de nier la réalité du phénomène en marche. La Terre avait bel et bien pris l'aspect d'un crâne en pleine restauration, un crâne gigantesque qui tournait lentement dans la grande nuit du cosmos, attendant le

moment où il serait suffisamment régénéré pour ouvrir enfin les yeux.

Sarah laissa échapper une sorte de hoquet douloureux.

« Diagnostic prévisionnel, annonçait l'écran. Les lésions sont multiples mais cicatrisent à une grande rapidité. La prolifération tissulaire est anormale, accélérée par un agent inconnu, mais qui favorise la guérison du sujet. Une seule zone semble toutefois échapper au processus : l'os temporal, fracturé, qui lui reste prisonnier d'une stase inexplicable. On détecte un objet triangulaire enkysté au fond de la blessure. Cet éclat, profondément fiché dans la masse cervicale, a bouleversé le tracé des aires cérébrales. On peut émettre sans risque de se tromper, la probabilité d'une psychose hallucinatoire incurable. Le sujet, à son réveil sera sans aucun doute la proie d'une grande agitation et cédera à des crises de violence extrêmes qui induiront chez lui un comportement criminel. Le profil psychologique défini sera celui d'un tueur en série ou d'un sociopathe mené par une volonté de puissance paranoïaque. La plus grande prudence devra être observée...

Mathias cessa de lire car le commentaire employait trop de termes médicaux difficilement compréhensibles.

— Vous voyez ? murmura Mikofsky. La créature titanesque qui va bientôt se réveiller sera irrémédiablement folle. Son cerveau est atteint, incurablement. Elle sera dans la même situation que ces anciens soldats qui se promènent avec un éclat d'obus dans la tête. Quand le morceau de fer bouge, ils deviennent aphasiques... ou fous à lier.

— Ne peut-on pas extraire cet... éclat ? demanda timidement Sarah.

— Ça aurait été possible jadis, fit le professeur d'une voix lasse. Je sais où se trouve le shrapnell en question. C'est cette pointe de flèche triangulaire immergée au fond de la faille de San Andreas, et dont la découverte a toujours été tenue secrète... Je vous en ai parlé à tous les deux, rappelez-vous. À condition de disposer d'un sous-marin nucléaire, de bathyscaphes, de robots télécommandés, nous aurions pu tenter de poser une charge explosive sur cet éclat. En la fragmentant,

on aurait pu espérer libérer la zone lésionnelle et, qui sait ? l'opérer...

— Nous ne disposons d'aucun sous-marin, grogna Mathias. Inutile de rêver. Vous faites référence à une technologie que nous ne sommes plus en mesure de manier.

— Je sais, coupa Mikofsky. Je ne suis pas complètement idiot. Je ne faisais qu'envisager la solution idéale. Je ne nourris aucune illusion, nous n'opérerons pas le cerveau malade du géant à nous trois. De toute manière, rien ne prouve qu'une telle intervention servirait à quelque chose. Les aires cérébrales semblent trop bouleversées, les courts-circuits neuroniques ont engendré une organisation aberrante, un bricolage du tissu encéphalique qui relève du délire pur et simple. De plus je ne suis pas chirurgien, mes connaissances dans ce domaine restent superficielles.

— Alors ? s'impacienta Faning. Il n'y a aucune solution.

— Si, souffla le professeur. Le RubOut.

— Le RubOut ? hoqueta Sarah.

Faning avait tendance à se raidir dès qu'il entendait prononcer ce mot. Candy, sa femme, avait fini par succomber aux méfaits de ce poison. Et il lui avait fallu du temps, à lui le flic, pour comprendre qu'elle souffrait de ce que les médecins surnommaient un effacement volontaire des souvenirs au moyen d'une drogue anti-stress en vente libre. Réputé n'engendrer aucune accoutumance, le produit avait déferlé sur le marché cinq ans plus tôt. Il avait aussitôt supplanté tous les antidépresseurs en usage à cette date. Son fonctionnement était très simple : une pilule gommait tous les souvenirs engrangés par le cerveau au cours des huit dernières heures. Les gens avaient rapidement pris l'habitude d'en avaler une dose le soir, à six heures tapantes, pour oublier les contrariétés de la journée. Ainsi ils rentraient chez eux l'esprit libre, ne remâchant aucune des altercations ou accrochages qui constituaient le lot habituel de leur vie de salarié.

En quelques mois, le RubOut était devenu un nouveau mode d'existence. À la moindre contrariété ou mauvaise nouvelle, on se mettait à avaler le célèbre comprimé rose que la publicité célébrait sur toutes les chaînes de télévision. Candy avait tout de

suite été une inconditionnelle de cette amnésie rétrograde provoquée.

— C'est sans danger pour la santé, répétait-elle. Il n'y a aucune accoutumance chimique, c'est prouvé.

— Tu déconnes, protestait Mathias. Cette saloperie provoque un effacement définitif des souvenirs. Ce que tu essayes d'oublier ne réapparaît jamais, même une fois la substance digérée par l'organisme.

— Et alors ? ricanait Candy. C'est justement ce qu'on cherche, non ? Ça servirait à quoi d'oublier *momentanément* ? Écoute un peu ce que tu dis, pour une fois. C'est comme si tu te désespérais de ne pas pouvoir récupérer tes poubelles une fois qu'elles sont passées dans la benne à ordures !

Ne vous fabriquez plus d'ulcère ! clamait la publicité sur MTV. *Effacez vos mauvais souvenirs. Soyez logique avec vous-même, vous viendrait-il à l'idée de conserver les bandes vidéo des films que vous avez détestés ?*

Mathias n'avait rien pu faire pour détourner Candy de cette sale habitude. Quand il rentrait le soir et lui demandait comment s'était passée sa journée de travail, elle répliquait en levant les sourcils : « Quelle journée de travail ? »

Elle n'était pas la seule dans son cas. De plus en plus de femmes, accablées par un travail ingrat, procédaient de la même façon. Un jour, Candy avait décidé d'oublier Mathias. Elle avait gommé de son esprit tous les souvenirs qui se rattachaient à lui et avait quitté le domicile conjugal pour refaire sa vie. Il n'avait plus jamais entendu parler d'elle. Aujourd'hui, à la lueur des derniers événements, ces petites misères amoureuses faisaient bien sûr figure d'anecdotes sans intérêt. Il était amusant de constater comment, ce qu'on avait alors considéré comme un fléau gravissime, avait soudain perdu toute importance.

— Où voulez-vous en venir ? siffla Faning. Je ne comprends rien à cette histoire.

— Écoutez, dit doucement Mikofsky. Je ne tiens pas à vous leurrer plus longtemps. Notre réserve de filtres respiratoires diminue dangereusement, et il me sera impossible d'en fabriquer d'autres avant longtemps faute d'un laboratoire bien équipé. Nous sommes tous condamnés... Vous, moi... La

tristesse des Martiens va s'emparer de nous, peu à peu. Au début, les euphorisants nous en préserveront, mais ils s'épuiseront eux aussi. Nous sommes en sursis. Si nous sombrons, plus personne ne pourra s'opposer aux menées de la créature. Le colosse ouvrira les yeux, et s'en ira détruire la galaxie, jusqu'à ce qu'il ne reste plus une seule planète intacte. Je pense qu'il terminera son holocauste en fracassant le soleil, si bien qu'il mourra de froid, et que la vie ne sera plus possible dans notre système solaire. Il existe peut-être une toute petite chance d'empêcher cela. Et cette chance s'appelle RubOut. Si nous parvenons à mettre la main sur une quantité suffisamment concentrée de cette drogue, nous pouvons en charger un missile et expédier ce missile au fond des mers, au centre de la faille de San Andréas. Le RubOut pénétrera le cerveau du géant. Et il effacera de sa mémoire tout souvenir.

— Vous voulez le rendre amnésique ? balbutia Sarah.

— Oui, fit le professeur. L'amnésie rétrograde gommara tout désir de vengeance. La créature ne saura même plus qui elle est. Ou plutôt qui elle était. Sa haine éteinte, il est fort possible qu'elle se rendorme, pour l'éternité. Ce sera comme une sorte de lobotomie chimique.

— Vous y croyez vraiment ? maugréa Faning.

— J'essaye de ne pas rester les bras croisés, martela Mikofsky. Je vous propose un coup de poker, c'est toujours mieux que d'attendre que la tristesse s'empare de nos esprits pour nous pousser au suicide.

— Effacer sa mémoire, rêva Sarah. La rendre aussi vierge que celle d'un nouveau-né... Ça pourrait marcher.

— Okay, admettons, soupira Faning. Mais où trouver du RubOut ?

— À l'usine pharmaceutique qui le fabriquait, répondit Mikofsky. Le satellite m'a permis de localiser la dérive du complexe. Les bâtiments n'ont pas l'air d'avoir trop souffert. Il doit y avoir là-bas des cuves de produit très concentré. Il nous faudra mettre la main sur l'une de ces citernes.

— Et le missile ?

— Le sergent Keyes nous guidera dans le dédale de la base militaire d'Edwards. Le *Tactical Weapons Air System* y était

installé. Nous n'aurons qu'à faire notre marché dans les silos en batterie, et substituer aux charges nucléaires notre bonbonne de RubOut concentré.

— Vous me paraissez exagérément optimiste, grogna Mathias, mais comme je n'ai aucune solution de rechange, je ferai comme vous voulez.

Mikofsky dérouta le convoi sans attendre et avertit Keyes de la stratégie adoptée. Le sergent protesta pour la forme, mais lui non plus n'avait aucun plan de rechange. Dans ses explications, le professeur avait omis de mentionner l'existence du géant et insisté sur la nécessité d'injecter au centre du noyau terrestre une substance capable d'enrayer la catastrophe écologique.

— C'est mieux comme ça, souffla-t-il en reposant le micro de la C.B. Si Keyes se mettait à croire que nous sommes devenus dingue, il cesserait d'obéir.

Il leur fallut deux jours pour parvenir à rattraper le complexe pharmaceutique qui dérivait vers le désert du Nevada. Les coulées de surface progressaient plus rapidement dans les zones non urbanisées où elles n'étaient pas freinées par l'implantation souterraine des égouts et du métro. Les bâtiments avaient eu la chance de ne heurter aucun autre immeuble, si bien qu'ils présentaient un aspect raisonnablement sinistré qui rassura Mathias. Le professeur manœuvra pour engager le convoi sur la coulée porteuse et franchit la barrière défendant les abords de l'usine.

— Ne quittez vos masques sous aucun prétexte, ordonna-t-il. Les secousses ont pu fissurer les cuves de RubOut, et si le produit circule dans l'air sous forme volatile, vous risquez de vous retrouver totalement amnésique au bout de trois inspirations.

— Compris, grogna le sergent, et il fit passer la consigne aux quelques hommes qui lui restaient.

Il leur fallut tâtonner à travers la membrane placentaire rouge enveloppant l'usine avant de réussir à localiser l'entrée

des bâtiments. On dut creuser un véritable tunnel dans cette chair qui, en s'épaississant, avait pris la consistance du cuir.

— Il y a tout de même de l'air à l'intérieur du complexe, observa Keyes. Toutes les bouches de ventilation ne doivent pas être obstruées... ou bien un diffuseur d'oxygène s'est mis automatiquement à fonctionner dès que le taux de carbone a atteint la zone critique.

Ils pénétrèrent dans l'usine en file indienne. Les locaux étaient vides mais il y régnait un grand désordre. Mikofsky remarqua tout de suite un détail inquiétant : des excréments humains et des flaques d'urine parsemaient le sol, comme si l'on avait pris l'habitude de se soulager n'importe où. C'était inhabituel dans un lieu à l'architecture encore intacte.

Un peu plus loin, au hasard des bureaux et des ateliers, ils découvrirent des vêtements lacérés, jetés en vrac. Blouses de laborantins, mais aussi caleçons, slips, chaussures. L'atmosphère était confinée et d'une moiteur tropicale.

Sur tous les murs, les veilleuses rouges des détecteurs de fuite clignotaient en position d'alerte.

— L'air est saturé de RubOut ! annonça le professeur. C'est bien ce que je pensais. N'enlevez vos masques à aucun prix, votre mémoire serait instantanément effacée.

Sarah donnait des signes de nervosité. Les soldats avaient d'instinct redressé le canon de leur M. 16 et scrutaient les couloirs pour faire face à toute éventualité.

Une sorte de cri inarticulé, guttural, résonna quelque part au fond du bâtiment. Des emballages de nourriture traînaient sur la moquette souillée. Mathias surprit des ombres fuyantes au bout d'une galerie. Il y eut un bruit de galopade, puis plus rien.

— Je sais ce que c'est, souffla Mikofsky. Les employés des laboratoires... Ils se sont retrouvés contraints d'ôter leurs masques pour se nourrir. Faute d'un sas pour faire le vide, ils ont respiré le RubOut. Ils ont... régressé.

— Vous voulez dire qu'ils sont dingues ? interrogea Keyes.

— Non, corrigea le professeur. Pas dingues, amnésiques. Totalement effacés. Ils ne savent probablement même plus parler.

— Des hommes des cavernes ? bredouilla Sarah.

— Pire encore, haleta Mikofsky. Des nouveau-nés. Une cervelle de bébé dans un corps d'adulte.

— Grouillons-nous de mettre la main sur le RubOut et fichons le camp ! lança Faning. Votre nursery du Neandertal me fiche la frousse.

— Il faut localiser le centre de production, ordonna Keyes. Caporal, trouvez une carte et guidez-nous dans ce foutu labyrinthe !

Ils progressaient par sauts de puce, s'attendant au pire à chaque tournant. Après avoir longtemps louvoyé, ils finirent par dénicher l'entrée de l'unité de production. Keyes fit shunter les lecteurs de carte magnétique de manière à pouvoir accéder aux zones réservées. Ils frémirent d'inquiétude en traversant l'aire de stockage car la plupart des citernes étaient fissurées. Le produit flottait dans l'air comme jadis le *smog* sur les hauteurs de Beverly Hills. Sa concentration était telle qu'elle opacifiait la vitre des masques. Mathias s'aperçut qu'il retenait sa respiration.

— Faites vite ! lança-t-il à Mikofsky, nous nageons dans du poison.

Le professeur se déplaçait le long des travées de stockage, examinant les étiquettes des bonbonnes entassées sur les râteliers. Certaines avaient la taille d'une torpille, d'autres ressemblaient à un gros conteneur de gaz butane.

— Alors ? s'impacienta Faning.

— Une minute ! cracha Mikofsky. Tout ça est trop léger, il me faut un taux de concentration très élevé.

Il s'agitait désespérément et sa respiration haletante résonnait d'une manière sinistre dans le groin de son masque.

Brusquement, un homme nu, hirsute, jaillit de derrière une citerne. Il était sale et portait la barbe. Il se tenait courbé, comme s'il maîtrisait mal la position verticale. Sa main droite se serrait sur un gros boulon. Avec un grognement, il jeta l'objet à la tête du caporal Harding. Le boulon fracassa la vitre du masque à gaz et entailla le nez du soldat. Déjà, l'homme avait disparu entre les tuyaux.

— Retenez votre respiration ! hurla Mikofsky à l'adresse du soldat blessé.

Il était déjà trop tard. Le caporal, sous l'effet de la surprise, n'avait pu s'empêcher de happer l'air. Le RubOut avait pénétré sa muqueuse respiratoire pour aussitôt passer dans le sang.

— Harding ! cria le sergent. Ça va ? Bordel, répondez par gestes...

Le soldat avait lâché son arme dont il ne semblait plus savoir que faire. Les yeux hagards, la bouche molle, il dévisageait les gens qui l'entouraient avec une profonde expression de stupeur.

— Il est amnésique, diagnostiqua Mikofsky. Ça y est. Il ne sait même plus parler. Il ne comprend pas un mot de ce que vous lui dites, sergent. C'est redevenu un bébé... C'est comme s'il venait de naître sous vos yeux.

— Merde ! gronda Keyes, c'est pas possible !

Et il tendit la main pour secouer le caporal par la manche. Ce simple geste effraya Harding qui voulut prendre la fuite... et tomba sur le sol. Il avait également tout oublié de son apprentissage de la marche. À présent il bavait en poussant des cris inarticulés.

— Il faut fichier le camp, lança Mathias. Ils vont revenir. Nous leur faisons peur.

— S'ils respirent du RubOut toute la journée ils ne risquent pas d'évoluer, observa Mikofsky. Mais ça prouve au moins que ma théorie est valable. Il est possible d'effacer la mémoire du géant, de la ramener au bruit blanc des origines...

Alors trouvez la bonbonne qui convient et replions-nous avant de devenir comme ce pauvre type ! siffla Faning.

— Okay ! capitula le professeur. Emmenons celle-ci. Elle est concentrée à 95 %, j'espère que la dose sera suffisante.

Le conteneur était trop lourd pour qu'un seul homme puisse le soulever. Ils furent forcés de se mettre à quatre pour le transporter. Les poignées d'acier meurtrissaient les doigts de Mathias mais il avait trop peur pour y prêter attention. La salle s'emplissait de grognements. Et tout à coup, ils furent là, jaillissant d'entre les cuves. Des hommes, des femmes, tous nus, souillés de nourriture et d'excréments. Certains marchaient à quatre pattes, d'autres titubaient tels d'immenses bébés d'un mètre quatre-vingts. Leurs visages se plissaient de manière colérique. La plupart trépignaient en brandissant les poings.

Faning avisa un homme barbu, qui suçait son pouce avec l'application d'un bambin au berceau. Quelques-uns semblaient capables de se déplacer à peu près correctement. C'étaient eux qui jetaient les boulons...

— Protégez vos masques ! hurla Mikofsky, et surtout ne tirez pas... Les cuves Sont sous pression, elles exploseraient !

Ils battirent en retraite, les épaules et le dos fouettés par les boulons. L'un des projectiles cisaila l'oreille d'un soldat. Immédiatement, le RubOut en suspension dans l'air se mêla à son sang. Deux minutes plus tard, le G.I laissait tomber son fusil d'assaut et s'asseyait sur le sol, les yeux vides.

Mathias quitta la zone de production avec soulagement, mais la horde semblait bien décidée à les poursuivre. Il l'entendait grogner dans son dos.

— Quand nous serons au milieu des bureaux je leur balancerai une grenade lumineuse, annonça Keyes, ça les paralysera. Vous fermerez les yeux quand je vous l'ordonnerai.

— Non, non, protesta le professeur. Ne vous retournez pas, c'est trop dangereux. Ils visent bien.

Sortir de l'usine ne fut pas aussi facile qu'il l'espérait car, entre-temps, le passage ouvert dans la façade s'était cicatrisé. Si bien qu'il fallut poser la bonbonne de gaz à terre pour empoigner les machettes et creuser un nouveau tunnel. Il leur fallut accomplir ce travail sous les jets de boulons et d'outils des ouvriers amnésiques. Le spectacle de cette déchéance avait pétrifié Sarah qui ne songeait même plus à protéger la vitre de son masque. Les yeux dilatés par l'horreur, elle encaissait les projectiles sans même lever les bras. Mathias dut *la* secouer sèchement pour lui faire reprendre contact avec la réalité.

Les quatre derniers soldats qui constituaient maintenant le peloton de Keyes perdirent les pédales et ouvrirent le feu sans qu'on leur en ait donné l'ordre. La horde d'hommes nus reflua, plus effrayée par le bruit que par l'effet des balles. Plusieurs amnésiques eurent si peur qu'ils urinèrent sous eux et fondirent en larmes.

— On peut passer ! cria le professeur. Le passage est ouvert.

Dans la plus grande des confusions, ils empoignèrent la bonbonne, s'extirpèrent du tunnel de chair et coururent aux camions.

CHAPITRE XII

— Et maintenant ? demanda Mathias tandis que Mikofsky programmat l'ordinateur de bord pour obtenir les coordonnées de la base militaire d'Edwards.

Maintenant nous jouons le dernier round, dit le professeur. Il nous reste encore assez de filtres pour échapper aux effets de la poussière pendant soixante-douze heures. Passé ce délai, plus rien ne nous protégera. Notre seul espoir c'est de réussir à bricoler un missile sous-marin capable d'exploser au plus profond de la faille de San Andréas.

— Mais pour aller là-bas il faudra un bateau, non ? objecta Sarah.

— Non, répliqua Mikofsky. La « banquise » d'os recouvre également la mer de ce côté. Il n'y a que la faille qui ne soit pas recouverte. La blessure originelle semble destinée à rester ouverte... Elle ne cicatrisera que lorsque le géant aura apaisé son désir de vengeance. Je suppose qu'on doit considérer cela comme un stigmat psychosomatique. Tout cela pour dire que si nous ne parvenons pas à faire décoller la fusée de la manière classique, nous pourrons toujours l'amener sur place et la jeter dans le trou, comme on jette une pierre au fond d'un puits.

— Vous serez en mesure de bricoler ce missile ? s'enquit Faning.

— Oui, le rassura Mikofsky. Le tout est de pouvoir accéder aux silos, mais j'ai là un scanner qui devrait craquer les codes de l'Armée sans trop de problèmes.

— J'espère que vous ne vous trompez pas, murmura Sarah. Vous pensez sincèrement qu'une fois la créature devenue amnésique, les symptômes du Chaos régresseront ?

— Oui. Ce sera comme une lobotomie chimique. Une remise à zéro du compteur mémoriel. Le souvenir du crime devrait disparaître... et avec lui la haine, le désir de vengeance.

Mathias hocha la tête. Il aurait voulu y croire mais il restait dubitatif.

— Je dois vous dire toute la vérité, ajouta Mikofsky d'une voix hésitante. Même si l'opération réussit, il subsiste un gros risque pour nous...

— Lequel ? interrogea Faning.

— Le taux de concentration du RubOut est très élevé, lâcha le professeur avec une certaine réticence. Lorsque le gaz se dilatera, je n'ai aucune idée de ce qui se passera réellement. La substance se mêlera à l'eau de mer, remontera par évaporation dans les nuages. Le vent fera essaimer les particules, la pluie sera saturée de drogue...

— Et nous n'aurons plus de masques... compléta Sarah. C'est là que vous voulez en venir ?

— Oui. Il n'est pas impossible que nous devenions tous amnésiques au bout de quelques semaines. Nos souvenirs s'effaceront à rebours, en commençant par les plus récents. Avant d'avoir compris ce qui nous arrive, nous ne saurons déjà plus utiliser la plupart des machines encore en état de marche. Puis nous ne saurons même plus lire. Nous oublierons jusqu'à nos noms.

— Nous deviendrons comme les types de l'usine pharmaceutique ? interrogea Mathias.

— Sans doute, avoua Mikofsky. Une horde... Voilà ce que nous serons. Nous ne recommencerons à maîtriser notre cerveau qu'une fois le RubOut résorbé par la nature. Alors, seulement, nos souvenirs, nos expériences, cesseront de s'effacer jour après jour, et nous pourrons de nouveau apprendre. Progresser.

— C'est un retour à l'âge des cavernes que vous nous annoncez là, ricana Mathias pour dissimuler la terreur qui s'insinuait en lui.

— Oui, fit le professeur. Ce sera le prix à payer. Si nous parvenons à franchir ce cap, l'humanité redémarrera de la case départ.

— Je suppose qu'il n'y a rien d'autre à faire, soupira Faning, alors cessons de nous lamenter et terminons le boulot au plus

vite. De toute manière j'en ai assez de porter ce masque, j'ai de l'eczéma plein la gueule.

La base d'Edwards était déserte, à peine repérable sous la couche de peau qui recouvrait ses pistes d'envol. Les jets, les bombardiers, avaient maintenant l'apparence de gros oiseaux sans plumes, sans bec, sans yeux. Plantés au milieu du tarmac, on eût dit d'immenses ptérodactyles se préparant à décoller. Certains étaient d'ailleurs parcourus de frissons et battaient faiblement des ailes. Si les bombardiers du *Stratégie Air Command* étaient trop lourds pour prendre l'air, les F.15, eux, ne s'en privaient pas. Grâce aux satellites de surveillance, Mathias savait que les chasseurs jouaient le plus souvent le rôle d'avions-suicide. Ils grimpaient aussi haut que le leur permettaient leurs battements d'ailes, et se laissaient tomber sur les abris où s'entassaient les rares humains ayant échappé à la catastrophe. Avec leurs soutes remplies de bombes et de missiles, ils déclenchaient de terribles explosions qui fissuraient le béton des bunkers et permettaient l'infiltration de la poussière rouge.

Le convoi traversa la piste principale, entre les monstres volants figés tels des dinosaures occupés à essayer d'analyser une situation trop compliquée pour leur cerveau rudimentaire.

— Plus vite ! murmura Mathias alors que le camion passait sous l'aile d'un bombardier. Cette bestiole est en train de décider ce qu'elle doit faire de nous, j'aimerais mieux être à l'abri avant qu'elle soit parvenue à résoudre le problème !

Keyes avait pris la tête du convoi car il connaissait parfaitement la topographie de la base. Cette soudaine animation agaçait les grands avions de chair qui, sous la pression du protoplasme, tournaient la tête de droite et de gauche en faisant grincer les tôles de leur squelette d'emprunt.

Sarah enfonça ses ongles dans le poignet de Faning. La proximité de ces monstres en attente la terrifiait.

Ils réussirent enfin à pénétrer dans le bâtiment principal. Keyes essaya d'entrer en contact avec le bunker enfoui dans les profondeurs de la base, mais personne ne répondit à ses appels.

— Soit leur radio est morte soit la poussière s'est infiltrée dans le conduit de ventilation, grogna-t-il.

— Je pencherais pour la seconde hypothèse, fit Mikofsky. Sans filtre spécial, aucun abri ne peut rester longtemps préservé de la poussière rouge. C'est pourquoi il y aura très peu de survivants.

— Pas le temps d'entamer un débat télévisé ! grogna Faning. Trouvons les silos et bricolons ce foutu missile tant que nous savons encore à peu près ce que nous faisons.

Accéder au pas de tir posa de grosses difficultés. L'ordinateur portable de Mikofsky peina trois heures durant pour casser les codes du secteur sensible du *Mission Control*. Comme partout ailleurs, le décor trahissait la désolation, la fuite en désordre. En dépit du système de filtrage hautement performant, la poussière avait dessiné de grandes effloraïsons rougeâtres autour des gaines d'aération. Elle avait commencé à se déposer sur les pupitres de commandes, les écrans de surveillance.

— Rien ne l'arrête, observa Sarah.

— Non, dit Mikofsky, vous pouvez parier qu'elle est déjà à l'intérieur de votre masque, en train de s'insinuer dans votre bouche. Pour l'instant, seule une quantité infime passe le barrage du filtre, mais dès que celui-ci sera usé, vous avalerez la poudre de tristesse à chaque inspiration. Je n'y peux plus rien. En rationnant les filtres, nous tiendrons peut-être encore trois jours, après...

Une fois dans l'arsenal, le professeur passa en revue toutes les armes tactiques disposées sur les berceaux. Il se révéla difficile de dénicher un missile assez spacieux pour abriter dans ses flancs la bonbonne de RubOut concentré. Quand ils eurent mis la main sur l'engin adéquat, ils s'aperçurent qu'il leur serait impossible de le lancer depuis la base. La console de tir refusant de se laisser « cassée » par la sonde informatique de Mikofsky.

— Nous ne trouverons pas le code, soupira le professeur. Ça aurait été trop beau.

— Alors c'est fichu ? aboyèrent ensemble Mathias et le sergent.

— Non, fit Mikofsky. On peut la déclencher manuellement, comme une grenade sous-marine, en réglant la profondeur à

laquelle elle devra exploser, mais ça signifie que nous devons l'emmener au bord du trou et la pointer tête en bas, vers la cible.

— C'est faisable, observa Keyes. Il y a des rampes de lancement mobiles. Dites-nous où les conduire et nous le ferons.

Mikofsky passa la nuit à évider le corps du missile pour y installer la charge de RubOut. Il dut ensuite bricoler un détonateur avec les moyens du bord.

— C'est rudimentaire, avoua-t-il. J'ai transformé une « merveille » de la technique moderne en banale torpille. Mais cet engin est capable d'aller plus loin qu'aucune torpille classique ne pourrait le faire. La pression sous-marine ne l'écrasera pas, et il explosera au plus profond des abysses. Le reste est affaire de chance.

Comme la nuit tombait, ils décidèrent de dormir sur place, dans le dortoir des hommes de garde.

Sarah approcha son lit de camp de celui de Mathias et lui dit :

— Tenez-moi la main, rien de plus. J'ai besoin de chaleur humaine, pas vous ?

Faning obéit. Il ne cherchait plus à cacher sa peur. Fixant le plafond, il essayait de s'habituer à l'idée qu'il allait bientôt perdre la mémoire. C'était une sorte de mort, n'est-ce pas ? Il allait mourir à lui-même, et se réveillerait dans la peau d'un vieil enfant... s'il parvenait à survivre à cet état de grande vulnérabilité, il recommencerait alors sa vie à zéro.

« Une vie d'homme des cavernes ! » ricana en lui une méchante petite voix.

Il résista le plus possible au sommeil, s'attachant à visualiser son existence passée dans les moindres détails. Tout défila devant ses yeux, son enfance, son adolescence, son mariage... Il se demanda pourquoi il prêtait tant d'importance à des souvenirs si dérisoires. N'avait-il pas tout raté ? Ses parents étaient morts, sa femme l'avait abandonné, ses amis avaient cessé de le fréquenter lorsqu'il était entré dans la police. Alors ?

Même la main de Sarah était froide dans la sienne. Il n'avait jamais réussi à réchauffer quiconque. Ferait-il un meilleur survivant ? Dans les romans, dans les films, c'étaient toujours

des hommes et des femmes d'exception qui échappaient à la fin du monde. Mais lui ? Mais eux ? Mikofsky lui-même ne serait plus qu'un demi-vieillard ayant oublié tout ce qui faisait son intérêt : la somme énorme de ses connaissances scientifiques. Dans le monde *d'après*, le professeur deviendrait un gros homme empêtré dans ses rhumatismes, l'un de ces « anciens » qui vivent au fond des cavernes et se nourrissent des restes de la horde, parce qu'ils n'ont plus aucune utilité pour le clan. Mathias étouffa un ricanement amer, ainsi Grégori Mikofsky, l'homme qui avait sauvé l'univers, se trouverait réduit au rôle de mendiant enveloppé de hardes. Rien qu'un vieux bonhomme grappillant les os abandonnés par la tribu, une fois le festin achevé. Y pensait-il ? Oui, sûrement. Quand à Sarah, elle connaîtrait le sort commun aux femelles dans un monde de brutes menées par leurs pulsions élémentaires. Elle deviendrait le jouet des mâles frustrés par l'absence de femmes. On l'engrosserait à qui mieux mieux au fond d'une grotte de béton, elle, l'artiste jadis pleine de talent, aux œuvres si délicates.

« *Brave New World !* » ricana Faning en tirant mentalement son chapeau à George Orwell.

Il s'endormit sur cette dernière pensée.

Mikofsky le secoua peu avant l'aube. Il avait l'air épuisé.

— C'est l'heure, annonça-t-il. Le missile est déjà sur sa rampe de lancement. Il faut y aller.

Faning s'ébroua.

— Il y a un peu de café, dit le professeur. Probablement le dernier que vous avalerez... avant deux mille ans. Profitez-en.

Mathias tituba en direction de la cafetière électrique qui répandait une odeur de caramel. Oui, c'est vrai. Ils oublieraient même ça...

Il remplit deux gobelets, tendit le second à Sarah qui émergeait du sommeil avec difficulté.

— Où allons-nous ? s'enquit-il.

— Nous roulerons jusqu'à Santa Monica, là, nous abandonnerons la terre ferme pour nous lancer sur la

« banquise ». Le satellite nous guidera vers la cicatrice qui s'ouvre au-dessus de la faille de San Andréas.

— La cicatrice du Chaos, murmura Sarah.

— Le reste devrait être relativement facile, conclut le professeur. Sauf si le missile nous pète à la gueule.

Le café avalé, ils allèrent rejoindre Keyes et ses hommes. Verrouillé sur la rampe de lancement mobile, le missile se couvrait déjà de poussière rouge. Mathias eut un regard nerveux pour les avions « vivants » embusqués sur la piste. L'espace d'une seconde, il se demanda si ces « créatures » de chair et de métal étaient capables de deviner ce qui se préparait.

— Vous croyez qu'ils vont nous laisser faire ? murmura-t-il à l'adresse du professeur.

— Je ne sais pas, chuchota Mikofsky. J'y ai pensé, moi aussi. Difficile de savoir quel est leur degré d'intelligence... ou d'intuition.

— Si l'un d'eux décolle derrière nous, observa Faning, il n'aura aucun mal à jouer les kamikazes en nous tombant dessus.

Le convoi s'ébranla, traversant la piste sous le nez des bombardiers. C'était tenter le diable mais il n'y avait pas d'autre chemin. « Ne les regarde pas ! se répétait Faning. Fais comme s'ils n'existaient pas. »

Il comprenait maintenant ce qu'éprouvaient les souris lorsqu'elles se promenaient devant le musée des chats.

L'un des bombardiers essaya de tourner la « tête » pour suivre leurs évolutions, mais les tôles de son fuselage arrêtaient son mouvement. Il resta un moment figé dans cette curieuse attitude, nez et cockpit tordus, tel un diplodocus qui flaire les émanations montant de la plaine aux alentours.

« Espérons qu'ils sont trop bêtes pour avoir de la suite dans les idées » songea Mathias.

Le sergent avait fait le plein aux pompes de la base, les réservoirs étaient pleins. Si les courants de surface ne se mettaient pas de la partie, on aurait atteint le bord de mer dans peu de temps.

Ils roulèrent en silence, l'oreille tendue, guettant l'écho tant redouté de l'inévitable battement d'ailes.

« Ils vont venir, pensait Mathias. Toute une escadrille. Le temps que l'idée fasse son chemin dans ce qui leur tient lieu de cerveau, et ils seront là, au-dessus de nous. Ils prendront de l'altitude et ils se laisseront tomber... paf, en plein sur les camions. »

La dérive du sol avait rapproché la base militaire de Santa Monica, ce qui raccourcissait d'autant le trajet à effectuer. En dépassant Venice, Mathias eut une surprise : la mer avait disparu. Cette impression se confirma lorsqu'ils laissèrent derrière eux le « pier » disloqué de Santa Monica. À la place s'étendait une grande plaine d'os encore imparfaitement tapissée de chair. Un désert ivoirin qui scintillait quand le brouillard de poussière voulait bien s'entrouvrir pour laisser passer un rayon de soleil. Curieusement, la « banquise » rendait un son creux sous les roues des véhicules.

Il était fascinant de penser que la mer continuait à palpiter sous cette carapace jaunâtre.

— Les voilà ! hurla tout à coup Sarah d'une voix terrifiée. Les avions !

Mathias baissa la vitre latérale pour observer le ciel. Son estomac se contracta. C'était vrai. Trois bombardiers les avaient pris en filature. Ils battaient lourdement des ailes et avaient visiblement du mal à se maintenir en formation. Il en dénombra cinq.

— C'est foutu, bredouilla-t-il. Ils vont nous tomber dessus dans trois minutes... Ils doivent être bourrés de bombes jusqu'à la gueule. Le crash va nous réduire en miettes.

— Est-ce qu'on ne peut pas lancer le missile maintenant ? demanda la jeune femme.

— Non, répondit le professeur. Il faudrait percer la couche osseuse pour lui ménager un passage. Et puis nous sommes encore loin de la faille.

Les hommes de Keyes s'étaient hissés sur le toit de la motrice tractant la rampe. Épaulant leurs armes, ils avaient ouvert le feu sur les avions qui tournaient en rond au-dessus du convoi.

— C'est bizarre, fit Sarah. On dirait qu'ils ne se décident pas à piquer sur nous. Regardez, ils volent en cercle.

— C'est idiot ! cracha Faning. Pourquoi nous épargneraient-ils ?

— Mais si ! exulta Mikofsky. Elle a raison. S'ils nous écrasaient ils provoqueraient par la même occasion l'effondrement de la banquise. Quelque chose doit leur interdire de porter préjudice à l'anatomie du géant... Un commandement, un blocage... S'ils détruisaient la plaine d'os, ils retarderaient d'autant la guérison de leur maître. C'est pour ça qu'ils n'attaquent pas ! Ils vont faire demi-tour dès qu'ils auront usé leur énergie !

C'est ce qui se produisait en effet. Dès que les avions sentirent leurs forces décliner, ils rebroussèrent chemin pour ne pas courir le risque de percuter le tissu osseux et d'occasionner de nouvelles fractures. Mathias laissa éclater sa joie.

Trois heures plus tard, le convoi atteignait la cicatrice du Chaos.

La faille crevait le désert d'os sur plus de quatre kilomètres, les bords en étaient nets, précis, comme ouverts par un objet tranchant.

— C'est là, annonça Mikofsky. Lançons le bébé et faisons demi-tour. Je n'ai aucune idée de la vitesse à laquelle se produira la réaction. Si elle est instantanée, tout le processus de cicatrisation s'interrompra aussitôt. L'ordre de guérison sera effacé. Ce sera comme un film qu'on passe à l'envers. Nous risquons de voir la banquise se défaire sous nos pieds avant d'avoir atteint le rivage.

Ils descendirent des camions et amenèrent la rampe de lancement, pointée vers le bas, au bord de la crevasse. Il suffisait de se pencher pour apercevoir la mer palpiter au fond du trou. Le professeur procéda aux derniers réglages et ordonna à tout le monde de s'éloigner du pas de tir.

— Le compte à rebours est programmé, dit-il d'une voix enrouée. Plus rien ne peut l'arrêter.

Mathias saisit la main de Sarah et la serra si fort que la jeune femme laissa échapper un gémissement. Une minute s'écoula, puis la fusée cracha un jet de flammes blanches, s'arracha de la structure métallique et s'enfonça dans la mer.

— On lève le camp ! ordonna Mikofsky. Demi-tour, à plein régime.

Ils se ruèrent vers les camions et démarrèrent aussitôt. Keyes avait abandonné la rampe au bord du trou pour alléger la cabine motrice. Les deux véhicules roulaient côte à côte dans le vrombissement des moteurs lancés à pleine puissance.

Personne ne parlait. Tous avaient le regard fixé sur la plaine d'os qui pouvait se désagréger d'une minute à l'autre, dès que le RubOut aurait effacé de la mémoire du géant les projets de retour mûris du fond de la nuit des temps.

— Si ça marche, radota le professeur, il ne saura plus qui il est, ni ce qu'il avait l'intention de faire... Il oubliera même qu'il existe. Sa haine s'effacera et ne le poussera plus à revenir d'entre les morts pour se venger. Si ça marche...

La « banquise » tenait bon. Lorsqu'ils atteignirent enfin la plage de Santa Monica, ils surent qu'ils étaient sauvés.

CHAPITRE XIII

Dès le lendemain la banquise s'effrita partout où elle s'était développée. Privé de l'influx énergétique émis par le cerveau de la créature, tous les éléments contribuant à sa guérison perdirent peu à peu leur efficacité. Le brouillard de poussière rouge se dissipa, la « peau », elle-même, cette chair qui avait causé tant de catastrophes, se dessécha. Déshydratée, elle prit la consistance du sable sec, et le vent l'éparpilla. Ce fut comme un gigantesque coup de balai. Les ruines de la ville émergèrent de leur linceul de viande. Les excroissances osseuses qui avaient jeté des ponts entre les continents s'effondrèrent dans la mer. L'intense activité radiomagnétique qui enveloppait la Terre d'un nuage de messages incompréhensibles mourut elle aussi, et le silence revint sur les ondes. Les courants de surface cessèrent d'éparpiller les cités aux quatre coins de l'horizon, et les bâtiments en « voyage » s'immobilisèrent là où les avait abandonnés la vague porteuse, c'est-à-dire en des lieux souvent incongrus.

Tout rentrait dans l'ordre... s'il était encore permis de parler d'ordre au milieu de ce paysage bouleversé, écartelé.

Le soleil recommença à briller, mais les rues restaient vides. Les détecteurs mis en place par Mikofsky dénonçaient tous un fort pourcentage de RubOut à l'état volatil dans l'air. La tristesse s'en était allée, l'oubli la remplaçait. N'était-ce pas après tout dans l'ordre des choses ?

Aucune douleur n'est éternelle.

Un matin, Mikofsky rassembla ses compagnons pour leur distribuer les derniers filtres.

— Voilà, leur dit-il. Cela représente à peu près vingt-quatre heures de protection. Passé ce délai, vous pourrez enlever vos masques, ils ne vous serviront plus à rien. Le RubOut est en train de s'infiltrer partout. Même ceux qui se cachent dans les abris le respireront. Je ne sais pas combien de temps la nature

mettra pour résorber le produit. Les nuages, l'air, la pluie, en seront sans aucun doute gorgés durant des mois et des mois. Pendant tout ce temps, l'humanité désapprendra chaque soir ce qu'elle aura appris au cours de la journée. L'Homme fera du sur place, sans réussir à progresser d'un pouce. Je ne peux que vous souhaiter bonne chance... Si nous survivons, il y a fort peu de chance pour que nous nous rappelions quoi que ce soit de l'aventure qui a été la nôtre. La langue que nous parlons aujourd'hui deviendra sans aucun doute une langue morte, que nous serons incapables de déchiffrer avant des siècles... et d'ici là, toutes les machines qui nous entourent seront hors d'usage. Nous allons refaire le chemin pas à pas, depuis le début. C'est peut-être une nouvelle chance qui nous est donnée. Comment le savoir ? L'amnésie va nous ramener des milliers d'années en arrière, et dans vingt-quatre heures, aucun d'entre nous ne parlera plus américain.

La voix étranglée par un sanglot, Mikofsky ne put continuer. Mathias réalisa que Sarah, mais aussi Keyes et ses hommes, pleuraient en silence.

Ils prirent les filtres qui se présentaient sous la forme de pastilles rondes et translucides.

« Des hosties... » songea curieusement Faning. « Les hosties de la dernière communion. »

Ils mangèrent ensemble dans le camion, dévorant leurs ultimes provisions. Ce fut un repas étrangement solennel, sans plaisanteries de soldats ni rires canailles.

— Je propose maintenant que nous nous séparions, dit Mikofsky. Chacun d'entre nous devra essayer de trouver un refuge, une niche... et y entreposer des vivres ainsi que du matériel de première nécessité : couteau, couvertures, vêtements, allumettes, en prévision de ce qui se passera... *ensuite*. Il est fort possible que nous ne sachions plus du tout nous servir de ces objets lorsque le besoin s'en fera sentir, mais il ne faut rien négliger. Le désert est sans doute rempli de coyotes qui ont survécu à la catastrophe, et les bêtes se multiplient plus vite que l'homme. Elles ont de plus, cette énorme supériorité, que leur instinct ne s'efface jamais. Bientôt elles viendront hanter les ruines de Los Angeles à la recherche

d'un quelconque gibier. Et nous serons ce gibier. Aussi, en prévision des jours à venir, entasser dans vos terriers de quoi fabriquer des armes élémentaires, de quoi faire du feu et entretenir des bivouacs. Peut-être l'un d'entre nous réussira-t-il à triompher du crétinisme du RubOut et à résoudre le grand mystère que représentera alors pour tout le monde le fonctionnement d'une boîte d'allumettes ? Oui, il est permis de l'espérer.

— Pourquoi ne pas rester ensemble ? s'étonna Keyes.

— Je ne sais pas, avoua le professeur. Par peur que nous soyons conduits à nous entre-tuer, sûrement ? Après avoir survécu au Chaos, je trouverais plutôt saumâtre de me faire assassiner par le reste de ma horde !

Ils se séparèrent presque aussitôt, et chacun visita les décombres, en quête de ce que Mathias surnommait « la parfaite panoplie du nouvel homme des cavernes » et Sarah le « Neandertal Kit ». Au début, ils se côtoyèrent dans les ruines du supermarché en échangeant des plaisanteries qui sonnaient faux, puis ils décidèrent de se taire car leurs rires résonnaient comme des sanglots.

Chacun explora les environs pour se ménager une retraite. Tous avaient des idées très précises sur les paramètres de cette habitation.

Ne choisissez rien qui soit situé en hauteur, avait précisé Mikofsky. Songez qu'à votre réveil, vous ne saurez peut-être même plus marcher.

Mais les soldats tenaient à leur nid d'aigle « d'où ils pourraient voir venir l'ennemi de très loin ».

Mathias et Sarah s'interrogèrent longuement pour savoir s'ils devaient s'endormir côte à côte dans le sommeil de l'oubli.

— Nous serions le premier couple des cavernes ? plaisanta la jeune femme en essayant de masquer le tremblement de son menton. Ça fait très cliché, mais c'est si mignon de me le proposer.

— Bah ! soupira Faning. Le prof a raison. Nous finirions sûrement par nous entr'égorgier pour un morceau de viande, mieux vaut faire caverne à part. Si nous devons nous rencontrer à nouveau, le hasard y pourvoira.

Vint le jour du dernier filtre. Mathias le glissa dans le groin du respirateur en essayant de contrôler le tremblement de ses doigts.

— Allez ! se dit-il, perdre la mémoire ce n'est pas comme mourir, après tout...

Mais il n'en était pas si sûr. Il passa sa dernière journée d'homme civilisé en préparatifs divers. Il avait couvert le ciment de sa « caverne » de dessins naïfs expliquant le mode d'emploi des objets étalés autour de lui. Il espérait que cette grossière bande-dessinée répondrait aux espoirs pédagogiques qu'il plaçait en elle. Ce jour-là, ils n'éprouvèrent, ni les uns ni les autres, le besoin de se rencontrer. Faning n'avait jamais aimé les adieux prolongés.

Le soir, il dut enlever son masque car le filtre saturé l'empêchait de respirer. Il s'allongea sur la pailleasse dont il avait tapissé le fond de la niche et respira à petits coups. L'air n'avait aucun goût particulier.

« Tu vas t'endormir, pensa-t-il, et demain... »

Demain, qui se réveillerait ? Mathias Faning, l'ex-policier du LAPD ou Ghar... l'homme des cavernes ?

Il ferma les yeux et se laissa couler dans le sommeil. Au loin, quelque part à l'endroit où s'était jadis trouvé Sunset boulevard, un coyote se mit à hurler.

FIN